Hors-série | numéro 1
mars 2025

Plume de NATURALISTES

Revue pour la libre expression des connaissances en sciences naturelles

ROBERT HAINARD. Le dessein sauvage.

Plume de NATURALISTES

L'irréductible liberté de publier et d'apprendre

Revue pour la libre expression
des connaissances en sciences naturelles

Plume de Naturalistes
ISSN 2607-0510
Hors-série n° 1 (mars 2025)

PLUME DE NATURALISTES

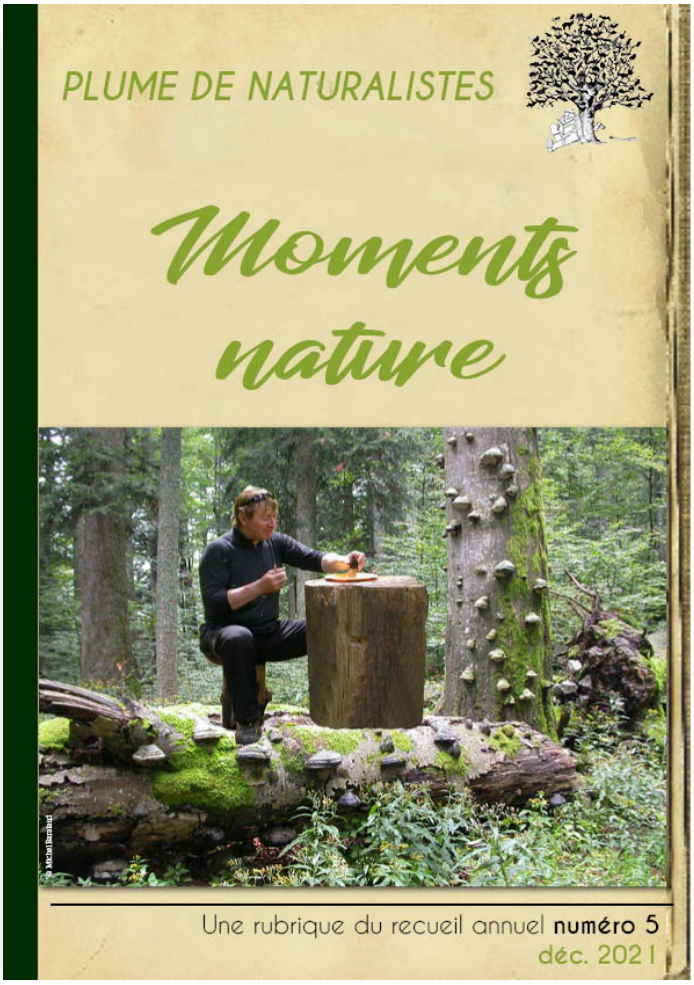
ROBERT HAINARD
Le dessein sauvage

Robert Hainard (1906 - 1999), est un naturaliste, peintre, sculpteur, graveur sur bois, écrivain et philosophe qui a marqué le XXe siècle et au-delà.

Son oeuvre artistique est immense et sa pensée philosophique toujours vibrante de justesse quelle que soit l'époque.

La revue Plume de naturalistes, avec la complicité amicale de la Fondation Hainard (https://www.hainard.ch/), a créé en 2021, sous le parrainage prestigieux de Robert Hainard, la rubrique annuelle "Moments nature", qui reproduit quelques-uns de ses textes, et accueille des récits d'observations et de réflexions des naturalistes actuels.

Ce premier numéro hors-série de la revue est entièrement consacré à Robert Hainard ; il reproduit des textes d'observations et de réflexions extraits de différents ouvrages dont plusieurs sont épuisés, et propose une présentation de sa vie et de son œuvre.



Hors-série n° 1 ; mars 2025

SOMMAIRE

INTRODUCTION

Editorial. La quête de nature
par Michel Barataud **p. 3**

Robert et Germaine Hainard
par Michel Barataud **p. 5**

Un souvenir d'enfance. Marie et le petit chat
par Marie Pflug-Hainard **p. 7**

L'Atelier Hainard : lieu d'accueil intemporel
par Michel Barataud **p. 9**

Croquis de terrain : devenir l'animal
par Robert Hainard **p. 13**

Peinture : imaginer le réel
par Robert Hainard **p. 17**

Sculpture : traverser le bloc
par Robert Hainard **p. 21**

La gravure sur bois : un art tactile
par Michel Barataud **p. 25**

La pensée philosophique de Robert Hainard, en quelques citations
par Robert Hainard **p. 33**

MOMENTS NATURE ; textes choisis

La plus belle chasse
par Robert Hainard **p. 37**

Graphisme : © Philippe GRIMONPREZ

L'amour des bêtes
par Robert Hainard **p. 43**

Le lièvre blanc
par Robert Hainard **p. 49**

Nuit de castors
par Robert Hainard **p. 53**

A l'affût des loutres du Rhône
par Robert Hainard **p. 57**

La dernière loutre du Moulin-de-Vert
par Robert Hainard **p. 63**

En guettant l'ours
par Robert Hainard **p. 67**

Sangliers
par Robert Hainard **p. 75**

Le chevreuil distrait
par Robert Hainard **p. 81**

Jeux d'aigles
par Robert Hainard **p. 85**

Les engoulevents
par Robert Hainard **p. 89**

Quelques réflexions sur deux forêts vierges
par Robert Hainard **p. 95**

Paradis perdus
par Robert Hainard **p. 101**

Réflexions de dernière heure sur le hasard et la spontanéité
par Robert Hainard **p. 107**

L'idolatrie artistique
par Robert Hainard **p. 115**

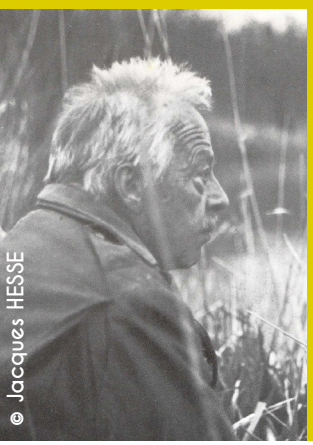
A propos de l'affirmation : tout est nature
par Robert Hainard **p. 119**

BIBLIOGRAPHIE
(liste des ouvrages, illustrée et commentée)
par Michel Barataud **p. 127**

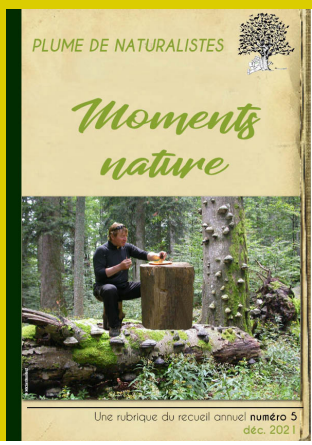
© Fondation Hainard, Bernex CH

Deux martres se poursuivant. (La Calame, Sergy, Jura). Robert Hainard. Gravure sur bois n° 311. Dessin et gravure 1959. 27 x 37 cm. © Fondation Hainard, Bernex CH

La quête de nature


© Jacques HESSE

(Introduction à la rubrique "Moments nature" ; décembre 2021)



Ce recueil hors-série de la revue Plume de naturalistes, comme la rubrique annuelle « Moments nature », tentent d'établir un équilibre entre la part de l'étude au protocole raisonné, et celle des sens de l'observateur, dans la narration du spectacle de la nature.

La première, dominante dans le monde scientifique actuel, établit des règles qui tentent d'isoler un fait des influences perturbatrices de sa description objective : interférences des facteurs connexes et subjectivité de l'observateur. Cette louable aspiration à l'objectivité, poussée un peu loin, peut se substituer à l'intérêt premier pour l'objet étudié, devenir son propre but et isoler le fait naturel des interconnexions qui participent à son identité (dont notre regard !).

La seconde a pour elle la légitimité historique : les Hommes du Paléolithique ont nécessairement observé ce que nous appelons désormais « la nature », en priorité de manière sensorielle ; question de survie bien sûr ; mais aussi, déjà, de plaisir contemplatif comme en témoignent les oeuvres artistiques du Pléistocène.

Ce n'est que depuis quatre siècles que l'emprise de la raison, très récemment déléguée à nos prolongements technologiques (qui manifestent inexorablement leur tendance à l'autonomie), relègue l'observation directe au divertissement poétique.

Quels que soient l'angle de vue choisi et l'arsenal technique ou biologique utilisé, toutes les approches relèvent exclusivement des affaires humaines : nous sommes à la fois le collecteur, l'analyseur et l'unique destinataire des connaissances sur la nature sauvage.
Cette nature dont une majorité écrasante d'entre nous s'est démarquée, la perturbant de nos influences démographiques, technologiques et philosophiques.
N'oublions jamais cette circularité auto centrée lorsque nous sommes tentés de hiérarchiser la valeur des différentes voies de perception et de compréhension du monde. Quant à l'argument de « mieux connaître pour mieux protéger », qui peut affirmer que les poètes et les peintres n'ont pas contribué autant - sinon plus - que les scientifiques à cet objectif ?

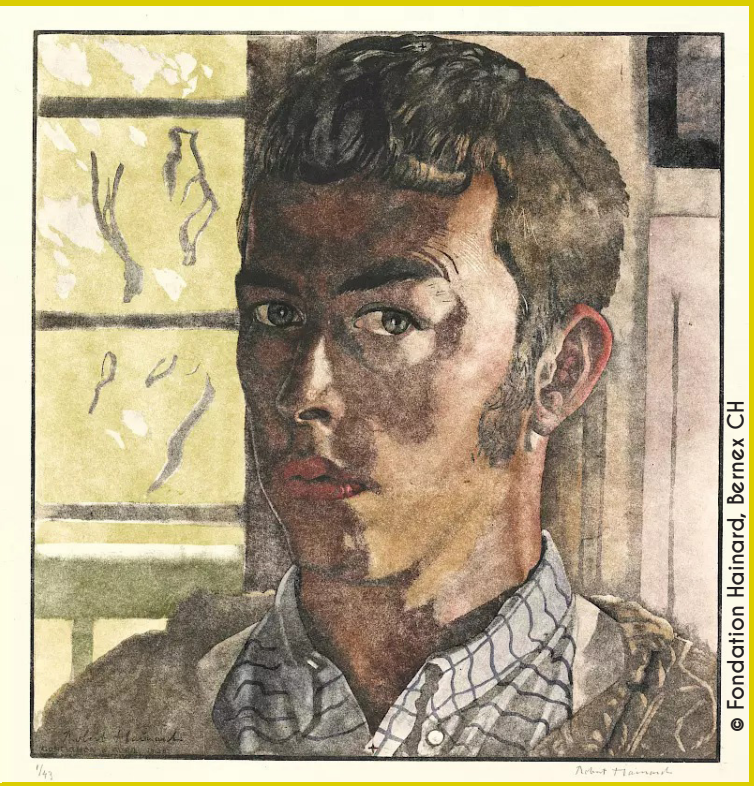
Pour tout naturaliste francophone né au XXe siècle, la personne et l'œuvre de Robert Hainard (1906-1999) incarnent à merveille l'approche sensorielle en tant que voie d'accès concrète à la compréhension de la nature.

Souhaitant que son influence vibre encore longtemps sur les cordes humaines sensibles à la nature, la revue Plume de naturalistes reproduit dans ce numéro hors-série des extraits de textes de Robert Hainard. Le choix était ardu, tant sa production littéraire est riche ; et que dire des gravures, peintures et sculptures !

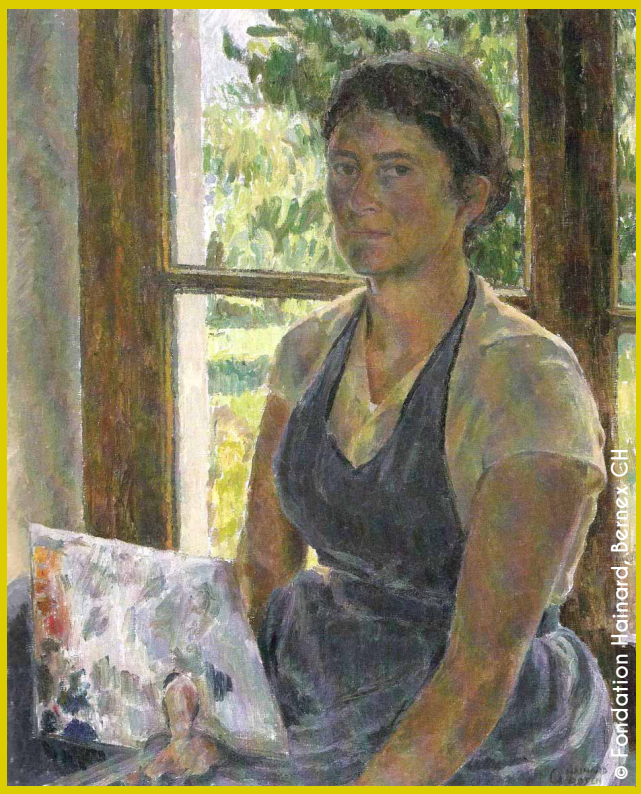
Nous invitons tous les curieux de nature à visiter le site de la **Fondation Hainard**, à lire et relire les livres, admirer les œuvres de Robert et Germaine. Merci à cette fondation, et tout particulièrement à Marie Pflug-Hainard et Isabelle Amoudruz-Laederach, d'avoir accompagné avec bienveillance la reproduction de ces textes et des illustrations, permettant un parrainage émouvant et prestigieux de cette rubrique.

Marie Pflug-Hainard, le 12 février 2021 à l'atelier Hainard, qui fut la maison de ses parents de 1958 à 1999.

Robert et Germaine Hainard



Autoportrait. **Robert Hainard.**
Gravure sur bois 22 x 21 cm ; n°76 ; croquis en1936 ; gravure en 1937. © Fondation Hainard, Bernex CH



Autoportrait. **Germaine Hainard-Roten.**
Huile sur toile ; vers 1950.
© Fondation Hainard, Bernex CH

Robert Hainard est né le 11 septembre 1906 à Genève (Suisse), de parents artistes peintres, sculpteur et enseignant en arts plastique. Brillant à l'école mais peu attiré par ses règles, il la quitte à l'âge de 12 ans (suivant le désir de son père, Philippe Hainard, partisan d'un développement libre de tout carcan institutionnel) pour se lancer dans un long parcours autodidacte parsemé d'influences diverses, notamment celle de son père, dont il suit à partir de l'âge de 15 ans les cours de modelage à l'Ecole des arts industriels. Il passe son temps à dévorer des encyclopédies, les livres d'Elysée Reclus, et parcourir la campagne.

Ses dons pour le dessin et la sculpture s'expriment très tôt : il réalise ses premiers carnets de croquis à l'âge de 6 ans, ses premières gravures en taille douce et sculptures à 10 ans. Sa première gravure sur bois en taille d'épargne, à l'âge de 18 ans, va rapidement se perfectionner pour obtenir dès 1927 un procédé de dégradé novateur dont il reste le virtuose absolu.

Il rencontre en 1922 à l'école des arts industriels de Genève, Germaine Roten, née le 2 décembre 1902, qu'il épouse en mai 1929. Une union harmonieuse et fertile, aux liens multiples entre deux êtres, l'art et la nature. **Germaine Hainard-Roten**, valaisanne originaire de Savièse, elle-même issue d'une famille d'artistes, est une peintre aussi modeste que talentueuse, coloriste d'exception plusieurs fois primée. Deux enfants viennent enrichir ce paysage, **Pierre** en 1936 (décédé en 2019) et Marie (voir **p. 7**) en 1942.

Une liste des biographies (livres, DVD) de Robert Hainard est proposée **p. 127**.

Robert arpente les bords du lac Léman, les rives du Rhône, les pentes des Alpes et du Jura, puis plus tard d'autres pays d'Europe, avec de rares incursions en Afrique (1967, 1971) et en Asie (1977), captant des scènes végétales et animales grâce à des croquis de terrain (plus de 30 000) et des aquarelles (environ 1000).
Plus de 1000 sculptures sortiront de son atelier, en bois principalement (dont de nombreuses petites productions taillées au couteau dans du bois tendre durant des réunions, des colloques, des attentes sur le terrain...) mais aussi en pierre (dont 2 ours taillés à la pointe et à la masse dans des blocs de 10 tonnes (1958 et 1974).

Mais c'est avec la gravure sur bois qu'il va conjuguer au mieux ses talents de dessinateur, de sculpteur, de coloriste (sous l'œil avisé et respecté de Germaine), et son désir de diffuser au plus grand nombre, grâce aux tirages multiples, le message esthétique et engagé des beautés de la nature sauvage. Entre 1924 et 1993, il réalise plus de 980 gravures (moy. 15 par an max. 26 en 1979), totalisant plus de 8000 planches gravées (moy. 7 planches par gravures, min. 1, max. 16). La faune est la plus représentée : 904 gravures, dont 435 de mammifères (48 d'humains), 425 d'oiseaux, 21 d'insectes, 16 de poissons, 3 d'amphibiens, 2 de reptiles, 1 d'araignée, 1 de mollusque). Viennent ensuite la flore (51 gravures), les paysages (26 gravures), et 1 gravure de champignon. Le nombre de tirage moyen est de 68, mais certaines gravures en noir et blanc, de petit format pour produire des cartes lors de colloques ornithologiques par exemple, peuvent être tirées à plusieurs centaines d'exemplaires (max. 2000) grâce à un imprimeur privé.

Plus qu'une passion, la nature est pour Robert Hainard une raison de vivre. L'industrialisation galopante et dévoreuse de nature sauvage a imprégné le XXe siècle, activant chez l'artiste et le naturaliste une réaction de penseur meurtri et tourmenté. En 1943, Robert produit son premier livre de réflexions, *Et la nature ?* dans lequel il livre une analyse sensorielle, artistique et philosophique de cette tension entre activités humaines et nature. Suivront 3 autres ouvrages : *Nature et mécanisme* (1946), *Expansion et nature* (1972) et *Le monde plein* (1991). Car le déroulé de son siècle montre à Robert combien sa solution du besoin de nature sauvage[1] résiste mal aux pulsions démographiques et technologiques.

La disparition de Germaine le 29 octobre 1990 (un jour de tempête) est un coup dur pour cet éternel amoureux[2]. Sa vue déclinante ralentit son travail de graveur : 4 gravures en 1992 puis 3 en 1993 où sa dernière (*Trois jaseurs*) est tirée le 23 septembre.
Après quelques années vécues entouré par ses enfants, marquées par la création de la **Fondation Hainard**, pour perpétuer l'œuvre, la maison atelier de Bernex et la mémoire de ce couple exceptionnel, Robert s'envole lui aussi un jour de tempête, le 26 décembre 1999.
« *J'ai bien vécu* », disait-il à ses proches. Comme un baume à notre tristesse immense ; de même que la contemplation et la lecture de son œuvre.

---

1 « *L'aspect destructeur de nature d'un chantier dépasse de beaucoup à mes yeux ses vertus productives, puisqu'il tue de la joie dont je suis affamé pour des biens dont j'ai assez, et sacrifie des raisons d'être pour procurer quelques moyens d'existence.* (Le miracle d'être ; p.59) ; *Le but vers lequel tendre, c'est une civilisation où la technique servira à épargner la nature et non pas à la détruire ; une civilisation qui se mesurera à la quantité et à la qualité de nature sauvage qu'elle laissera subsister.* » (Expansion et nature, 1972 ; p. 23)

2 « *J'aime Germaine dans sa peinture comme dans ses yeux, son visage et son corps, comme je l'ai aimé tout de suite dans les croquis que nous faisions ensemble puis échangions lorsque nous étions séparés. Parce que c'est toujours le même miracle, cette force sans brutalité, cette fermeté sans dureté, cette délicatesse sans mesquinerie, cette douceur sans fadeur, ce courage sans agressivité, en un mot cette plénitude.* » (Germaine Hainard-Roten, 1990, p. 24)

Un souvenir d'enfance

Marie et le petit chat

Marie Pflug-Hainard

Les deux portraits de la Petite Marie.

Or donc, il y a deux portraits de la Petite Marie par Germaine…
Avec un petit chat sur ses genoux.

La petite Marie au chat. *(premier portrait emporté par Madeleine) ;*
Germaine Hainard-Roten.
Huile sur toile ; 1946.© Fondation Hainard, Bernex CH

Ce chaton est la preuve de l'amitié entre Robert et Maurice Blanchet.

Maurice est venu un matin chez les Hainard, tenant sa veste bien fermée. Il demande où est Marie, puis s'approche et entrouvre sa veste où il tient bien serré un tout jeune chat, avec les yeux encore fermés, qu'il me donne avec affection.
Ce chaton a été trouvé abandonné dans un nichoir que Maurice nettoyait.

Robert n'a pas de désir de liens avec un animal pas sauvage ; mais la Petite Marie est tout émue et son affection est irrésistible.

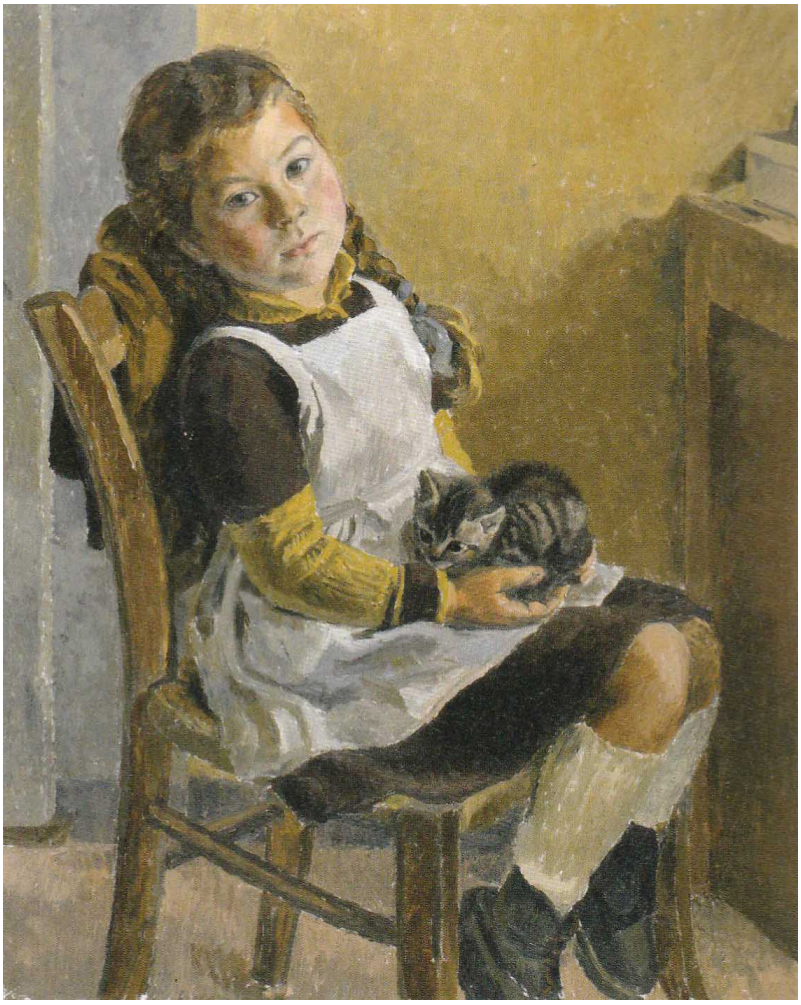
Il faut nourrir le petit chat de lait avec ces bouteilles à tétines que les enfants achetaient pleines de bonbons.
C'est la première fois que je me sens responsable d'un autre, un tout petit autre si faible et mignon, qui prendra l'habitude de dormir sur mes genoux, où je l'accueille avec affection et attention.
Une occasion pour Germaine de me voir immobile et détendue, patiente et affectueuse.
Un beau sujet de portrait...

Elle a presque fini son travail, quand sa jeune sœur Madeleine fait une de ses rares visites et tombe amoureuse du portrait. « *Il n'est pas fini ? Qu'importe, je l'aime comme il est et je l'emporte !* »
Comme la dévouée Germaine le sait bien, on ne peut résister à une telle demande sans mettre en danger la si frêle santé de Madeleine…

Mais... le sujet est toujours là, et Germaine recommence le portrait, avec cette fois un petit chat en boule peint par Robert.

Après le décès de Madeleine, le premier portrait incomplet est revenu chez la Vieille Petite Marie, qui travaille désormais à l'ordinateur sous la surveillance affectueuse de la Petite Marie avec un chat réveillé sur ses genoux, peint celui-ci par Germaine.

Lavigny ; 20 mars 2025



La petite Marie au chat. (deuxième portrait avec le chat peint par Robert) ;
Germaine Hainard-Roten.
Huile sur toile ; 1946.© Fondation Hainard, Bernex CH

L'Atelier Hainard : lieu d'accueil intemporel

La maison de Robert et Germaine, construite en 1957 au 51 chemin de Saule à Bernex (Suisse), devenue l'Atelier géré par la Fondation Hainard.

Juillet 1986 ; retour d'un voyage naturaliste dans l'est de l'Europe. La tentation est forte de glisser un œil au 51 chemin de Saule à Bernex dans la banlieue ouest genevoise ; un lieu mythique pour un naturaliste. Les coups sur la porte résonnent au cœur. Accueil aimable, puis chaleureux. De fil en aiguille nous restons camper dans le jardin, partageons une veillée autour de récits de voyages et d'observations naturalistes, de connivences horlogères et musicales, avons l'honneur du petit déjeuner, regardons Robert travailler sur une gravure (*La renarde pleine se gratte* ; n° 804)... Alors toutes les lectures passionnées (Mammifères sauvages d'Europe, Chasse au crayon...) s'incarnent dans un être accueillant, sagace, à la fois détendu et happé lorsqu'il est au travail. Et que dire de Germaine ! La bonté modeste même, un parfum de tarte aux pommes et une sensibilité florale.

Ainsi, un parcours de jeunesse inspiré par l'œuvre d'une personne, a pris corps lors d'une de ces rencontres qui marquent une vie. Et à chaque fois que je reviens à l'Atelier, accueilli par leur fille Marie, ou par

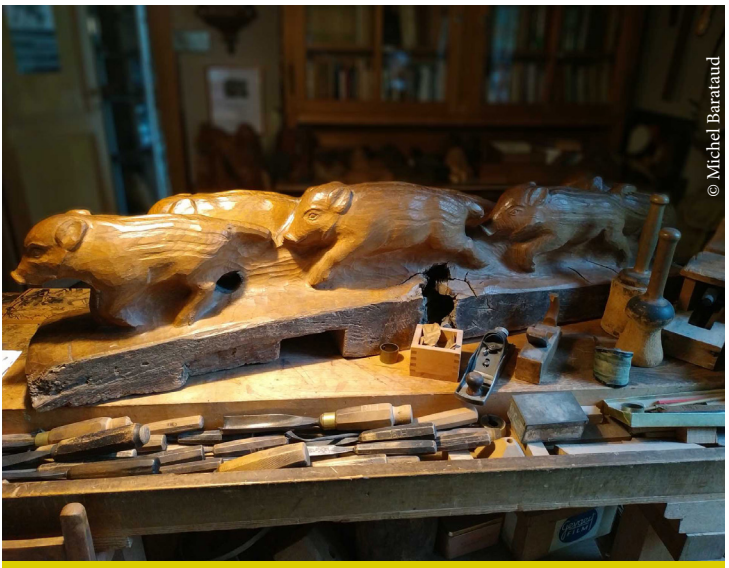
© Michel Barataud

La pièce centrale, névralgique, de la maison, baignée de la lumière du sud-est, où se situe l'établi de sculpture et où les invités sont reçus pour discuter et consulter les gravures.

Isabelle (salariée de la Fondation, qui enfant venait jouer au milieu des sculptures dans le jardin), j'ai l'impression que Robert ou Germaine vont sortir d'une pièce pour m'accueillir, tant les lieux sont restés inchangés, imprégnés de leur présence.

Cette maison investie en 1957, c'est Germaine qui en a dessiné les plans avec pour cœur central l'établi de sculpture et de gravure, afin d'offrir aux différents espaces les meilleures lumières possibles. Et ce trésor se visite.

Grâce à la Fondation Hainard, créée le 8 août 1998, avec l'accord de Robert, par ses enfants Pierre et Marie, la maison continue à accueillir les visiteurs ; il suffit de prendre **rendez-vous**, et Isabelle Amoudruz ou son fils Etienne, tous deux salariés de la fondation, voire Marie Pflug-Hainard elle-même, commenteront les lieux, répondront aux questions, apporteront leurs souvenirs personnels. Sur place, des gravures (encore à la vente) pourront être consultées, ainsi que les livres de et sur Robert et Germaine, souvent épuisés par ailleurs et disponibles ici dans la limite des stocks restants (voir **p. 127**).



L'établi de sculpture , qui servait aussi souvent à Robert d'écritoire.

Les gravures à consulter sont disposées devant la grande baie vitrée qui donne sur le jardin à l'arrière.

Etapes de la production d'une gravure sur bois, du croquis de terrain à l'estampe, en passant par les planches gravées en bas relief, chacune correspondant à une couleur, qui imprimeront la feuille à l'aide de la presse à bras.

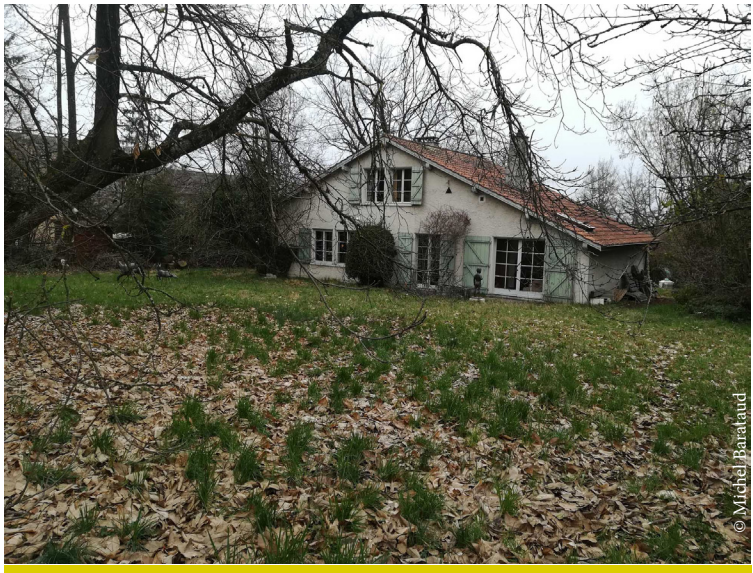
L'atelier d'impression des gravures, avec la presse à gauche et les encres au centre.

Un moment de grâce, qui vous laissera un souvenir tenace. Car lorsqu'on quitte l'Atelier, c'est accompagné d'une rêverie où le merveilleux et le mélancolique s'enlacent ; une volute qui se dissipera avec lenteur, sans jamais disparaître ; et l'on ne sera plus tout à fait comme avant.
Bon voyage...

La lourde presse à bras, d'origine anglaise, pièce maîtresse de l'atelier.

Radio : une visite de l'Atelier Hainard avec « Grandeur nature » de la RTS

Partout, dans les vitrines et sur les étagères, des sculptures de toutes tailles, dont les petites taillées par Robert lors de réunions, de colloques, d'affûts...

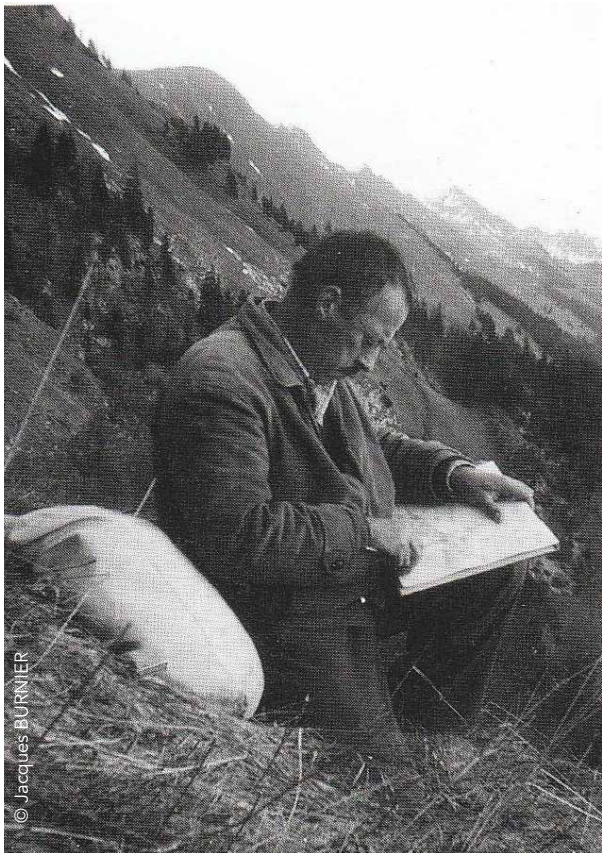


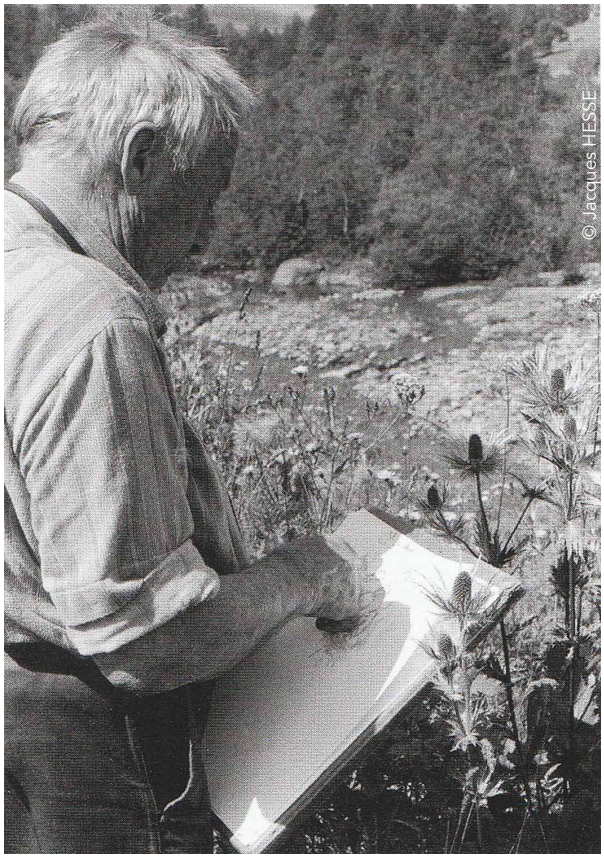
A l'arrière de la maison, le grand jardin où la nature s'exprime librement. Robert y a fait plusieurs croquis devenus des gravures, telle la Chevêche devant son trou (n° 521) au milieu des branches surlignées de neige, et le Jeune hérisson mangeant une prune (n° 811). UNe coulée est encore de nos jours marquée dans l'herbe : le Blaireau ? Rien n'empêche de rêver...

Face à la maison vers le nord-ouest, depuis la fenêtre de l'atelier de gravure, on distingue les crêtes enneigées du Jura, tel un appel puissant auquel Robert a si souvent répondu.

Vidéo : une visite de l'Atelier Hainard avec « La Salamandre »

Croquis de terrain :
devenir l'animal





Robert Hainard dessinant sur le terrain ; dans l'Oberland bernois (Suisse) en 1960 (à gauche) et dans le Parc national des Ecrins (France) en 1988 (à droite).

Comment se saisir par le dessin d'une scène en mouvement ?
Robert Hainard s'amusait de ses premiers essais de croquis d'animaux, cherchant à constater le mouvement : le temps de tracer les lignes des pattes avant d'un mammifère, les pattes arrière avaient bougé et la synchronisation était défaite...
Alors, il a changé rapidement de mode opératoire, de mode de perception même : il est *devenu l'animal, et c'est dans la mémoire de ses muscles, délivrée par la main sur le papier, qu'il retrouvait le mieux le mouvement* (interview Plans fixes, 1984).

Voir Robert dessiner une scène animale, laissait perplexe le néophyte : passée la vision furtive de la bête, le crayon tenu presque couché sur le papier trace des courbes qui s'entrecroise, se superposent, jusqu'à figurer un ectoplasme où l'on ressent plus le moment vécu que l'on ne constate un être riche de tous ses détails ; sur des sujets statiques, le dessin devient alors d'un réalisme virtuose.
Il exprime au mieux son usage et sa conception du croquis, dans son livre de 1967, Défense de l'image :

« *Le croquis n'est pour moi qu'une note en vue d'une réalisation plus complète. Il*

est la mise en place d'une gravure, conçue déjà en surfaces colorées, la notation d'un mouvement, d'un volume, total ou partiel, pour la sculpture. Un croquis pour la gravure est très différent d'un croquis pour la sculpture.
Tracé sous le choc immédiat du réel, enregistrant un moment de grande tension, de découverte, le croquis a un accent inimitable. C'est un instrument dangereux. Va-t-on le traiter comme un simple tracé, à remplir par des tons plats, intellectuels et vides, du modelé conventionnel raisonné selon la théorie du tracé des ombres ? Va-t-on en exécuter un laborieux fac-similé ? Il enregistre en traits foncés les bonds de la main (j'ai d'ailleurs l'habitude de tenir le crayon souvent à plat, pour élargir le contact de la mine et couvrir des surfaces). Faut-il laborieusement réserver les traits du crayon avec l'outil qui trace, lui, les blancs, le contraindre, l'interrompre aux cent croisements du trait, s'astreindre à suivre la forme compliquée des vides ? Ou faut-il laisser bondir l'outil sous la même impulsion qui mena le crayon ? Le laisser tracer selon ses propres facilités ?
L'image vaut ce que vaut la clarté et la puissance du souvenir, mais il n'est pas de mémoire sans lacunes. Le meilleur croquis est celui qui réveille le souvenir le plus complet, au-delà de ses propres traits. C'est le trahir alors que de le copier trop graphiquement. » (Défense de l'image ; éd. 1987, p. 143)

« *Cette attitude de respect envers l'autre (parce que je sens et je sais qu'il m'enrichit d'autant plus qu'il reste plus autre), ce respect avide qui me fait approcher l'animal avec précaution, m'imposant toutes sortes d'incommodités pour ne pas le déranger, menant une vie nocturne pour étudier la bête nocturne, acceptant qu'elle pose les règles du jeu (ce qui me met tout le temps en état d'infériorité), cette attitude*

Mouettes et vagues. Robert Hainard. Croquis 1956. Tiré du livre Croquis de terrain (1975), p. 24. © Fondation Hainard, Bernex CH

précautionneuse, je l'ai aussi envers ma sensation visuelle. Car le peintre travaille à deux temps, le réalisateur, attentif et tendu, guettant le sensitif, qui doit être aussi détendu et spontané que possible. Je voulais saisir l'instant dans sa pureté, son unité, bête, milieu, lumière, par la seule sensation colorée. Je pensais éviter toute abstraction, toute généralisation, toute composition.

Mais cet objet adoré avec un humble respect, je voulais pourtant le posséder. Je n'ai pas le complexe d'infériorité des peintres envers la photo, qui les rend si injustes. En elle, la nature s'inscrit souvent avec une souveraine puissance. La plénitude, la simplicité des formes, la hardiesse des mouvements qu'elle nous révèle, me rendent souvent très modeste. Seulement, elle n'a pas passé à travers notre structure, sa pratique ne nous apprend pas grand chose, elle n'est pas moyen et preuve de possession. On m'a souvent demandé si je n'aurais pas intérêt à utiliser la photo pour fixer des modèles qui ne m'accordent que quelques secondes (et lorsque je désire confirmation, cela entraîne des heures ou des jours d'affût, sans aucune garantie de succès, sans revoir deux fois un mouvement identique). Je ne le fais pas, non seulement parce que mes sujets seraient souvent impossibles à photographier (lumière crépusculaire ou lunaire, broussailles trop touffues), parce que la photo des bêtes sauvages est un sport difficile et que j'ai bien trop à faire à regarder pour penser au maniement de n'importe quel appareil, mais surtout parce qu'une photo est un objet brut, que je n'introduirais pas plus dans mon travail que je n'avalerais une bouchée non mâchée... et que tout mon plaisir à empoigner directement la vie fuyante et palpitante serait gâché.

Cette obligation de saisir l'image par mes propres moyens, sans aide extérieure, sans trucs tels que photo, documents, recettes, m'a fait reconnaître que l'image la plus simple est un agrégat de sensations qui ne concordent pas sans contradiction en un seul instant, ni sur la surface du tableau. On ne peut éviter une certaine composition. J'ai peu à peu relâché mon exigence d'instantanéité, mais au bénéfice de l'unité de l'instant. J'ai cessé de vouloir me cantonner dans l'attitude immobile du savant qui place des repères, je suis entré dans l'action pour la saisir mieux d'un jet. C'est l'animal qui m'a entraîné d'abord. On ne peut voir l'attitude de l'oiseau qui vole comme l'appareil le saisit au deux cent cinquantième de seconde. Au dixième de seconde, l'œil voit une sorte de diagramme du mouvement, étendu dans le temps. Et lorsqu'il y a tout un vol ! On ne saisit qu'un effort rythmique, et seul ce sentiment peut permettre de restituer l'ensemble. J'ai vainement essayé de fixer objectivement la position des quatre pattes, la courbe de l'échine du chamois bondis-

© Fondation Hainard ; Bernex CH

Renardeaux. Robert Hainard. Croquis 1973. Tiré du livre Croquis de terrain (1975), p. 10. © Fondation Hainard, Bernex CH

Robert sur le terrain : une vidéo de la Télé Suisse Romande (1974).

Fouines. Robert Hainard. 1945. Tiré du livre Mammifères sauvages d'Europe (éd. 2003 ; p. 237). © Fondation Hainard, Bernex CH

sant. La sympathie musculaire est venue à mon secours. J'ai accompagné, épousé l'effort de la bête. Je n'aurais pu en recréer l'image mentalement, les yeux fermés et les mains dans mes poches. Mais ma main, sur le papier, a libéré le diagramme de cet effort enregistré dans mes muscles. L'attitude du chamois, la disposition du vol de canards correspondent-elles à ce qu'aurait saisi l'instantané ? Pas tout à fait sans doute. Mais, avec Rodin, je crois que l'image rendue par l'artiste est plus vivante. La sensation purement visuelle n'est d'ailleurs pas éliminée. Le vol de canards, c'est aussi un papillotement (rythmé également) d'ailes brunes au revers blanc, au soleil et à l'ombre. Le chamois est une tache aux moires mouvantes. La méthode de constatation géométrique n'étant pas abandonnée non plus.

La bête par son apparition fugitive, m'a imposé de cueillir prestement l'image. Reste ensuite à dessiner le milieu, et si ce n'est pas des nuages mouvants, une lumière changeante, l'eau courante ou des feuillages brassés par le vent, on a le temps. On est plus disposé à y employer des méthodes parentes de l'arpentage ; c'est parfois justifié car si l'animal est fugace on a pu détailler les alentours pendant des heures d'affût. D'autres fois, cela nuirait à l'unité de la scène, au mouvement. Le paysage n'est alors senti que par rapport à la bête, entraîné dans son mouvement (lorsqu'on cherche à bien voir un oiseau au vol, l'œil le suit et c'est le paysage qui devient flou). Il y a donc toute une gamme entre la constatation paisible et le mouvement qui vous emporte. La bête apparaît, disparaît ou vous ignore paisiblement ; le paysage suit le temps changeant. Il y a le mouvement de l'esprit lui-même, fondant comme l'épervier sur sa proie. » (Défense de l'image ; éd.1987, p. 98-102).

Levrauts. Robert Hainard. (remarquer les annontations à gauche, utiles à la future gravure n° 159). Croquis 1945. Tiré du livre Croquis de terrain (1975), p. 34. © Fondation Hainard, Bernex CH

Peinture :
imaginer le réel

Sapin mort. Forêt primitive de Pecke, Slovénie. Robert Hainard. Aquarelle ; 19 octobre1953. © Fondation Hainard, Bernex CH

La Versoix. Suisse. Robert Hainard. Aquarelle ; 18 juin 1962. © Fondation Hainard, Bernex CH

Extraits du livre « Défense de l'image », éd. 1987, p. 91-110 :

« *(...) Mais si je voulais être parfaitement loyal envers l'objet, je voulais l'être également envers l'instrument, moi-même. Fidèle à la méthode de mon père, je ne voulais connaître l'objet qu'à travers ma sensation plastique. Pas de connu, d'arrangé, de par cœur, de document. Seulement ce que j'ai vu.*

Il paraît, d'ordinaire, très simple de copier ce qu'on voit. La réalité se présente comme une image, qu'il suffit de reproduire avec plus ou moins de soin. La plupart des gens pensent que seul le manque de patience, et peut-être d'habileté manuelle, les empêcherait de peindre, s'ils voulaient.

La réalité, pourtant, n'est pas une image toute faite. Elle est autrement profonde, et pas seulement dans l'espace, mais dans le temps, dans toute la gamme de nos sensations. Les peintres, même réalistes, demandent à la nature de se plier beaucoup à leurs commodités. Ils prient leur modèle de poser, le paient même pour cela. Ils choisissent des paysages stables. Et dès qu'ils veulent (généralement pour illustrer une idée littéraire) représenter le mouvement, c'est, à de rares exceptions près, la pure convention.

Mais les bêtes sauvages ne posent pas. On les aperçoit un instant entre deux troncs d'arbres. Le paysage, je vis trop dedans pour le considérer comme un spectacle étalé devant moi, un décor plus ou moins immobile. Les nuages roulent par-dessus la montagne, ils m'enveloppent, s'entrouvrent, laissant voir des forêts dans une sombre profondeur. Le soleil glisse entre eux ses rayons.

Chez les Occidentaux, l'habitude de voir des tableaux a fait naître cette idée que le monde se présente comme un tableau. Pourtant ces tableaux sont fabriqués à l'aide d'innombrables conventions, et la sensation visuelle n'y a qu'une faible part. La photo est venue donner à cette conception une confirmation expérimentale. Mais, là, il y a une convention mécanique, l'obturateur qui tranche le flot de lumière et le fil du temps. L'appareil photographique est fait sur le modèle de notre œil, et nous reconnaissons sa vision. Cependant, notre vision n'a pas son instantanéité et sa cohérence. (...) Nous nous faisons beaucoup d'illusions sur notre mémoire visuelle et nos images mentales. Pour les avoir dès longtemps éprouvées, j'ai sur elles les doutes les plus sérieux. Sans aller jusqu'à nier leur existence, je sais qu'elles ont fort peu de consistance et de cohérence. Ce qui trompe, c'est qu'elles laissent dans la mémoire des notions et des émotions très nettes, à partir desquelles nous restituons une illusion d'image. Bien des gens croient, parce que je travaille beaucoup de mémoire et surtout sur des objets en mouvement rapide, que j'ai un œil et une mémoire photographiques. Je n'ai probablement pas une vision différente des autres, ni un œil plus rapide. Ma mémoire est bonne, sans plus. (...) La peinture est

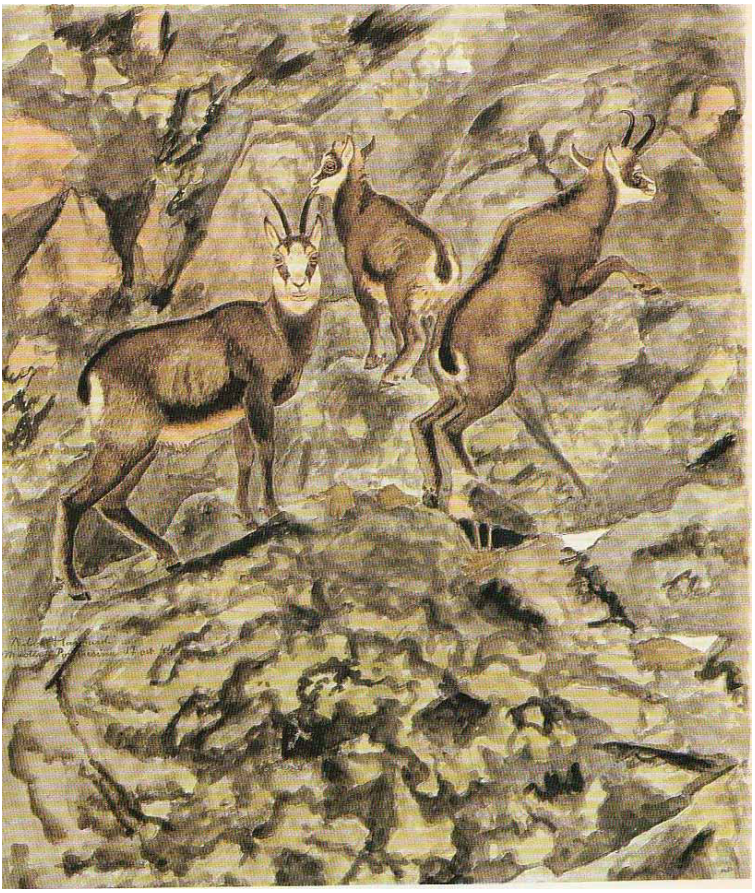
A gauche : ***Brochet***. Kocise, Predgrad (Slovénie). A droite : ***Hotus,barbeaux,vandoise***. Robert Hainard.
Aquarelles illustrant les ouvrages sur les poissons d'E. Dottrens (1951-1952).

tout autre chose que la simple restitution de nos impressions visuelles. Et en s'efforçant de s'y restreindre, elle obtiendrait un résultat intéressant, sans doute, mais extrêmement pauvre.

(...) Toujours plus je travaille de mémoire. Autrefois, je saisissais du monde ce que je pouvais le mieux attraper, je profitais des occasions les plus commodes ; comme celui qui tâte les points faibles de l'adversaire, les loups qui suivent une troupe de rennes et se jettent sur les traînards. Il me faut saisir ce que j'aime, maintenant ou jamais, attraper le gros de la troupe. Je cherche à imaginer le réel. Ce n'est pas seulement parce que cela seul permet de saisir des mouvements et des ensembles. C'est aussi que rien ne me parait possédé qui n'ait atteint le centre de notre conscience et n'en puisse ressortir tout entier. Cependant, cette conscience est très faible pour ce qui est des images. Ce qu'elle peut saisir est très sommaire, ou très restreint. Nous devons saisir et transporter le modèle par petits morceaux, espérer qu'il ne change pas trop vite, et faire de notre mieux les raccords. La peinture d'après nature n'est pas possession, mais exercice de possession. Travailler d'après nature, c'est l'aveu qu'on ne sait pas voir, mais le meilleur moyen d'apprendre à voir. Le travail d'après nature et le travail de mémoire se combinent en toutes les proportions. Mes premiers dessins de mémoire étaient très faibles, hésitants, maigres et pauvres à côté de ceux d'après nature. Maintenant, ils s'en rapprochent.

(...) Ce chapitre est intitulé peinture, bien que je ne sois guère connu que comme graveur, pour traiter des problèmes de la vision avant de considérer le procédé. Mais je fais aussi des peintures, bien que je n'en expose guère et ne vende que mes gravures (et sculptures) à l'exclusion de toute étude ou croquis. L'huile, j'en fais de moins en moins, faute de temps. En outre, ce procédé, magnifique dans d'autres mains, je ne l'emploie jamais sans pester contre cette sale pommade. Il est pour moi trop souple, un peu épais et grossier. Je l'emploie de façon toujours différente et je crois bien n'avoir, à l'huile, aucun style.

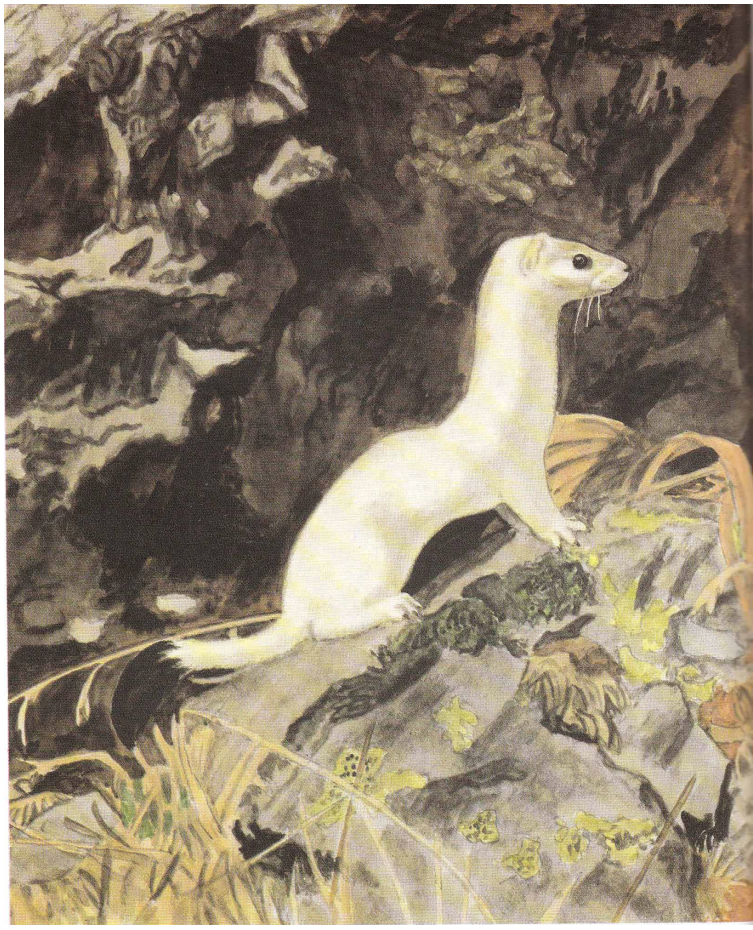
Dans le sac qui ne me quitte pas, j'ai toujours, à côté de ce qu'il faut pour un croquis, de quoi faire de l'aquarelle. J'ai fait d'innombrables paysages, brusquement saisis lorsque je rôdais à la recherche des bêtes, sabrés en une demi-heure à une heure et demie de lutte inégale contre une palette desséchée par des semaines d'abandon, contre la pluie ou le gel. C'est ce que je fais de plus direct, de plus sensoriel. Parfois, je note le mouvement d'une bête (la bête verticale comprise), une plante. D'autres aquarelles sont faites à loisir, de mémoire. Je réalise ainsi des images que je n'ai pas l'intention de gra-



Chamois, deux femelles et un jeune. Pontresina (Suisse), 15 octobre 1944. Robert Hainard.
Aquarelle illustrant le livre Mammifères sauvages d'Europe.

ver et ne veux pas laisser à l'état de croquis. Loin de la nature qui vous bouscule, oblige aux notations brèves, elles laissent voir les vides de l'observation, que pourrait dissimuler un travail haché. Plus théoriques, souvent ratées, car on croit avoir vu et l'exécution montre que non. J'ai fait toute une série d'aquarelles de ce genre destinées à illustrer les ouvrages de Géroudet sur les oiseaux, les poissons de Dottrens et mes propres mammifères. Il ne m'a pas déplu d'accepter ces conditions supplémentaires : une image suffisamment représentative et scientifiquement objective, réunissant les principaux aspects de l'animal (par exemple : mâle, femelle et jeunes), un milieu fignolé. A cela s'ajoutent les exigences de mon cru : une scène observée, sans arrangement, un milieu vu, une lumière exacte. On reconnaîtra que c'est une gageure, on comprendra qu'il m'ait fallu courir et guetter énormément pour que la nature veuille bien collaborer à la livraison de la commande (parfois, les exigences d'authenticité entière et directe n'ont pu être intégralement maintenues, c'est toujours signalé). Jamais je n'ai été aussi loin que pour certaines de ces images dans la reconstruction intellectuelle. Ainsi, la fraie des bordelières : Les poissons argentés à reflets d'azur se pourchassent et se débattent, à grands clapotis, dans les roseaux. Le courant a accumulé un radeau de joncs brisés. Les poissons viennent s'y frotter, bondissent à travers le radeau, retombent sur lui en frétillant, restent un moment à plat avant de regagner la profondeur. On a le temps de les voir nettement, non de les dessiner. La composition m'a été fournie par la vision brève de cinq poissons retombant en étoile sur les joncs. Pas le temps, bien sûr de voir exactement toutes les positions. Elles ont été précisées par le souvenir de mouvements analogues, observés séparément. Le milieu, sans cesse brassé par les poissons, n'a pu être relevé exactement. Pourtant l'impression de l'eau, des reflets, des revers rouges des feuilles de nénuphars, est très précise. Je l'ai recomposée sur place, au plus près de mon impression. La place de chaque brin n'y est pas exacte et simultanée, pas plus que celle des petits œufs transparents fixés aux joncs. C'est un exemple extrême, pour moi. Mais cette reconstitution réfléchie, il s'en trouve un peu dans l'image la plus directe.

Certaines de ces aquarelles sont peut-être ce que j'ai fait de plus parfait comme rendu de milieux très complexes. Le métier, très simple (et sans gouache) y est presque insaisissable. La rigueur du procédé n'y remplaçant pas ce qu'il manque toujours de rigueur, hélas, à l'observation, je crois qu'elles souffrent d'un brin d'indétermination et n'ont pas le style de mes gravures. ».



Hermine en pelage d'hiver. Pontresina (Suisse), 29 avril 1944. Robert Hainard. Aquarelle illustrant le livre Mammifères sauvages d'Europe.

Sculpture :
traverser le bloc

Renarde allaitant. Bronze. Robert Hainard. © Fondation Hainard, Bernex CH

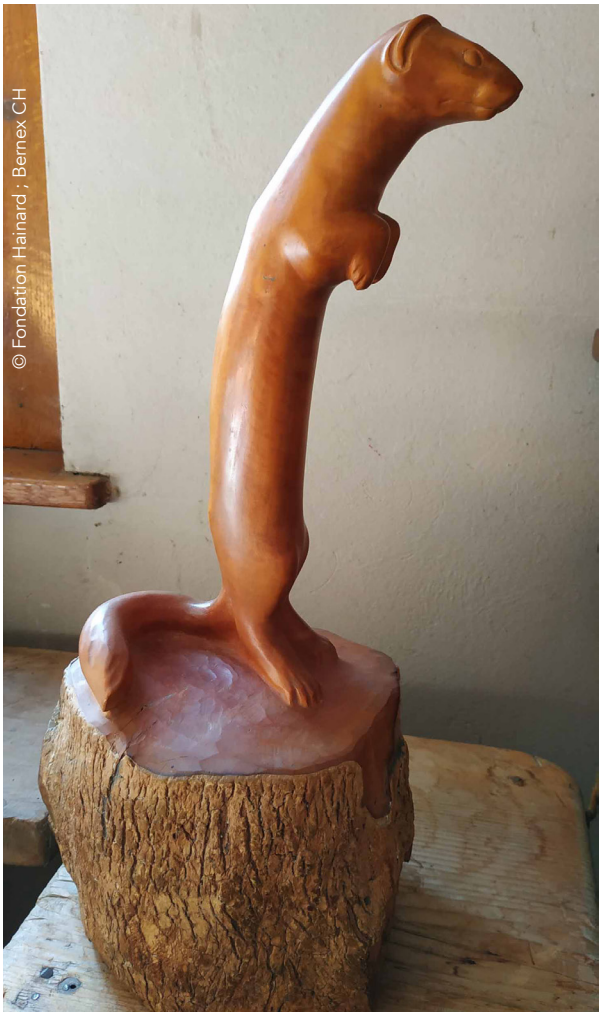
Travailler en trois dimensions présente une difficulté particulière : saisir les contours de la forme que l'on projette de sculpter, dans un bloc de matière d'une forme plus ou moins régulière. Pour en avoir discuté avec des gens de métier, beaucoup, même parmi les plus doués, atteignent cet objectif par approches progressives. Il n'est pas donné à tous, loin de là, de « traverser le bloc », c'est-à-dire attaquer la masse en n'importe quel endroit et savoir où s'arrêter. Robert Hainard était de ceux-là.

Les éditions Hesse ont consacré un très beau livre aux sculptures de Robert Hainard en 1993 (voir **p. 142**), avec un entretien entre Jacques Hesse et le sculteur datant de janvier 1987.

Dans son livre « Défense de l'image » (1967), l'artiste expose la façon dont il accomplit cette discipline, explorée par lui-même dès l'âge de 6 ans, puis plus tard guidée par les cours de son père, Philippe Hainard, sur « *les éléments naturels modelés* » :

« *C'est mon premier métier, celui dont j'ai fait l'apprentissage officiel et complet. Si mon activité de graveur l'a un peu submergé, ce n'est pas seulement parce que j'ai rencontré avec la gravure un succès plus vif et qu'elle se vend plus facilement. C'est que l'image picturale est un aspect relativement unique, et la sculpture, tout un agrégat de sensations. Il est naturel qu'on mûrisse une sculpture pendant*

qu'on fait plusieurs gravures, et ce n'est pas une activité secondaire pour cela.
Pour la sculpture d'animaux, j'ai accepté aussi cette discipline, de ne rien faire que d'après l'animal sauvage et libre. Je déteste y mêler de la « documentation » d'après un animal captif, une photo. Pourtant, il m'arrive d'y recourir en désespoir de cause, toujours à contrecœur et avec la plus grande retenue, pour arbitrer des observations par trop contradictoires. Voit-on les difficultés que cela représente d'acquérir la connaissance complète du volume d'après des bêtes qu'il faut chercher et attendre des jours, au hasard des occasions et des éclairages, de loin le plus souvent ? Et que j'arrive bien à connaître la bête sous toutes ses faces, mais que ce n'est pas souvent le même individu, et jamais exactement le même mouvement ? Cela peut paraître idiot. Et pourtant, je crois que la bête sauvage est toute différente de la bête captive par sa musculature, et surtout par son allure. C'est l'animal qui vit sous sa propre responsabilité, auquel le moindre relâchement peut coûter la vie, choisissant par une affinité souvent subtile, complexe et qui nous échappe en partie, les lieux qui lui conviennent. L'observateur lui-même se trouve dans une condition tout autre. Au lieu que les sensations lui arrivent à choix et en vrac, elles lui sont accordées parcimonieusement, avec hiérarchie. Devant la bête captive, je suis un peu désemparé et souvent même, dans la nature, devant l'occasion trop belle et trop facile, j'hésite un peu et ne sais par où commencer. J'espère que mes sculptures, même les plus calmes, ont un mouvement et non une at-



Hermine dressée. Buis. Robert Hainard.
© Fondation Hainard, Bernex CH

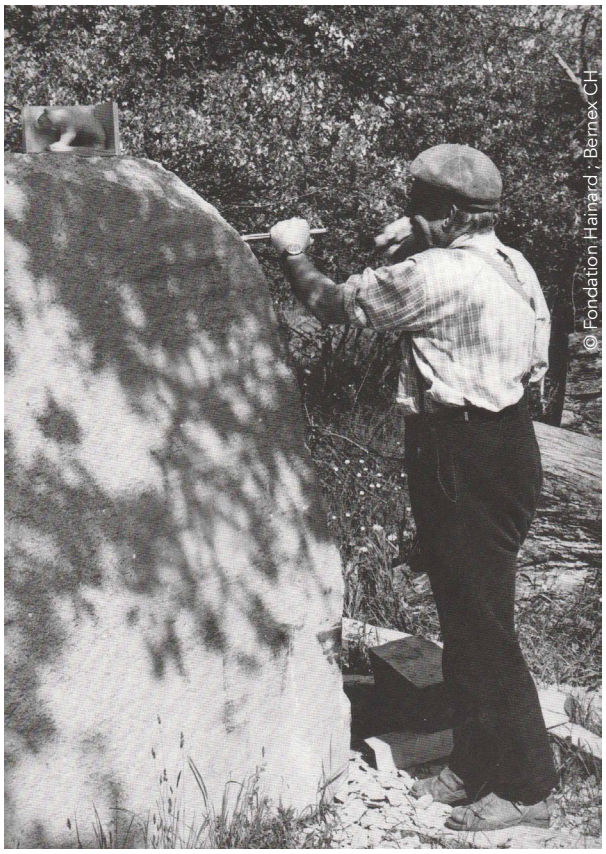
Ecureuil agrippé. Cerisier. Robert Hainard.
© Fondation Hainard, Bernex CH

titude, qu'elles apparaissent plus qu'elles ne sont là. Pompon[1] conseillait de regarder la bête de loin. Pour celui qui travaille au zoo, cela signifie s'en écarter. Pour moi, cette distance est imposée et je reste tout tendu vers mon objet. Je ne simplifie pas par refus, et reste avide de tout ce que je peux saisir, dans des conditions difficiles.
S'il m'arrive d'avoir saisi l'animal en une seule occasion et presque d'une seule vision, mes sculptures sont presque toujours établies d'après de nombreux croquis. C'est toute une géométrie descriptive (mon père l'enseignait et y était très fort, c'est la science de notre art), une stéréotomie même. Laborieusement la forme résulte de ses divers aspects, des croquis faits par-devant, de profil, par-derrière, par-dessus ou par-dessous, de tel agencement de volumes surpris de trois quarts ou soulignés par un coup de soleil.

1 NDLR : François Pompon (1855-1933), sculpteur français caractérisé par ses sculptures animalières dont le style novateur apporte une simplification des formes et des surfaces polies.

Tel croquis, telle observation bien délimitée, sert de base, les autres viennent s'y coordonner. La forme a sa logique, les volumes s'ajoutent, les solutions s'imposent. Et puis, il y a un sens inné de la nuance, de l'inflexion exacte de la forme, sans lequel il n'est pas de sculpture.

En sculpture plus qu'autrement, j'ai été influencé par la mode, j'ai cherché des formes épurées et lisses. C'est que cela correspondait à mon sentiment, que la forme vivante, le plumage des oiseaux d'eau particulièrement, a cette émouvante plénitude, cette perfection de surface. J'ai beaucoup admiré Pompon (qui est bien au-dessus de la mode). Ce qui me paraît le plus critiquable chez lui, c'est que ses œuvres si merveilleusement sensibles deviennent parfois des appareils à produire des ombres plus que des volumes exacts. Pour moi la sculpture n'est que volume. Le jeu des ombres, s'il peut être délectable, n'est qu'un moyen de transmettre des



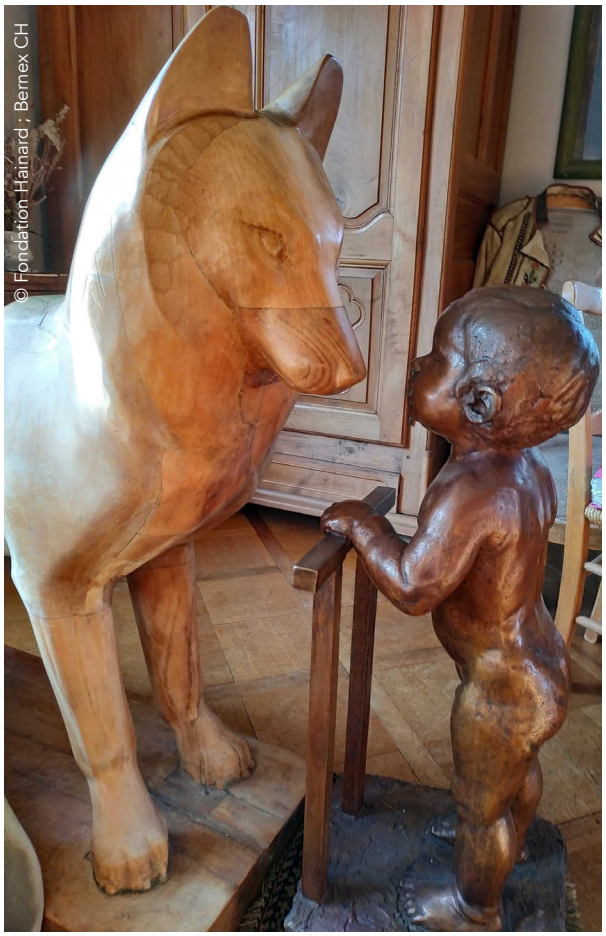
Ours. Robert Hainard en 1974 taillant à la pointe un bloc de pierre de 10 tonnes, un modèle miniature posé en haut.

Buste de Marie. Marbre de Boticino. Robert Hainard. © Fondation Hainard, Bernex CH

sensations qui restent tactiles et musculaires dans leur essence. Je travaille dans n'importe quelle lumière, pourvu qu'on y voie clair. Je ne cherche pas à saisir mon objet par la succession des profils : c'est un volume conçu de façon géométrique (à la base du moins), dont tous les profils doivent être satisfaisants s'il est bien établi, le sculpteur ne les eût-il pas tous considérés.

Lorsque je vois une crête de poils, une mèche, je la fais. Sinon, il est plus vrai de traiter le poil par la surface enveloppante. Chez l'animal sain, il est homogène, bien fourré, plutôt que collé en mèches.
(...) Ceci dit sans vouloir marquer une supériorité de la sculpture sur le modelage. La forme du modeleur peut être superbe aussi dans sa liberté et sa fougue. Celle de Rodin en est un des plus beaux exemples (très supérieur à ses sculptures). Par contre, la forme conçue en modelage et exécutée en pierre ou en bois, risque de n'être sculpture que par une interprétation superficielle. Pour cela, j'aime la taille directe et la pratique assez généralement. Il y faut une conception très claire de la forme, une approche méthodique, progressive et prudente. Car je n'ai aucune estime pour ces ouvrages où les hasards de la matière et des tâtonnements ont plus de part qu'une ferme volonté.

Si je veux un métier strict et franc, je l'aime souple. Je n'aime pas le coup de gouge qui s'affirme, les facettes, les surfaces « vibrantes », et pas beaucoup les effets de gradine et de boucharde. Il m'arrive de chercher le maximum de pureté de la forme déjà bien taillée, avec râpe et papier de verre tendu sur une cale de liège (rien n'est plus critiquable qu'une surface lisse sur une forme indécise). Je préfère encore une taille bien franche, épousant la forme au plus près, par un choix judicieux de la section (on dit du pas) de l'outil, des génératrices de surfaces, par de souples torsions. Mon maître Edouard Collet m'a appris ce métier pour le bois au cours de quatre belles années, je lui en serai toujours reconnaissant. » (Défense de l'image, éd. 1987, p. 135-140).



Pierre et le loup. Loup en plusieurs pièces de bois assemblées, et bronze de Pierre Hainard enfant. Robert Hainard. © Fondation Hainard, Bernex CH

L'arracheur de pommes de terre. Orme. Robert Hainard. Sculpture réalisée à 17 ans © Fondation Hainard, Bernex CH

Gravure sur bois :
un art tactile

Bouvreuil. Robert Hainard. Gravure sur bois n° 1. Dessin et gravure 1924.
10 x 15 cm. © Fondation Hainard, Bernex CH

Une finalité d'accomplissement.

Robert Hainard écrit dans « Défense de l'image » (1987, p. 11) : « *Rien ne me paraît vraiment réalisé, qui ne soit gravé. J'y trouve bien des raisons : le goût du travail manuel, une hérédité horlogère ; l'amour du bois et de l'outil tranchant, de la taille ; des combinaisons ingénieuses, un travail net et franc, dans une matière ferme. Une sensibilité tactile et musculaire, toute mêlée à la sensibilité visuelle.* »

Un don précoce.

Robert Hainard a réalisé dès l'âge de 10 ans des gravures sur bois en taille douce (où l'encre se dépose dans les creux) ; il a imprimé ses premières gravures en taille d'épargne (où l'encre se dépose sur la partie en relief) en 1924 (Bouvreuil, suivi la même année d'un Accenteur mouchet) à l'âge de18 ans.

Une technique novatrice.

Dès sa troisième gravure en 1928, il développe un procédé de dégradé unique, par de légers abaissements de la surface du bois en pentes très progressives demandant un touché de sculpteur virtuose, puis grâce à un papier Japon très moelleux et un dosage subtil de l'encre. Parfois, à l'arrière de la planche, une surépaisseur de papier à des endroits précis offre une légère accentuation de pression et donc un coloris plus soutenu.
Le bois utilisé est le plus souvent du poirier, bois dense avec peu de fil qui permet

un tranchage précis dans tous les sens. Les outils, utilisés à la main par un jeu de tensions opposées (poussée et retenue), sont classiques du métier de sculpteur : ciseaux et gouges de toutes tailles et courbures.
Le croquis servant de modèle, puisé parmi les 30 000 répertoriés et parfois assorti de notes sur les couleurs, voire d'une aquarelle réalisée sur le terrain, est choisi sans tenir compte de la date (il peut s'écouler jusqu'à 62 ans entre le croquis et la gravure !) ; Robert racontait que les souvenirs liés à l'observation remontaient dès la vision du croquis, même des décennies plus tard.
Puis le dessin est reproduit sur un calque ; ce dernier est reporté à l'envers (pour que l'impression soit à l'endroit) à travers une feuille carbone sur une première planche, qui sera taillée de façon à laisser en relief le ton de gris-noir le plus présent sur la future gravure : cette planche, baptisée plaque fantôme, servira de matrice pour tailler les autres planches (lorsqu'il y a plusieurs couleurs ou tons de gris-noir ; car 83 des 974 gravures sont en noir et blanc et n'ont nécessité qu'une seule planche).

Plaque fantôme

Sauf dans le cas, assez rare, de deux couleurs présentes sur de petites surfaces éloignées pouvant alors être reproduites sur une même planche, il en faut une pour chaque couleur. Les gravures en couleur nécessitent souvent 7 à 10 planches (min. 3 ; max. 16 ; médiane 7). Plus de 7000 planches gravées au total !

© Fondation Hainard ; Bernex CH

Geai après l'averse. (Kočise, Predgrad, Slovénie). 27 septembre 1967. Robert Hainard. Gravure sur bois n° 611, 1977 ; 28 x 36 cm
A gauche : tirage 1er état (3/3) ; à droite : tirage définitif (1/60). © Fondation Hainard, Bernex CH

© Fondation Hainard ; Bernex CH

Planche 1 ; gris foncé

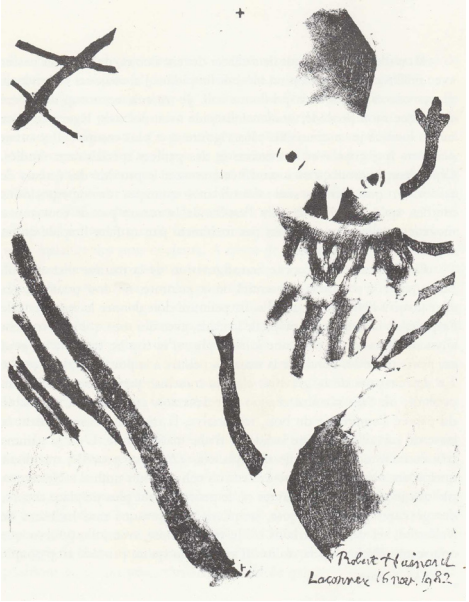


Planche 2 ; noir

Planche 3 ; marron

© Fondation Hainard ; Bernex CH

Planche 4 ; gris vert

Planche 5 ; vert bronze

Planche 6 ; gris clair

© Fondation Hainard ; Bernex CH

Planche 7 ; marron clair

Tirage final

Différentes étapes d'une gravure (Chevêche sur le noyer ; n°731 ; Bernex ; croquis et gravure en1982 ; 20 cm x 15 cm).

Chaque ton est porté par une planche gravée en bas relief, puis encrée et pressée manuellement à la presse à bras sur une même feuille de papier calée à l'identique de façon rigoureuse à chaque pressage.

Extrait du livre « Défense de l'image » (1987) p. 120 à 127.

Robert à l'atelier : une vidéo de la Télé Suisse Romande (1974).

Les encres utilisées ont fait l'objet de nombreux tests (résistance à la lumière et à l'eau) ; elles proviennent d'une entreprise de Lausanne qui fabrique les encres servant à imprimer les billets de banque (un gage de qualité !), Robert ayant même négocié certaines particularités adaptées à ses exigences. Il faut être un coloriste doué pour obtenir les nuances correspondant le mieux possible à la réalité de la scène au moment de l'observation ; en cela Germaine se révélait précieuse : aucune gravure entre 1924 et 1990 n'a été validée sans être passée au préalable sous les fourches caudines de son jugement sans concession, parfois contesté dans un premier temps pour finalement avouer qu'elle avait raison ! Ce souci permanent de l'exactitude explique qu'entre le premier essai et le premier des tirages numérotés (min. 6 ; max. 400 ; médiane 56), il faut en moyenne une quinzaine d'épreuves, avec des retouches (taille ou coloris) entre chaque (voir Geai **p. 26**). Même les tirages définitifs présentent de légères différences de ton, car souvent Robert pressait 2 ou 3 feuilles successives pour un même encrage : ainsi l'acheteur peut choisir selon son goût de couleurs plus ou moins saturées. Car l'avantage de ce procédé, long, complexe, hautement technique, est de pouvoir répliquer une même œuvre (médiane 69 ex. par gravure), ce qui était recherché par Robert dans son souci de communiquer au plus grand nombre sa vision de la nature sauvage : la gravure devenait aussi un acte militant.

Nous avons réalisé une base de données sur les gravures sur bois de Robert Hainard, grâce aux catalogues des estampes de Valentina Anker (épuisés). Le fichier Excel contenant les informations (titres, espèces, taille, nombres de planches et de tirages...) est téléchargeable **ICI**.

Faune, flore, humains, paysages.

La faune est la plus représentée (87 % des 982 gravures répertoriées), essentiellement des mammifères et oiseaux ; la flore (voir pages suivantes) et les humains (souvent la famille) représentent chacun 5 %, et les paysages 3 % ; on ne compte qu'une seule gravure de champignon.

C'est le Renard qui est le plus représenté pour les mammifères, et le Héron cendré pour les oiseaux : des visions communes que Robert recherchait au terrier ou au bord de l'eau.

Robert a réalisé en moyenne 15 gravures par an entre 1924 et 1993, avec une tendance croissante entre les débuts et 1980 ; à partir de 1990 (année de la mort de Germaine, mais il constate aussi que sa vue baisse...) le nombre décline rapidement, jusqu'à sa dernière gravure (Trois jaseurs) achevée le 23 septembre 1993.

Trois jaseurs. (Confignon, Suisse). 22 février 1964. Robert Hainard. Gravure sur bois n° 912 ; 1993 ; 35 x 28 cm. © Fondation Hainard, Bernex CH

Ces quelques fleurs...

Les fleurs sont le sujet central de 50 gravures. Ce sont souvent des compositions dont le degré de précision est époustouflant : entrelacement de tiges herbacées, gouttes de rosée perlant sur les feuilles ou les pétales, veinules sur les corolles... Nous vous présentons un « florilège », bien qu'une sélection soit cornélienne...

© Fondation Hainard ; Bernex CH

Lis martagon ; (Les Nuz, Baulmes, Vaud, Suisse) ; 28 juillet 1981.
Robert Hainard. Gravure sur bois n° 724, imprimée en 1982 (61 x 29 cm)

© Fondation Hainard ; Bernex CH

Parnassies ; (Bürchen, Valais, Suisse) ; 8 septembre 1970.
Robert Hainard. Gravure sur bois n° 513, imprimée en 1972 (31 x 25 cm)

© Fondation Hainard ; Bernex CH

Scilles ; (La Petite-Grave, Genève, Suisse) ; 15 mars 1960.
Robert Hainard. Gravure sur bois n° 326, imprimée en 1960 (26 x 20 cm)

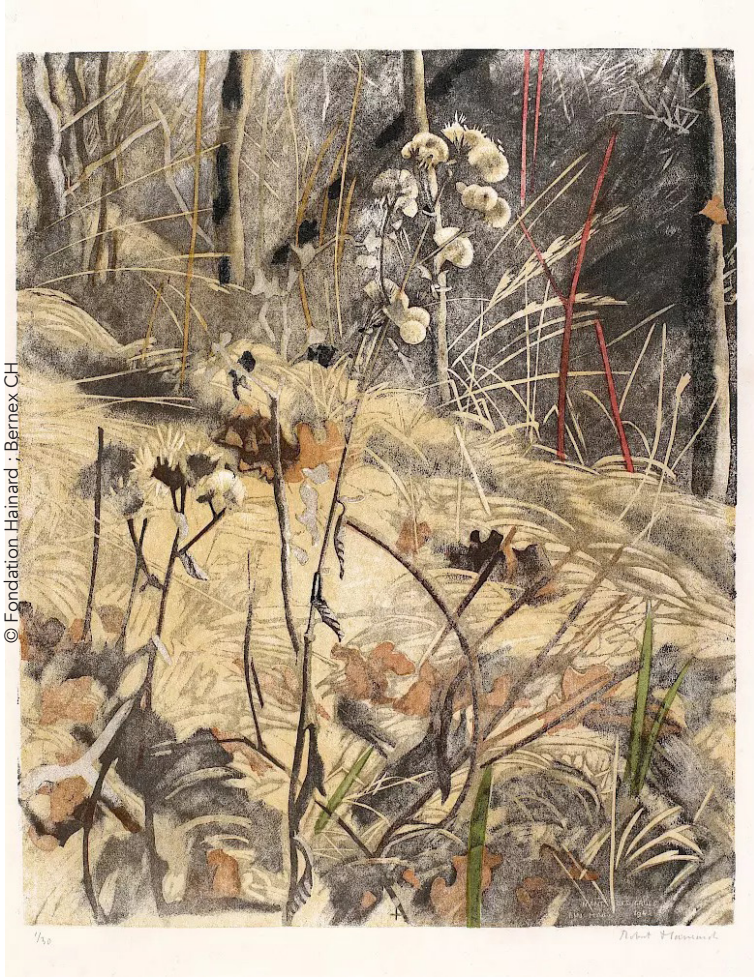
© Fondation Hainard ; Bernex CH

Ophrys à 2 feuilles ; (Aire-la-Ville, Suisse) ; 12 juin 1956.
Robert Hainard. Gravure sur bois n° 275, imprimée en 1956 (32 x 24 cm)

© Fondation Hainard ; Bernex CH

Orchis casque ; (Sur Marliaz, Aire-la-Ville, Suisse) ; 7 mai 1958.
Robert Hainard. Gravure sur bois n° 317, imprimée en 1959 (36 x 26 cm)

Sabot de Vénus ; (Côte de Bonmont, Vaud, Suisse) ; 15 mai 1947.
Robert Hainard. Gravure sur bois n° 176, imprimée en 1949 (26 x 20 cm)



La plante sèche ; (Nant des crues, Genève, Suisse) ; mars 1942.
Robert Hainard. Gravure sur bois n° 135, imprimée en 1944 (33 x 27 cm)

Lunaire vivace ; (Sergy, Ain, France) ; 1 février 1946.
Robert Hainard. Gravure sur bois n° 268, imprimée en 1956 (36 x 28 cm)

Perce-neige ; (Sergy, Ain, France) ; 19 février 1946.
Robert Hainard. Gravure sur bois n° 371, imprimée en 1963 (20 x 16 cm)

La pensée philosophique de Robert Hainard en quelques citations

Sortir quelques phrases de leurs contextes pour en faire des aphorismes, alors qu'elles s'insèrent à l'origine dans un discours structuré qui éclaire et enrichit leur sens, a forcément un côté réducteur.
La rédaction de Plume de naturalistes prend ce risque en proposant subjectivement quelques extraits de textes qui nous ont semblé d'une puissance évocatrice particulière, non sans inciter le lecteur à lire les ouvrages sources au complet (lorsqu'ils sont encore disponibles : voir bibliographie page 121).
Nous vous proposons (en cliquant sur ce texte) d'entendre la voix de Robert Hainard, dans un court extrait de l'interview Plans fixes (1984 ; voir p. 144).

La raison ne possède ni l'espace continu ni le mouvement dont elle ne connaît que les phases, elle ne peut saisir le monde qu'en lui appliquant son canevas qui est la quantité. La quantité est l'instrument de la raison, elle n'existe pas dans la réalité. (…). Il n'y a dans la nature que des différences de qualité. Les sens appréhendent directement la réalité, ils sont de même nature qu'elle mais irréductibles à la raison. La raison jalonne la sensation, de même qu'elle jalonne la nature.
(**Et la nature, 1943 ; p. 36-37**)

J'ai l'infini à ma portée, je le vois, je le sens, je le touche, je m'en nourris et je sais que je ne pourrai jamais l'épuiser. Et je comprends mon irrépressible révolte lorsque je vois supprimer la nature : on me tue mon infini.
(**Et la nature, 1943 ; p. 41**)

Nos connaissances scientifiques sont à la réalité ce que le cadastre est à un paysage.
(**Et la nature, 1943 ; p. 82**)

Nous vivons à chaque instant toute notre vie, nous répondons plus ou moins à chaque évènement par toute notre expérience. Peut-être mourons-nous parce que nos bras trop pleins ne, peuvent étreindre plus, comme le bouquet remplit la main de l'enfant et écarte ses petits doigts qui laissent échapper les fleurs.
(**Et la nature, 1943 ; p. 122**)

Comme je considère la nature non plus comme un état primitif à retrouver mais comme un suprême enrichissement de la culture, je me demande si la nature vierge est bien ce que je cherche et si je ne lui préférerais pas un pays à la fois cultivé et conservant la plus grande nature possible. De toute façon fuir la civilisation dans la nature serait une désertion, et ne me retrouverais-je pas partout traqué ? C'est en avant de la civilisation que je veux la nature.
(**Et la nature, 1943 ; p. 211**)

Que (la science) prenne un phénomène naturel, un être vivant, c'est pour le découper, idéalement, en pièces inertes. Force, mouvement, volonté, conscience, ce qui est la réalité même, recule d'autant.
(**Le miracle d'être, 1986 ; p. 36**)

Il y a toujours des moments où l'homme s'ouvre à la nature, la laisse agir sur lui, il y a même des contemplatifs dont c'est l'attitude ordinaire. Mais précisément, ils n'agissent pas. Pour le bon fonctionnement de la société, la contemplation et l'action doivent être soigneusement isolées.
(**Le miracle d'être, 1986 ; p. 37**)

[…] c'est la société qui vit, non les individus. Et certainement l'être anti-social, le criminel, nuisible aux individus, est à longue échéance moins dangereux pour la société que l'individu asocial. Comme le pêcheur est un excellent sujet pour la religion, pour qui n'est perdu que celui qui trouve Dieu en ce monde.
(**Le miracle d'être, 1986 ; p. 38-39**)

L'aspect destructeur de nature d'un chantier dépasse de beaucoup à mes yeux ses vertus productives, puisqu'il tue de la joie dont je suis affamé pour des biens dont j'ai assez, et sacrifie des raisons d'être pour procurer quelques moyens d'existence.
(**Le miracle d'être, 1986 ; p.59**)

Et si pourtant j'avais raison ? Car lorsqu'on veut douter de soi, il faut aussi douter de son doute. Raison contre presque tous, cela ne présente pas grande probabilité mais enfin, il n'y a pas que la statistique.
(**Le miracle d'être, 1986 ; p.87**)

La nature, c'est la vie hors de nous, le monde agissant par lui-même.
(**Le miracle d'être, 1986 ; p.123**)

Devant la science rationaliste comme devant l'industrie, la vie se retire, insaisissable. L'homme d'action sans sympathie ne connaît qu'en lui la vie, la spontanéité, le désir. Rien ne lui répond et la réalité, passive, est pour lui une grande prostituée.
(**Le miracle d'être, 1986 ; p.124**)

Celui qui sent à quel point le monde est vivant est incomparablement riche, comblé et plein d'appétit à la fois. Il n'a d'autre ambition que d'y participer dans toute la mesure de sa puissance. Il veut vivre et laisser vivre, car il sait que la spontanéité est source de toute richesse, de toute création.
(**Le miracle d'être, 1986 ; p.126**)

Qui m'a fait libre ? Le besoin irrépressible de nature. Il a été la passion qui a ordonné toutes mes passions, le luxe qui m'a délivré de tout besoin de luxe, le travail qui a écarté tout autre travail.
(**Le miracle d'être, 1986 ; p.138**)

Il ne s'agit pas, en vérité, de satisfaire les besoins des hommes, mais bien ceux d'un système qui ne prospère qu'en expansion, se plaignant alternativement ou simultanément de la pénurie des biens et de la pénurie des consommateurs.
(**Expansion et nature, 1972 ; p. 14**)

Je suis persuadé que le rapport de l'homme et de la nature ne peut être compris et réglé que dans la perspective d'une philosophie de la complémentarité : tu n'es que par rapport à ce qui n'est pas toi ; et tu « es » d'autant plus intensément que tu « aimes » et connais mieux autrui et que tu respectes mieux sa nature propre.
(**Expansion et nature, 1972 ; p. 18**)

Le but vers lequel tendre, c'est une civilisation où la technique servira à épargner la nature et non pas à la détruire ; une civilisation qui se mesurera à la quantité et à la qualité de nature sauvage qu'elle laissera subsister.
(**Expansion et nature, 1972 ; p. 23**)

Le surnaturel, c'est le péché de la religion.
(**Expansion et nature, 1972 ; p. 100**)

Le triomphe de l'esprit sur la matière s'identifie avec celui de la technique sur la nature.
(**Expansion et nature, 1972 ; p. 107**)

Une vue réaliste du monde nous délivrerait du spiritualisme, qui en est la fumée, et du mécanisme (faussement dit matérialiste) qui en est la cendre.
(**Expansion et nature, 1972 ; p. 110**)

Etre est la suprême justification, mais celle de nos ancêtres et non la nôtre. Nous ne sommes qu'une proposition.
(**Expansion et nature, 1972 ; p. 112**)

Observateur et non expérimentateur, je pénètre en intrus respectueux, dans le monde de l'animal, sans rien y déranger, au lieu de lui imposer le mien. Acceptant sa règle du jeu, je suis le plus souvent battu. Dans l'œil de l'animal (dans toute son attitude puisqu'il n'est, souvent, pas de nature essentiellement visuelle), je cherche le reflet d'une conscience mystérieuse, parenté de la mienne mais non semblable. Et puisqu'en moi-même, la conscience de l'artiste s'oppose à celle, rationnelle, de l'homme, la déborde et souvent la surpasse, je n'exclus pas que la conscience de l'animal puisse surpasser la mienne en certains domaines.
(**Expansion et nature, 1972 ; p. 117**)

Je suis un étrange contemplatif, pour qui la marche n'est pas une occupation, non satisfait des images qu'il ne travaille pas de son intelligence et de ses mains. Je rêvasse beaucoup et traîne une mordante mélancolie. Des souvenirs me reviennent, car depuis mon enfance, mes souvenirs ont été capiteux, en même temps que mon désir impatient. Tout cela, qui m'a ému, passionné, que j'ai partagé avec ceux que j'aime et qui revient du passé avec l'ineffable saveur de ce qui a été vécu, ce n'était pas la nature vierge et complète, et cela n'était-il pas vrai pour autant ?
(**Expansion et nature, 1972 ; p. 137-138**)

Si pendant des millénaires nous nous sommes prévalus de notre raison pour nous distinguer de la bête, le moment est venu d'invoquer nos facultés animales pour nous distinguer du robot et justifier notre existence.
(**Le guetteur de lune, 1986, p. 21**)

Je ne voyage pas pour me dépayser, mais pour retrouver ma patrie, plus authentique, sans les ravages d'une industrialisation excessive.
(**Le guetteur de lune, 1986, p. 44**)

Nous avons besoin d'aimer, d'admirer, de chercher à comprendre autre chose que nous-mêmes et ce que nous avons fait. La fable antique a profondément raison : le narcissisme est stérile, mortel. La nature seule nous sauve de la contemplation de nous-mêmes, de l'autophagie, non pas parce qu'elle est meilleure que nous, mais parce qu'elle est autre.
(**Le guetteur de lune, 1986, p. 142**)

Nous nous éprouvons de l'intérieur, avec nos efforts, nos choix, nos doutes. Aussi sommes-nous bien tentés de nous croire d'une autre essence que le reste du monde, seuls conscients, seuls libres. Simple erreur de perspective, analogue à celle qui nous a fait croire si longtemps que l'Univers tournait autour de la Terre. Notre science, notre morale n'ont pas encore achevé leur révolution copernicienne.
(**Le monde plein, 1991, p. 9-10**)

Pour nous le monde est un amas de « matières premières » à « mettre en valeur ». Ce monde étranger, où rien ne répond à nos élans, nos angoisses, nous tentons de combler ce vide par une action frénétique, de remplacer la nature par nos propres créations. Notre organisation économique, que nous croyons rationnelle, fondée sur des nécessités concrètes, est en fait une réaction névrotique à une grossière erreur métaphysique.
(**La méthode de mon père, 1994, p. 43**)

L'art est l'autre versant de la connaissance. J'ai le plus grand respect pour la science comme méthode, opposée à un réel qui lui résiste, qui la féconde, et je récuse la science comme système prétendant imposer sa structure à la réalité. Dans une société scientifique et technicienne, l'art est justement l'antidote et le complément de la connaissance scientifique. L'art est une saisie globale, par sympathie ; la science est analytique, aborde toute chose de l'extérieur. La science recherche la connaissance à travers le spectacle, et l'artiste le spectacle par la connaissance.
(**interview Robert Hainard ; Plans-Fixes, 1984**)

Il y a deux façons d'être de son temps : être comme la feuille de température ou l'électrocardiogramme qui témoigne de l'état d'un malade, ou au contraire lui apporter ce qui lui manque.
(...) Quand je pense à la normale, je pense au galbe exact de la truite, modelé par les courants au cours des millénaires ; être normal c'est être éprouvé par la vie, parce que la vie ne permet rien de trop.
(**interview ; DVD Germaine & Robert Hainard. Peintres, sculpteur et graveur ; Plans-Fixes, 1984**)

La plus belle chasse

extrait de "Le guetteur de lune" ; pages 94 à 100

Robert Hainard ; 1986

Chasse à l'image, chasse tout court... Le rapport est complexe. Il est certain que, pour moi, surprendre l'animal est un acte de capture. Le long travail de restitution, gravure et impression ou sculpture, une dévoration, une digestion, une assimilation.

Un vieux garde slovène, qui me montrait les bons coins pour les ours, disait, avec une nuance de regret : « *Vous auriez fait un bon chasseur.*» Mais il ajoutait : « *C'est la plus belle chasse, parce qu'après la bête vit encore.* »

Il ne faut pas reprocher aux chasseurs de tuer : la vie surabonde et tout ce qui dépasse la valeur de remplacement doit disparaître. Un couple de renards, au printemps, c'est, disons quatre renardeaux, soit six renards qui devront être, d'une façon ou d'une autre, ramenés à deux avant le prochain printemps.

Le chasseur est un prédateur. Seulement le prédateur doit être en petit nombre par rapport aux espèces dont il se nourrit. Il doit être tout juste armé pour attraper, avec difficulté, les plus malhabiles et les plus étourdis, sous peine de scier la branche qui le soutient. Le chasseur moderne est trop nombreux - quoique bien minoritaire dans la population humaine - et trop bien armé.

Si j'en veux aux chasseurs, c'est avant tout pour leur manque d'élégance à l'égard des autres prédateurs, ces bandits, ces puants. Quel était le sentiment du chasseur paléolithique à l'égard du carnassier ? Le considérait-il comme un concurrent ou un frère ? Il l'a peu représenté, sauf l'ours. Parce qu'il ne l'aimait pas ? Parce que ses peintures auraient été des rites de fécondité et qu'il ne se souciait pas de multiplier des concurrents ? Ou simplement parce que les carnassiers n'étaient pas beaucoup plus faciles à voir qu'à présent ?

Le chasseur actuel, à d'honorables exceptions près, est bien un néolithique, de ces gens qui ont voulu, tout récemment, ordonner le monde à une seule espèce,

© Fondation Hainard, Bernex CH

Loups à l'aube. **(Stalje, Slovénie). Robert Hainard.**
Croquis ; février 1955.

raccourcir les chaînes alimentaires, simplifier le catalogue des espèces et pleurer tout ce que la nature consomme pour elle-même. Ce qui les a conduits à tout empoisonner, sauf eux-mêmes, car ils sont résistants (mais cela ne saurait tarder) comme le chien du jardinier qui ne voulait pas manger mais surtout que les autres ne mangent pas. J'en veux au chasseur moyen de vouloir opérer dans une nature domestiquée, de vouloir chasser dans une basse-cour, de préférer des espèces considérées assez arbitrairement comme bonnes à manger (nos ancêtres lacustres mangeaient le renard et dédaignaient le lièvre) et de vouloir exterminer les autres.
N'ayant jamais rien tué de plus gros qu'une souris, n'aimant guère écraser les insectes ni même cueillir des fleurs (ainsi, je ne suis pas végétarien), je ne vous raconterai que des histoires de chasse au crayon, sans mise à mort. Elles peuvent ressembler beaucoup à de « vraies » histoires de chasse ou plutôt de braconnage, puisqu'il va s'agir de chasse de nuit et de chasse en temps de neige.

Ce matin-là, après une série de bise, une crachée de neige avait gommé les pages du grand livre des ânes. Ainsi les chasseurs nomment-ils la terre enneigée. Voire. Il n'est pas si facile de démêler l'écheveau de la trace, même d'une seule nuit, qui se recoupe sans cesse.

Col de la Grivine (Vaud, Suisse). **Robert Hainard.**
Aquarelle. 18 décembre 1932.

Le lièvre est conscient du danger qu'elle lui fait courir. Avant de se gîter, il l'embrouille, revient sur ses pas et, pour finir, s'en écarte par un grand saut. Certains cas supposeraient une ruse si infernale, qu'ils ne peuvent guère être attribués qu'au hasard. C'est ainsi qu'en suivant une trace rectiligne, je m'aperçus qu'elle avait subitement vieilli. Revenant en arrière, je constatai que la trace fraîche tournait à angle droit et se raccordait exactement, par l'angle, à une ancienne trace également à angle droit. J'avais chaussé mes skis, car la vieille neige était assez profonde. Soudain, regardant un peu en avant, je ne vis plus les pas du lièvre. Ils s'arrêtaient près d'un vague trou. Approchant avec précaution, je vis tout au fond un œil rougeâtre, tout rond et surmonté d'un sourcil hérissé, qui me regardait avec effroi. Sur la partie du trou la plus proche de moi, la respiration du lièvre s'était gelée, formant une vitre au travers de laquelle je voyais sa joue. Tirant lentement mon grand carnet de mon sac, je dessinai à loisir l'œil, le sourcil, puis la structure duveteuse de la neige. Le lièvre s'était laissé enfouir par la bise. Puis il était sorti en tunnel de sa loge et y était retourné par la même voie. J'aime bien me retirer sans avoir dérangé l'animal. Cette fois pourtant, mon dessin fait, j'avançai d'un pas, la croûte vola en éclats et mon lièvre disparut derrière le prochain buisson.

© Fondation Hainard, Bernex CH

Lièvre au gîte. **(Peney, Suisse). Robert Hainard.** Gravure sur bois 20 x 25 cm ; n° 276 ; observation 31 janvier 1939 ; gravure en 1957. © Fondation Hainard, Bernex CH

L'affût est la méthode de choix pour obtenir des images de la bête non dérangée et étudier ses mœurs. Il demande énormément de temps, même si l'on connaît bien les habitudes de l'animal attendu et les lieux. Les deux premières heures d'affût sont agréables, surtout après une journée de travail bien remplie. Notre personne semble se répandre dans l'espace, se confondre avec le paysage. Puis les pensées commencent à tourner en rond. Je n'arrive guère à ne plus penser du tout. Il ne reste qu'une volonté, tendue comme une crampe, de rester éveillé et de tuer le temps instant par instant. Depuis longtemps, j'ai renoncé à ces veilles pénibles. Je m'abandonne au sommeil. Le subconscient veille et quelque chose, un petit bruit, ou je ne sais quoi, me signale le passage de la bête.

Il y a des ratés, bien sûr, ou des ratés partiels, comme ce jour où j'avais suspendu mon hamac dans un gros charme, au-dessus d'une souille. Lorsque je m'éveillai, un gros solitaire s'était déjà souillé. Il était debout à côté de la flaque, entièrement couleur d'argile. Rien ne le distinguait du sol que son ombre au clair de lune et ses oreilles restées noires.

Une autre fois, j'étais dans une réserve de chasse, non loin de chez moi, mais en France, au bord du Rhône. J'y vois assez souvent des sangliers. Je m'étais endormi dans la végétation palustre, au pied d'un buisson. A minuit, rien n'avait passé. La pleine lune brillait haut dans le ciel et je décidai une petite patrouille à la recherche des sangliers. J'en découvris une demi-douzaine, vermillant dans un grand champ. Allais-je ramper dans l'herbe trempée de rosée et les labours ? Un animal qui a si mauvaise vue (mais qui discerne bien le mouvement) ne s'apercevra peut-être pas d'une approche sans déplacement latéral, et je marchai droit sur eux. Le vent était bon. Tout de même, j'inquiétai un gros mâle. Voulant en avoir le coeur net, il vint vers moi d'un pas décidé. A dix mètres, m'ayant identifié, à l'odeur peut-être, il me contourna au galop et fila derrière moi. Le reste de la troupe disparut dans la direction opposée.

© Fondation Hainard, Bernex CH

Sangliers sur l'éteule II. **(L'Etournel, Ain). Robert Hainard.** Gravure sur bois 28 x 36 cm ; n° 527 ; observation 22 sept. 1972 ; gravure en 1972.
© Fondation Hainard, Bernex CH

Mais voici, pour finir, le récit d'un affût avant l'aube.

Le temps s'est mis au beau. Il ne reste qu'un quartier de lune, mais elle passera très haut, presque au zénith. Avec la limpidité de l'air montagnard, cela fera une belle lumière demain avant le jour. Mais où aller, pour avoir quelque chance de rencontrer quelque chose ? Je n'ai pas contrôlé les terriers des environs : les soirées en septembre sont déjà bien courtes et il y a encore trop de feuilles pour que la lune éclaire le sous-bois. Je pense pourtant à un terrier, au pied d'une paroi de rochers, où les érables sont clairsemés. J'y ai vu parfois un blaireau, très irrégulièrement il est vrai. Le pied d'une paroi, cela canalise les passages de bêtes. Ce peut être aussi un renard ou, à tout hasard, un chamois ou une martre. Il y a toujours des hulottes sous cette paroi.

Si je pense à une heure, je me réveille cinq ou dix minutes avant, c'est presque immanquable. 3 h 50, pas un nuage. Je suis le chemin, jetant de temps à autre un coup d'oeil à la jumelle sur les prés veloutés tachés de buissons. Je coupe dans l'herbe, passe les haies, un torrent. Voilà le pré tout raide, sous la paroi. Bien des fois, nous avons habité le hameau, là au pied, et c'était une coquetterie d'être à la maison deux minutes après avoir quitté l'affût. Une corneille s'éveille et part en criant. La lune n'est que trop haute. Le grand surplomb de la paroi met à l'ombre la zone sèche, poussiéreuse, où les pas sont toujours nombreux. Le terrier s'ouvre à gauche, dans les buissons. Un sentier y vient aussi de la gauche, je cherche de ce côté un poste mieux éclairé ; la disposition de la pente, des arbres, de la lune, ne le permet pas. Je reviens m'adosser, debout, presque coincé entre deux érables, devant le grand surplomb. A mes pieds,

© Fondation Hainard, Bernex CH

Blaireau au clair de lune. **(Aire-la-Ville, Suisse). Robert Hainard.** Gravure sur bois 36 x 28 cm ; n° 261 ; observation 20 janv. 1956 ; gravure en 1956. © Fondation Hainard, Bernex CH

l'ombre des feuillages tache le sol. Rien n'est beau comme un blaireau moucheté d'argent et d'ivoire, de noir profond par un clair de lune tamisé. Mais si jamais il passe, ce sera le long des rochers, dans la zone d'ombre.

Je me laisse charmer par le rythme des feuilles éclairées le long d'une branche d'érable, devant le rocher sombre. Le ciel s'éclaircit un peu, l'ombre devant moi aussi. Bientôt les rouges-gorges égrènent leur cri sec. Il fait à peu près jour. Sur la droite, le pied de la paroi s'élève et, là, une bête descend dans la pierraille. Ce n'est pas un frôlement, non. Les cailloux grincent sous un pas sans précaution. Et c'est un renard qui apparaît, un beau mâle bien fourré. Sans doute apprécie-t-il cet endroit bien sec, après une nuit dans la rosée. Il se couche, se lèche, se gratte, à cinq mètres de moi. Il se lève, vient à deux mètres, mais de maigres buissons le cachent à demi. Je vois son œil malicieux, les rangées de points noirs des racines de ses moustaches. Il se tourne, se retourne, se gratte encore, bâille. Les rouges-gorges s'énervent, il sursaute, pointe ses oreilles de velours noir ourlé de blanc, mais pas vers moi. Il est si sûr d'être seul qu'il ne prend pas garde à ce tronc entre deux troncs, parfaitement immobile sauf le clignement des yeux. Ah ! le magnétisme du regard ! Je n'y ai jamais cru, ni que puisse transparaître ma secrète jubilation. Le renard se couche en rond. Va-t-il s'endormir et comment finira tout cela ? Dans le matin calme, l'air s'écoule régulièrement et je suis en dessous de lui. Il se lève, il s'en va par où il est venu. Il ne s'est douté de rien et c'est mon plus grand plaisir.

Renard mâle. **(Buré d'Orval, Lorraine, France). Robert Hainard.** Aquarelle ; observation 17 octobre1946. © Fondation Hainard, Bernex CH

Ce texte est extrait du livre :
Robert Hainard. 1986. *Le guetteur de lune*. Tribune éditions, Genève. 215 p.

Merci à la Fondation Hainard
(https://www.hainard.ch/),
en particulier à Marie Pflug Hainard
pour leur aimable autorisation.

L'amour des bêtes

(extrait de "Défense de l'image" ; pages 85 à 90)

Robert Hainard ; 1987

J'attends de la nature des images toujours imprévues, quoique désirées, pressenties, reconnues. Certains écrivent sous la dictée de leur inconscient. Je le fais sous celle de la nature. Elle radote beaucoup moins.

La grande forêt où je rôde pendant des jours, tout enveloppé par sa vie puissante et sourde, qui laisse à peine entrevoir un lambeau de ciel où filent les nuages, où une partie de roche nue permet seule une échappée sur la plaine. L'alpe aux durs contrastes, lumière éclatante, ombres noires, reflets violents, ses neiges à l'éclat insoutenable, ses rochers rugueux encroûtés de lichens, ses herbes brunes et dures, ses brouillards fantastiques ; la douceur cendrée d'un beau jour d'automne, peut-être que tout cela ne nourrit mes images que pour moi, comme tant d'impressions se nouent, par pure association, à tel « souvenir », objet par lui-même sans intérêt.

Vieille forêt du Jura. **(Jura, Ain, France). Robert Hainard.**
Aquarelle ; 25 mars 1948. © Fondation Hainard, Bernex CH

Petit jour au bord de la rivière, sous la pluie, dans l'odeur sucrée des bois mouillés, la verdure menue d'avril cachant mal les rameaux noirs, et c'est la loutre émergeant au bord des graviers. Pistes de sangliers découvertes à l'aube, suivies en rampant sous les broussailles où les bêtes taillées en pointe passent si bien ; la neige tombe des branches en paquets sourds, en cascades poudreuses. Sous les grands sapins, la terre remuée est toute noire. Moulant les petits sabots précis, les pattes déliées et fortes, la piste suit les crêtes, s'enfonce dans les ravins, traverse une gorge rocheuse. Le plus souvent, cela finit par un bruit de bois rompu, la fuite impétueuse des bêtes qui savent se défiler derrière les sapins chargés de neige alors que vous passez une petite crête ou enjambez un arbre tombé. Et le regret ému devant les formes moulées dans la terre qui garde quelques soies rudes. Parfois, c'est la vision du tas poilu, serré contre le vent qui chasse la neige, ou la bête qui revient après un long moment et passe tout près. Innombrables nuits passées couché sur la neige ou accroché à un arbre, dans le sourd éclat de la lune et le vent glacé qui descend des monts. Appels sonores et étouffés des chats-huants, cris fantastiques des renards amoureux. Les écorces, les pierres semblent durement sculptées par la lumière. Et pourtant le lièvre qui passe à bonds précautionneux, coupés de haltes inquiètes, n'est qu'une ombre indécise dont le poil boit le clair de lune. Longues nuits où rien ne passe, sommeil tendu mais voluptueux,

© Fondation Hainard, Bernex CH

***Sanglier.* (Sergy, Jura). Robert Hainard.** Gravure sur bois n°13, 1929 ; observation 10 février1929. © Fondation Hainard, Bernex CH

alerté par le moindre bruit ; regards périodiques au paysage où les ombres tournent lentement. Nuages qui glissent et cachent la lune, sommeils sous la bâche qui condense le souffle, au petit bruit caressant des flocons, ou à l'abri d'une caverne. Intimité de se pelotonner au pied d'un arbre, loin des hommes et espérant les furtives présences qui nous évitent. A longs chuintements, le vent galope sur les crêtes, l'ombre des branches quadrille le sol brillant de rosée ou de givre. A travers leurs entrelacs brillent quelques étoiles.

Lorsque j'ai vu, dans la forêt bulgare, l'ours revenir au sanglier qu'il avait tué, la bosse de ses épaules, son museau flairant dessiné un instant par un rayon de lune filtrant sous les hêtres ; lorsque à ma quatrième nuit d'affût dans un arbre j'aperçus le loup sur la neige, dans l'ambre et la cendre d'un dernier quartier de lune, face au grand cerf qu'il avait cherché à surprendre ; lorsque, dans la nuit encore noire, j'entendis au flanc de la vieille foret de hêtres son hurlement musical et inquiétant, c'étaient certes des sommets de ma vie. Plus simplement, c'était le retour à la normale. Ainsi l'homme a utilisé les carences hormonales de certaines bêtes, l'obésité du porc, des hypertrophies de mamelles, des gigantismes. Il a isolé des races artificielles, mais, si les conditions naturelles reprennent leur liberté, les lacunes se comblent, la forme sauvage, altérée en

© Fondation Hainard, Bernex CH

Cerf et loup. **(Uličˇ Krivé ; Beskides, Slovaquie). Robert Hainard.** Gravure sur bois n°166 ; 1948. observation 1er mars 1948. © Fondation Hainard, Bernex CH

fait, présente en droit, reparaît. Ce monde normal, ce serait de vivre avec ces animaux, de les connaître au moins comme je connais renards et blaireaux. Hélas, c'est toujours plus difficile et je resterai le fœtus de l'homme que j'aurais voulu être. Mais je ne vais pas, moi aussi, refuser la réalité et revendiquer un absolu. J'accepte mon désir, et la résistance, contention, nourriture que lui apporte le monde. Mon désir pèse de toute sa puissance, les circonstances lui donnent sa forme. Mais si je devenais trop puissant, comme l'homme industriel devant la nature, c'est en moi que je devrais trouver la modération, réaliser l'équilibre. Ce qui est troublant, c'est que mon paradis terrestre a bien existé, en fait de nature. Mais alors, l'homme n'en était pas distinct, ou très peu, et cette tension, qui est ma raison d'être, mon tourment et ma joie, n'existait pas (elle était ailleurs).

Ainsi, rêvant d'ours, de forêts vierges et de bisons, je pars après ma journée de travail à l'établi ou à la presse, guetter le blaireau au flanc d'un ravin, dans un bois coupé il y a vingt ans. Pourtant la roche sous laquelle s'ouvre le terrier, la touffe de capillaire qui y pend, l'écorce rude à laquelle je m'appuie et dont l'odeur reste à mes mains sont la nature de toujours. Comme aussi l'étoffe même des choses, l'humidité du soir, les feuillages et le vent, la terre rose de sécheresse ou les feuilles noires de pourriture, la bête furtive à tête effilée à forte charpente, sa prudence.

© Fondation Hainard, Bernex CH

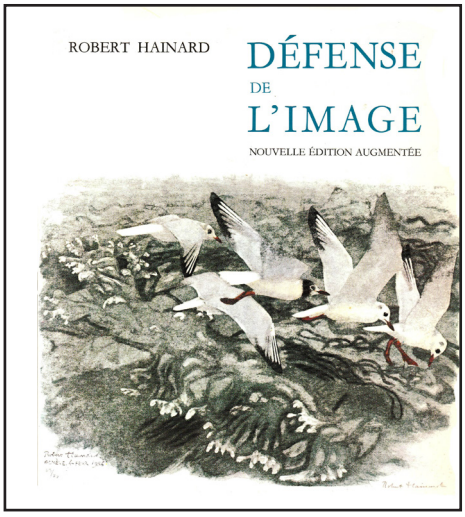
***Blaireaux*. (Nant-des-Crues, Cartigny, Suisse). Robert Hainard.**
Gravure sur bois extraite de "Et la nature", éditions Gérard de Büren, Genève, 1943.

Et puis, lorsque les blaireaux sont bien partis, que je ne risque plus de les effrayer, je rentre. La soupe est sur la table, sous la lampe, ma femme et mes enfants me questionnent. Je passerai la soirée à graver. Si j'aime la nature, c'est en homme et pour les hommes. J'ai besoin de leur communion. Mon travail peut me satisfaire, je ne le crois vrai que lorsque ma femme, puis mes amis, l'ont approuvé. J'aime que ma vie soit une vie d'homme, et pas trop celle d'un spécialiste. J'aspire à la nature la plus sauvage, mais je ne voudrais pas la leur apporter comme d'une autre planète. Elle commence avec le papillon velouté, taché de minium, posé sur une poire dans le verger derrière ma maison, dans l'herbe bleuie par l'automne et semée de feuilles brunes et pourpres ; avec le canard surpris parmi les roseaux de la rivière où il vont pêcher le dimanche. Je guette les bêtes noires sur la montagne qui ferme leur horizon. Et lorsque je suis les traces dans la neige fondante, sous la lumière neuve de mars, même si j'arrive, par-delà les derniers vieux sapins et les hêtres tourmentés du vent, sur le dos de la montagne, apercevant au-delà une longue houle de forêts où les établissements humains, cachés dans les plis, ne se voient presque plus, alors même, levant la tête, je peux voir le nuage qu'ils voient de leur atelier ou de leur bureau. Il devrait y avoir des ours, sur cette montagne, comme il y en avait il y a moins d'un siècle. Je dois aller les chercher plus loin. Mais j'espère bien que, par une utilisation plus intelligente de la civilisation, ils y reviendront un jour.

La Capitaine **(Vue depuis le Jura, Ain, France). Robert Hainard.**
Aquarelle ; 12 décembre 1951. © Fondation Hainard, Bernex CH

© Fondation Hainard, Bernex CH

Papillon le flambé et l'épine noire. **(Dardagny, Suisse). Robert Hainard.**
Gravure sur bois n°378 ; obs. 9 avril1945, grav.1963. © Fondation Hainard, Bernex CH



Ce texte est extrait du livre :
Robert Hainard. 1967. Défense de l'image. 2e édition 1987. Editions La Baconnière. Neuchâtel (Suisse). 175 p.

Merci à la Fondation Hainard (https://www.hainard.ch/), en particulier à Marie Pflug Hainard pour leur aimable autorisation.

Le lièvre blanc

extrait de "Chasse au crayon" ; pages 50 à 53

Robert HAINARD ; 1969

Il a neigé toute la nuit, il neige encore un peu. Si jamais je trouve une trace, elle sera vraiment fraîche ! Je me dirige du côté de Taveyannaz vers la forêt des Botenittes, une belle forêt restée assez primitive avec ses clairières humides, aimées des chevreuils et des chamois. Il demeure même un lambeau oublié de forêt quasi vierge, un gigantesque vuargne (sapin blanc) mort, dont la pointe brisée gît sur le sol. Ses frères, aussi gros, abritent sous leurs racines des terriers de blaireaux. On y trouve les bêtes de la vieille forêt, le grand coq majestueux et farouche, le rare pic tridactyle à calotte jaune. Sur le grand sapin mort, un soir d'août, soufflaient drôlement toute une nichée de chouettes de Tengmalm, couleur de suie. Elles portent le nom d'un naturaliste suédois, car c'est une espèce nordique restée chez nous dans les sombres forêts de montagne, tout comme le lièvre blanc, mais les Valaisans appellent cet oiseau : la chèvre, à cause du chant tremblé qui anime au printemps la forêt encore enneigée. Les familles de gélinottes y volent furtivement,. avec de menus cris. Qu'y trouverai-je aujourd'hui ? Rien, probablement. Tout est caché, sous un arbre aux branches tombantes enveloppé de neige, sous la neige elle-même. Qui sait pourtant si la martre ne se sera pas attardée, si sa

Jeunes chouettes de Tengmalm au trou. **(Les Pralets, Jura suisse). Robert Hainard.**
Gravure sur bois 15 x 18 cm ; n° 590 ;
obs. 16 juin 1955 ; grav. 1976.
© Fondation Hainard, Bernex CH

Gélinotte en vol. **Robert Hainard.**
Dessin extrait de "Chasse au crayon" (1969)

piste ne conduira pas à un trou, à un vieux nid, sans m'obliger à parcourir les trente kilomètres que peut comporter, selon les vieux chasseurs, sa randonnée nocturne ?

Après les pâturages, le sentier s'enfonce dans la forêt. Et voici une trace de lièvre ! Je déboucle les skis, car le boisement est serré, le sol raviné. Quarante mètres, il est là au pied d'un petit sapin, blanc comme la neige, ou plutôt à peine plus ivoire, le bout des oreilles noir, l'œil brun rouge, un rien de velours gris sur le nez. Ses grands pieds, doigts écartés, ont laissé deux larges empreintes avant de se cacher sous son corps ramassé. Je tire avec précaution ma planchette à dessin, le crayon court, écrasant quelques flocons attardés. Un peu plus près, encore plus près ... c'en est trop, le lièvre déplie ses longues jambes et disparaît en quelques bonds. Mais il dévide sa trace. En dix minutes, je le rejoins. Il repart, je le suis, le dessinant de quart d'heure en quart d'heure. Je l'ai trouvé à neuf heures, il en est onze. L'heure d'aller dîner. Dommage... donnons-nous un quart d'heure, et si je ne le retrouve pas, j'abandonne. Mais au bout de dix minutes, je l'ai. Il commence à se familiariser. Lorsque j'apparais, vêtu de blanc comme lui, un peu de crainte tend ses muscles, puis il se laisse aller doucement. Il coupe un rameau de verne, gros comme un crayon et long de quarante centimètres, le petit menton remue vivement, la branche s'enfonce petit à petit et disparaît dans le museau fendu, mafflu, moustachu. Le dessin fini, j'essaie d'approcher encore, jusqu'à ce qu'il reparte. Pas difficile de trouver la trace fraîche : la seule qui ne soit pas doublée de mes pas.

Lièvre blanc. **(Gryon, Suisse). Robert Hainard.** Gravure sur bois 28 x 29 cm ; n° 281 ; observation 14 mars 1943 ; gravure en 1957. © Fondation Hainard, Bernex CH

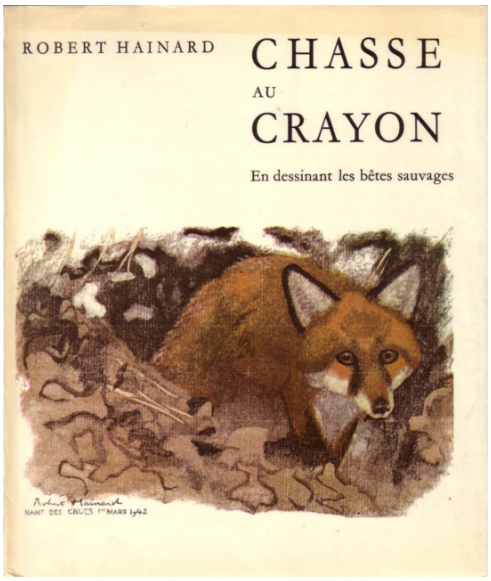
***Lièvre blanc.* Robert Hainard.** Dessin extrait de "Chasse au crayon" (1969)

Tout cela se déroule dans un rayon de cinq cents mètres. Les heures passent et nous sommes presque devenus copains, bien que je ne cherche pas l'amitié de la bête sauvage; je préfère pénétrer dans son intimité, invisible, inodore et silencieux, pour mieux respecter sa liberté. Il est 5 heures du soir. Le ciel s'est éclairci, la lune va se lever. Un lièvre blanc sur la neige au clair de lune ! Une image pour raffinés. Modérons-nous, le butin est grand. Et pensons à la famille. Quoique habituée à des absences de plusieurs jours, elle pourrait se demander, vu mon équipement léger, si je ne me suis pas tordu une patte. Est-ce toi, petit lièvre, que je voyais aux

***Lièvre blanc.* (Gryon, Suisse). Robert Hainard.** Gravure sur bois 17 x 20 cm ; n°138 ; observation 14 mars 1943 ; gravure en 1944. © Fondation Hainard, Bernex CH

Lièvre variable sautant le torrent. **(La Fouly, Suisse). Robert Hainard.** Gravure sur bois 29 x 36 cm ; n° 792 ; obs. 25 juin 1945 ; grav. 1985. © Fondation Hainard, Bernex CH

mêmes lieux, quatre ans plus tôt, un matin de juin ? Tu étais drôlement vêtu, ta tête était déjà roussâtre comme en été et sur ton corps, le poil gris transparaissait dans le duvet blanc. Tes grands pieds encore feutrés de blanc écrasaient la rosée perlant sur l'herbe rase où perçaient les pousses drues du vérâtre, près d'une touffe de primevères, et un crocus s'enfonçait entre tes lèvres. Non, c'était sans doute ton grand-père, ton bisaïeul. La vie est courte pour le menu peuple de la forêt. Courte mais insouciante, et si bien liée à celle de toute la montagne que tu passes dans l'estomac du renard aussi simplement que le crocus dans le tien.



Ce texte est extrait du livre :
Robert Hainard. 1969. Chasse au crayon. Editions La Baconnière. Neuchâtel (Suisse). 228 p.

Merci à la Fondation Hainard (https://www.hainard.ch/) , en particulier à Marie Pflug Hainard pour leur aimable autorisation

Nuit de castors

extrait de "Chasse au crayon" ; pages 90 à 94

Robert HAINARD ; 1969

Le plafond de brouillard, usé par la bise légère, laisse deviner le bleu du ciel et l'or du couchant. Le marais est fauve, les vernes brunissent, les saules tournent au jaune, leurs buissons laissent transparaître toujours plus de ciel. Des deux côtés de la rivière de jade et d'émeraude, les grandes laîches sont panachées d'un vert plein de sève, de paille. Les pies se laissent tomber en flèche à leur gîte nocturne, traînant leur longue queue avec un frissement soyeux et caquètent interminablement.

La cabane des castors est là, sur l'autre rive, amas de branches assez désordonné, colmaté de vase et agrandi chaque nuit. Les animaux que nous avons capturés au bord du Gardon et ramenés dans ce pays où l'homme les a jadis exterminés, ont choisi ce coin merveilleux, cette calme rivière serpentant entre les saules tortus, au milieu des marais. Sur les cours d'eau du Midi, dont les crues torrentielles remanient les alluvions anciennes en berges élevées, leurs ancêtres n'ont creusé que des terriers. S'ouvrant sous l'eau, le couloir remonte à la chambre où la bête dort au sec, sur une litière de copeaux qu'elle rend parfois fins comme de la laine de bois. Tout au plus ont-ils remplacé le plafond crevé d'un terrier parvenu trop près de la surface par un toit de branches.

Castor. **Robert Hainard.**
Dessin extrait de "Chasse au crayon" (1969)

Ici, la rivière coule au ras des berges. A peine traversé le limon gras armé de racines, c'est l'air libre, et nos castors ont retrouvé la hutte, comme partout où les rives sont basses ou rocheuses. Alertés par une première crue, ils l'exhaussent, l'augmen-

tent et je voudrais les surprendre au travail. La pleine lune, à travers le plafond de brouillard, donnera une lumière suffisante. Je m'installe dans mon sac de couchage au creux d'une troche de saules.

Dans la hutte, à huit mètres, j'entends les murmures gémissants des castors et un bruit semblable à celui d'une mésange percutant une branche. Le jour baisse rapidement, les rouges-gorges poussent leur grincement aigu. Invisible dans la pénombre, le vol des canards siffle. Ils planent avec un frôlement, un cancanement traînant ; une éclaboussure annonce qu'ils se sont posés, au-delà du prochain coude de la rivière. La nuit est là, transparente des lumières de la petite ville proche et du lever de lune.

Les castors s'entretiennent toujours en leur domicile. Silence. En voici un qui s'affaire à faufiler une branche dans la partie immergée de la hutte. Il plonge, pousse, ressort, barbote, éclabousse.

Sa queue émerge par instant. Lorsqu'il se met de profil, ma lampe fait luire son œil comme du cuivre poli. Puis il s'écarte en aval et son dos s'arrondit en dôme lorsqu'il plonge.

Je m'endors ; mais deux fois encore dans la soirée, le doux bruissement de l'eau

***Castor devant sa hutte.* (Grilly, Suisse). Robert Hainard.** Gravure sur bois 28 x 37 cm ; n° 677 ; obs. 1 décembre1979 ; grav. 1980. © Fondation Hainard, Bernex CH

rebroussée par le museau – que mon subconscient discerne je ne sais comment du glouglou périodique de la rivière et des flocs de la truite moucheronnant – m'éveille.

Je n'éclaire plus et la scène est pareille, mais le sillage brillant s'éloigne en amont. Un castor ronge longuement une branche flottant le long de la rive, son dos rond luit et une tache blanche de bois nu s'élargit à gauche de sa tête.

***Castor à sa toilette, se mirant dans l'eau.* (Suède). Robert Hainard.** Gravure sur bois 38 x 30 cm ; n° 209 ; obs. 1 juillet1951 ; grav. 1952. © Fondation Hainard, Bernex CH

Entre 2 ou 3 heures, le castor reviendra quatre ou cinq fois, mais jamais il ne montera sur la rive et ne travaillera au haut de la cabane. Enfin l'un des deux vient en aval de mon poste, contre la rive. Il m'a senti sans doute. C'est le bruyant plongeon, la queue plaquée sur l'eau.

L'autre bête arrive de l'amont, long trait luisant, glissant dans le courant. Le couple doit s'être rejoint, ils murmurent, peut-être jouent-ils, ils gadrouillent (irremplaçable mot romand, au son suffisamment explicite). A 5 heures, grand bruit d'émersion. Ce doit être à l'intérieur de la hutte, car je ne peux rien distinguer, et bientôt un long rongement indique que les castors sont rentrés, probablement pour ne plus ressortir.

Le jour se lève, les pies jacassent. Dans la hutte, les castors murmurent. Des vols de tarins, avec un éclatement de petits cris tristes, s'éparpillent dans le ciel comme une poignée de grains, virent, se rassemblent, regagnent les vernes.

De petits grèbes castagneux remontent le courant, plongent avec une éclaboussure, émergeant plus haut dans un glouglou, tendent un cou inquiet, replongent.

Leur petite masse noire file sur le sable beige que la transparence de l'eau verdit, sous la rive brune. Pour changer de ses cris de goret et de ses notes montantes, un râle joue du tambourin en sourdine. Le voilà sur la hutte, le cou tendu, pointant le bec de côté et d'autre, louchant de ses yeux rouges, la queue spasmodiquement relevée, une patte fléchie, l'autre tendue, passant de l'hyper contraction à l'hyper extension et courant avec inquiétude.

Marais de Divonne, 27 septembre 1958.

Castor sortant du terrier. **(Le Carriol). Robert Hainard.**
Gravure sur bois 36 x 28 cm ; n° 301 ;
observation 5 février 1958 ; gravure en 1958.
© Fondation Hainard, Bernex CH

Ce texte est extrait du livre :
Robert Hainard. 1969. *Chasse au crayon*. Editions La Baconnière. Neuchâtel (Suisse). 228 p.

Merci à la Fondation Hainard
(https://www.hainard.ch/),
en particulier à Marie Pflug Hainard
pour leur aimable autorisation

A l'affût des loutres du Rhône

extrait de "Le guetteur de lune" ; pages 83 à 87

Robert Hainard ; 1986

D'assez nombreuses captures de loutres, en Suisse, ont été mentionnées ces derniers temps par les journaux. Si cela montre que cet animal est moins rare qu'on l'a parfois pensé, cet acharnement à la poursuivre ne peut manquer d'inspirer quelque mélancolie aux amis de la nature. On exagère sans doute les dégâts causés par la loutre. Il semble en effet que chaque poisson pris par la loutre, c'est un poisson de moins, que, par conséquent, la destruction de la loutre, c'est tant de poissons de plus. Mais les poissons mangés par la loutre auraient eux-mêmes mangé d'autres poissons, des alevins, du frai.

Comme je m'étonnais de voir au matin (c'était en Normandie) tant d'énormes truites moucheronner à la surface d'un étang au bord duquel se trouvait un terrier de loutre, sur quoi s'ébattaient en foule poules d'eau, grèbes castagneux, sans parler d'un héron cendré perché sur les arbres de la rive, le chasseur qui m'avait montré ce terrier me dit que les loutres mangent des truites, mais aussi les grosses anguilles qui dévorent beaucoup d'alevins.

Les débris des poissons tués par la loutre, ses crottes, nourrissent le plancton, les insectes, qui nourrissent les poissons; les êtres vivants ne font qu'emprunter la matière à leur milieu. Sans cesse, ils la restituent et le peu qui semble leur appartenir en propre, ils le rendront aussi tôt ou tard. La vie ne se perpétue que par ces incessantes transformations.

***Loutre.* (Sergy, Jura). Robert Hainard.** Gravure sur bois 28 x 36 cm ; n° 155 ; observation 4 juin 1945 ; gravure en 1946.
© Fondation Hainard, Bernex CH

Mais ce que je voudrais dire surtout, c'est combien les animaux sauvages et libres, pour qui sait les observer et les comprendre, animent le paysage, en sont l'incarnation, le rapprochent de nous. La loutre ! C'était pour moi, bien avant que je l'aie vue, le génie du Rhône, mystérieux et insaisissable, l'âme des nuits glacées ou tièdes, de l'eau noire pailletée par la lune de reflets d'or, des vapeurs qui s'élèvent au matin, du fleuve sauvage bruissant parmi ses graviers, ses buissons, ses roseaux, ses bancs de sable. Je connaissais ses traces sur le sable ou la vase, ses crottes sur les pierres émergées. Mais c'est un animal vagabond, aux habitudes irrégulières. Je ne trouvai pas d'autre moyen pour le rencontrer que de lasser le hasard par ma patience, et il me fallut plus de trente nuits d'affût avant de voir la loutre pour la première fois.

Nuits d'été aux longues soirées. Les moustiques susurrent, le grand fleuve répand une moiteur, une fade odeur d'eau. L'eau haute et grise baigne le pied des herbes, des champs de petites massettes. Devant le Jura violet, l'ombre s'épaissit et noie les buissons et les champs de l'autre rive. Les poissons sautent. Une tache de clair de lune, sur les Roches de Cartigny, s'avive à mesure que la nuit descend. La lune appa-

© Fondation Hainard, Bernex CH

Les petits poissons sautent à l'aube. **Robert Hainard.** Gravure sur bois n° 214-39 extraite de "Nuits d'hiver au bord du Rhône", Tribune Editions, Genève, 1988.

raît derrière le feuillage noir des chênes. Sur l'eau tranquille d'un bras du fleuve, une poule d'eau, sortant des roseaux et traversant en hâte, fait briller son sillage. Au-dessus des îles boisées, un courlis fait sonner sa flûte éclatante.

Nuits d'automne dans l'odeur âcre des feuilles pourrissantes, nuits d'hiver où le clair de lune fait scintiller la blanche gelée sur les herbes fanées, les hampes raides et les légers plumets des roseaux sur le sable gris. Le fleuve tourne au creux des falaises et fume comme en une gigantesque marmite. Nuits interminables passées à surveiller les remous brillants où, au milieu de l'eau noire, une pierre moussue au sommet de laquelle quelques arêtes et écailles lavées par la pluie, une odeur musquée, décèlent une crotte de loutre. Ou encore, à plat ventre au sommet d'une petite falaise garnie d'arbres surplombants, aux racines déchaussées, à guetter le sentier qui se faufile à sa base sur le talus de sable et de graviers éboulés. Nul bruit que le chuchotement et les éclaboussures périodiques du courant. Parfois, une chouette passe et laisse voir un instant ses larges ailes, sa tête tronquée, avant de glisser silencieusement dans l'ombre. Plus souvent, presque chaque nuit, quelque héron, fantôme gris dans la nuit grise, les pattes dans l'eau jusqu'au ventre, marchant à grands pas, semble glisser au-dessus de la surface. Son cou décharné se tend à droite, à gauche, en de bizarres contorsions et parfois se détend, rapide comme l'éclair, vers quelque poisson. Comme je suis peu caché, le héron finit par me voir. Avec un

Deux loutres et le héron ;"avec un cri aigre, le héron s'envole et se fond dans la nuit". **Robert Hainard.**
Gravure sur bois n° 214-24, extraite de "Nuits d'hiver au bord du Rhône", Tribune Editions, Genève, 1988.

« *craaac* » aigre et rauque, il brasse l'air de ses vastes ailes et ses cris, s'espaçant dans la nuit, semblent clamer un effroi indigné. D'autres fois, pour ne pas laisser traîner mon odeur dans le vent, je suis perché. L'effraie, au-dessus du sable gris, bat de ses ailes d'or au reflet de satin argenté et se perd sur l'or des herbes sèches. En arrière, dans les bois, la hulotte fait entendre sa voix puissante et voilée : « *ouhoue*... ou *ou ou ou* ». Un renard pousse ses glapissements rageurs et brefs qui vont s'éloignant. Le soir, l'aile des canards siffle dans l'air glacé ; leur chute sur l'eau plus tranquille, abritée du courant du fleuve par quelque « trait » de gravier, se signale par une éclaboussure suivie d'un « *caan* » traînant. Parfois, je les surprends à l'aube. Parmi les petites vapeurs qui s'élèvent comme des frisons sur l'eau grise, la femelle rousse, inquiète, le cou tendu, suivie comme à contrecœur par le mâle au col vert, s'éloigne en glissant sur la rive puis, s'arrachant à l'eau d'un brusque envol, passe devant le disque d'or rose de la lune, devant le ciel de pourpre éteinte rayé de brumes livides, devant la neige du Jura et les sapins saupoudrés.

Enfin, je vis la loutre, alors que je n'y croyais plus guère, plus assez pour faire l'effort de rester éveillé. Mais je m'éveillai à temps. C'était au Moulin de Vert près de Cartigny, lorsque le Rhône rongeait encore les hautes falaises de sable. C'était à la pleine lune d'octobre, vers 2 heures du matin. L'eau, inondée de clair de lune, commençait à fumer dans la fraîcheur de la nuit.

© Fondation Hainard, Bernex CH

"Dans le reflet de l'aurore, sur le Rhône fumant, une couple de canards glisse dans le courant et s'éloigne de la rive". **Robert Hainard.** Gravure sur bois n° 214-18, extraite de "Nuits d'hiver au bord du Rhône", Tribune Editions, Genève, 1988.

Au matin, alors que l'aube grise luttait dans le brouillard avec la clarté lunaire, un bruit d'eau brassée, derrière les roseaux à ma gauche, m'éveille juste à temps pour voir un animal traverser le sable, se jeter à l'eau et nager à larges ondulations : c'était une grosse loutre. La nuit suivante, j'étais revenu avec l'ami qui avait souvent partagé mes recherches et mes affûts : le même bruit d'eau brassée... nous attendons, le souffle suspendu... rien... Nous nous dressons précautionneusement pour voir par-dessus les roseaux, des corps noirs et luisants qui se tordent dans les reflets, mais ce ne sont que des poissons mis à sec par une baisse de l'eau. Sans doute, le bruit que j'ai entendu la veille n 'était-il pas produit par la loutre, mais par les poissons qu'elle avait effrayés en passant.
Encore deux nuits de guet assidu, rien. A la lune suivante, je suis sur un arbre, je dors. Des sifflements m'éveillent, juste à temps pour voir deux loutres surgir sur la rive, déjà estompée par le brouillard, se mettre à l'eau et remonter, en nageant et en plongeant, le bras du fleuve. Quelques nuits encore de veille avec mon ami, rien.
Mais à la lune suivante, alors que je m'installe pour l'affût, deux loutres traversent tout le banc de sable en pleine clarté, se mettent à l'eau, ressortent et suivent la rive. Lorsque je les quitte des yeux, la grosse loutre nage devant moi, les suivant. Un moment plus tard, des points noirs traçant des raies claires vont et viennent sur l'eau calme du bras mort, en amont. Des formes sombres montent sur la rive, retournent à l'eau, font avec un grand bruit de claques des séries de sauts de carpe. Puis tout disparaît.

© Fondation Hainard, Bernex CH

"*Toutes luisantes de lune, les loutres traversent le banc de sable*". Robert Hainard.
Gravure sur bois n° 214-25, extraite de "Nuits d'hiver au bord du Rhône", Tribune Editions, Genève, 1988.

"*les loutres se remettent à l'eau*". Robert Hainard.
Gravure sur bois n° 214-26, extraite de "Nuits d'hiver au bord du Rhône", Tribune Editions, Genève, 1988.

Les nuits suivantes, rien. A la lune suivante, le soir du nouvel an, je suis de nouveau à l'affût. Derrière le banc de sable enneigé, les sifflements de la loutre retentissent longuement, mais elle ne traverse pas. J'appris ensuite, que le soir du 31 décembre, non loin de là, un chasseur de canards avait tué une loutre mâle et qu'il avait vu au même endroit, le lendemain, les traces d'une loutre sur la neige. Peut-être les sifflements que j'avais entendus étaient-ils les appels d'un compagnon restant, à la recherche du disparu ?

Ce texte est extrait du livre :
Robert Hainard. 1986. *Le guetteur de lune*. Tribune éditions, Genève. 215 p.

Merci à la Fondation Hainard
(https://www.hainard.ch/),
en particulier à Marie Pflug Hainard
pour leur aimable autorisation.

La dernière loutre du Moulin-de-Vert

extrait de "Chasse au crayon" ; pages 190 à 191

Robert Hainard ; 1969

La dernière ?
Il en passe encore, rarement.
Le moulin lui-même est détruit depuis longtemps, la ferme, au bas de la pente abrupte, orientée au nord, est abandonnée. A moitié ruiné déjà, le bâtiment principal a servi à un exercice militaire de destruction. Non, si je dis la dernière loutre, c'est que le lieu lui-même est si changé, qu'on peut dire le vieux, le vrai site du Moulin de Vert disparu.

Le Rhône avait entamé le plateau, créant une haute falaise. En grondant, il se jetait contre elle, qui le repoussait au nord. Il creusait un cirque toujours plus accentué, maintenant par son érosion la falaise de sable et de gravier toujours verticale, malgré les éboulements. Le promontoire qu'il entourait s'élargissait face à la falaise, mais le fleuve se jetait contre sa base, puis était rejeté contre elle de l'autre côté, ne laissant qu'un isthme toujours plus étroit.

Moulin de vert. **(Cartigny, Suisse). Robert Hainard.**
Aquarelle ; 26 juillet 1934. © Fondation Hainard, Bernex CH

En se déplaçant, le Rhône abandonnait des bras morts, des bancs de sable.

La construction d'une usine hydro-électrique en amont a changé tout cela. Le pédoncule fut coupé, en devançant la nature de quelques décades, le lit du Rhône creusé, si bien qu'il ne reste que quelques eaux dormantes dans l'ancien lit et que les bras sont secs, en partie comblés de remblais.

Tel était autrefois le lieu où les loutres passaient souvent, mais irrégulièrement. S'il était facile de trouver leurs traces, il l'était moins de les rencontrer. Après bien des tentatives, j'y étais arrivé plusieurs fois.

Maintenant, les jours du vieux Moulin de Vert étaient comptés. Les travaux de l'usine avançaient. Je voulais courir la chance, encore une fois, par cette nuit de lune, de revoir les loutres.
La direction du vent rendait mes postes habituels peu favorables.
Dans le bras mort, plus près du banc de sable que de la rive garnie de roseaux, émergeait un gros bloc de poudingue, reste très ancien d'une falaise depuis longtemps rongée. Le courant des hautes eaux d'été avait accumulé derrière lui du sable, dont les basses eaux d'hiver avaient fait un promontoire. Je ne trouvai rien de mieux que de m'y étendre.

Nuit étoilée au Moulin-de-Vert. **(Cartigny, Suisse). Robert Hainard.**
Aquarelle ; 19 novembre 1935. © Fondation Hainard, Bernex CH

Bientôt le ciel se couvrit, puis vint la pluie. Je tirai sur ma tête la bâche de mon sac de couchage et m'endormis.
Un poids sur mon flanc droit (j'étais couché sur le gauche) m'éveilla. Il faut dire que j'ai le réveil brusque et lucide, que je n'ai pas l'habitude de me pincer pour être sûr d'être éveillé et que je suis rarement tout à fait dupe de mes rêves.
Donc, je sentis quelque chose se poser doucement sur mon flanc. Pas de doute, une bête suivant l'isthme était montée sur mon sac, côté pieds.
Loutre ? Renard ?
Si je rejette la bâche, je l'effraie.
Mieux vaut la laisser passer sur ma tête après quoi, soulevant doucement mon abri, je la verrai.
Attente, respirant à peine. La pression est toujours-là, mais rien ne bouge.
Je passe doucement le bras sous la bâche, je la rejette et dresse la tête. Rien, aucune fuite, par une ombre sur le sable, nulle ride sur l'eau, sauf les petits ronds des gouttes de pluie. Tout est gris dans la vague lueur qui traverse les nuages. Tout est calme.

Clair de lune après la pluie, 20 novembre.
Robert Hainard. Gravure sur bois n° 214-13 extraite de "Nuits d'hiver au bord du Rhône", Tribune Editions, Genève, 1988. © Fondation Hainard, Bernex CH

Or et argent, l'effraie traverse le banc de sable à l'ents coups d'ailes. **Robert Hainard.**
Gravure sur bois n° 214-36 extraite de "Nuits d'hiver au bord du Rhône", Tribune Editions, Genève, 1988.

Sûrement, c'est mon dernier mouvement brusque qui m'a réveillé. Je rêvais encore, au moins à demi, la longue attente et les légers mouvements de la bête, dont le poids n'était que la pression de la veste de peau de mouton, coupée pour un thorax balkanique un peu plus svelte que le mien.

Ce texte est extrait du livre :
Robert Hainard. 1969. *Chasse au crayon*. Editions La Baconnière. Neuchâtel (Suisse). 228 p.

Merci à la Fondation Hainard (https://www.hainard.ch/), en particulier à Marie Pflug Hainard pour leur aimable autorisation.

En guettant l'ours

extrait de "Le guetteur de lune" ; pages 43 à 51

Robert Hainard ; 1986

Il était une fois un pays couvert de sombres forêts. Au creux de quelques vallons se cachaient de petits villages aux noms poétiques : village des pigeons, village des moucherons. La forêt les serrait de si près qu'on pouvait s'appeler d'une lisière à l'autre, par-dessus les prés et les champs. Des bandes armées venues du Nord emmenèrent les habitants des paisibles villages en captivité. Une partie des hommes se réfugia dans les bois. D'autres pillards venus de l'Ouest, les traitant de bandits, tentèrent en vain de les détruire et incendièrent tous les villages, de l'église à la dernière grange.

Le grand calme des forêts recouvrit tout. Seuls les chevreuils, les sangliers, les chats sauvages et les loups traversaient furtivement les prés, passaient parmi les ruines comme entre les rochers des collines. Les ours venaient récolter les fruits dans les vergers à l'abandon.

Voici, penserez-vous, le début de quelque conte prétendant nous replonger dans le haut Moyen Age.

Point !

C'est ce que je viens de voir en Slovénie, dix ans après l'incendie des villages par les troupes italiennes.

© Fondation Hainard, Bernex CH

***Pogorelc.* (Slovénie). Robert Hainard.**
Aquarelle ; 26 juillet 1934. © Fondation Hainard, Bernex CH

Cela m'a si bien rappelé les contes de mon enfance, alors que de telles choses paraissaient impossibles en pays civilisés, que j'ai commencé mon récit par cette petite supercherie.

Je ne voyage pas pour me dépayser, mais pour retrouver ma patrie, plus authentique, sans les ravages d'une industrialisation excessive. Sachant fort bien que ce besoin de nature sauvage est un besoin de civilisé, son recours contre un milieu dont le schématisme l'écrase, comme le primitif échappe, par le feu, et la hache, à la forêt dont l'immensité l'étouffe.

En Slovénie, dans la région de Kočevje, à 60 km au sud-est de Ljubljana, j'ai retrouvé mes forêts du Jura, mais avec les ours, les loups qui y sont devenus légendaires. On a même mis en réserve les derniers mille hectares de forêt primitive. Ce sont des chasses d'Etat, où les autorisations de tirer le gibier ne sont accordées que selon un plan bien calculé. Pour les ours, elles sont rares, vu la faible multiplication de cet animal. On estime qu'il y a au minimum trente ours sur 40000 hectares. J'eus la chance de profiter de l'expérience du garde-chef Auguste Zamida, chasseur né parmi les ours, les loups, les sangliers.

L'ours est un animal extrêmement circonspect. En été, il erre dans la forêt, sans domicile et surtout de nuit. Trente ours, 40000 hectares, la vue portant à 50 mètres dans les meilleurs cas, ainsi se présente le problème pour qui veut le rencontrer. Un calcul des probabilités les trouverait sans doute quasiment nulles. Il faut donc trouver des circonstances augmentant ces chances. Nous les cherchâmes d'abord dans les vergers abandonnés. Les arbres fruitiers ayant gelé cette année, il me fallut aller dans le domaine d'un autre garde.

© Fondation Hainard, Bernex CH

***Vieil ours au clair de lune.* (Stalje, Slovénie). Robert Hainard.** Gravure sur bois n° 404 ; 28 x 36 cm ; obs. 5 septembre 1955 ; grav. 1965. © Fondation Hainard, Bernex CH

Le village de Ponikve, bien resserré dans la cuvette de ses prés, avait de nombreux « prunauliers ». On y relevait d'impressionnantes crottes d'ours.

Au soir, je m'allongeai au coin d'une maison, surveillant les arbres les plus chargés et les plus visités, ayant calculé le vent au mieux. Une trouble lumière lunaire filtre à travers les nuages. 20 h 30. Au haut du pré étroit qui fut la rue du village, un souffle puissant : « chah-hoo... » J'entends mâcher l'ours, une branche craque, il s'est dressé contre un arbre. Vais-je contourner ce buisson qui le cache encore ? Autant attendre, car la chance est grande qu'il arrive tout près. Dix minutes d'espoir, de tension... puis plus rien. Un caprice du vent lui a-t-il porté mon odeur ? Ou est-ce ce cheval dont j'entends la clochette et que des bûcherons bosniaques viennent nuitamment, clandestinement, faire paître ? Si j'avais cherché à approcher, j'aurais attribué à cette manœuvre le gâchage d'une chance superbe.

Deux nuits, je guette, assis sur ce qui fut le pas d'une porte. Si l'ours vient, il sera à 5 mètres, le risque d'un tourbillon est grand, mais le vent paraît très constant. Un renard qui croque les poires, une belette à mes pieds, deux chevreuils au galop, un chat sauvage - rare aubaine - tout noir dans l'éclat sourd du clair de lune. Aucune de ces bêtes ne m'a senti, mais l'ours ne vient pas. La lune se lève plus tard, le temps se gâte, le vent change. Je me juche sur les murs les moins croulants. Pas assez haut cependant pour que l'ours, qui aborde le village à bon vent, ne me perçoive pas. Une fois assez loin, une autre fois dans les buissons tout près, le puissant souffle, et un grognement mécontent. Et encore un grognement qui pourrait aussi être celui d'un sanglier. Il faut se soustraire à ce nez subtil, établir une petite plateforme sur un vieux poirier.

© Fondation Hainard, Bernex CH

***Ourse et ses jeunes.*(Loski Potok, Slovénie). Robert Hainard.** Gravure sur bois n° 370 ; 26 x 26 cm ; obs. 24 avril 1963 ; grav. 1963. © Fondation Hainard, Bernex CH

La première nuit, je crois entendre furtivement l'ours. La troisième, à 22 h 15, il est là, froissant le feuillage d'un « prunaulier ». Pendant trois heures, je l'entends mâcher, son souffle irrégulier m'indique sans cesse où il est, mais il ne sort pas du fouillis des framboisiers, eupatoires et autres grandes plantes qui ont poussé entre les ruines. 3 h, il trouve des pruneaux où il n'en semblait guère rester. D'un moment à l'autre, j'espère le voir venir aux poires. Il ne se doute certes pas de ma présence, mais sa méfiance l'empêche de s'aventurer à découvert. Vais-je descendre et tenter de l'approcher ? C'est gâcher la chance de l'avoir tout près. Et dans le fourré, il faudrait être à ses côtés pour le voir. Sa respiration s'éloigne, il se secoue. Silence. Le cœur brouillé de déception, j'admire pourtant l'efficacité des précautions qui m'ont tenu tant de nuits en échec.
Au jour, il paraîtra incroyable qu'il ait pu se cacher dans ce maigre couvert où il a foulé de larges sentiers.

Deux nuits encore, où j'entends sans les voir des renards, des sangliers, le gémissement de la laie et le crissement des marcassins, les loirs, les bécasses, des hérons et autres échassiers de passage, et il me faut admettre mon échec définitif.

Il me restait une autre chance. Pour pouvoir tirer les ours, à l'occasion, on dépose de temps à autre, toujours aux mêmes endroits, des chevaux crevés. Un Hochstand, sorte de cabane surélevée, permet de les guetter. Plus de lune, il faudra les éclairer à la torche électrique, ce que je

© Fondation Hainard, Bernex CH

***Renard croquant des poires.* (Ponikve, Slovénie). Robert Hainard.** Gravure sur bois n° 695 ; 28 x 36 cm ; obs. 20 septembre 1953 ; grav. 1981. © Fondation Hainard, Bernex CH

n'aime guère. Je me permets de guetter à l'oreille, en dormant, ce qui me réussit généralement bien.

La deuxième nuit, « il » est là, se débattant avec la viande. Précautionneusement, je prends la torche... lorsque je comprends qu'il a déjà entraîné un morceau et le ronge sous bois, faisant craquer les os. J'essaie d'éclairer, il se retire plus profondément en grognant.

Comment avouerai-je ce nouvel échec au garde, virtuose du « reflector », qui s'intéresse tant à ma réussite ? D'autant que l'aventure se répète à peu près au milieu de la nuit.

Le surlendemain, à 17 h 30, un pas pesant fait craquer le bois mort. Emotion ! Cela se rapproche, et un ours très noir, doré à la tête, apparaît à la lisière du bois de chênes. Il s'avance dans l'espace d'herbe jaunie, entre les buissons, les genévriers, vient posément au tas de viande, tire de ses griffes une épaule, la saisit dans sa gueule en fronçant le museau et s'enfuit comme un voleur, son derrière paraissant vouloir bousculer sa tête, pour le ronger tranquillement à couvert. Le lendemain, un grand mâle, plus osseux, tout brun, apparaît au bas de la lande. Il avance précautionneusement, en zigzag, humant le vent, saisit le bassin du cheval d'un mouvement plein de force, le tenant haut dans ses dents et l'emporte sous bois. Quelle puissance dans la nuque, dans les pattes de devant ! C'est un morceau de 30 ou 40 kilos, je le sais bien, car l'ours l'a déjà traîné sous bois hier, et il me faut tout ramener le matin, sinon la bête ne viendrait

Ourse à l'orée du bois. **(Pogorelc, Slovénie). Robert Hainard.** Gravure sur bois n° 226 ; 36 x 28 cm ; obs. 5 oct. 1953 ; grav. 1954. © Fondation Hainard, Bernex CH

Ourse à l'orée du bois, mangeant. **(Pogorelc, Slovénie). Robert Hainard.** Gravure sur bois n° 593 ; 36 x 28 cm ; obs. 27 août 1955 ; grav. 1976. © Fondation Hainard, Bernex CH

pas à découvert. Toute la nuit il ronge, revient au tas. Un essai d'éclairage l'ayant effrayé, j'y renonce, préférant le laisser en pleine tranquillité pour qu'il revienne tôt le soir. Et c'est bien ce qui s'est produit deux fois encore. Petite vie bien réglée : vers 16 heures, je m'installe avec ce qu'il faut pour une nuit confortable. J'étudie les paysages pour mes observations précédentes, taille au couteau une étude d'ours dans le tronc d'un jeune tilleul. Avant la nuit, le spectacle incomparable de la bête puissante et circonspecte, rosie par le couchant. Une nuit paisible, bercée par le bruit des dents sur la carcasse. Au matin, les appels menus de la gelinotte, un jeune chevreuil. Au milieu du jour, un peu de « service intérieur » à la cabane distante de 500 mètres, un peu de travail au couteau, et le soir espéré est bientôt là.

Malgré quelques blanches gelées, le temps reste doux et les vers n'ont plus laissé de viande acceptable pour l'ours. C'est le moment d'aller passer quelques jours et quelques nuits dans la forêt vierge, le terme allemand urwald est plus exact, car ce témoin de la forêt primitive n'est pas intact. Néanmoins, il a conservé son caractère majestueux. Sapins et hêtres immenses, aux fûts très droits et lisses, assez espacés. Sur le sol de feuilles mortes, quelques touffes de molinie, cette grande herbe bleuâtre, des cyclamens, des sauges jaunes, pas de sous-bois. On voit loin, et n'était le sol accidenté et rocailleux, le parcours serait facile. Les arbres meurent sur pied, se brisent souvent à mi-hauteur. Assez peu de chaos de troncs couchés : l'arbre vit longtemps, tombe déjà à demi pourri et disparaît assez vite. En ce moment, la forêt n'offre guère de ressources alimentaires, il n'y a pas de faînée cette année. Ours et sangliers sont aux vergers, aux champs de maïs de la vallée. Les cerfs sont aussi plus bas. Il n'y a guère que les chevreuils. Parmi les oiseaux, qui sont ceux de nos forêts de montagne (nous sommes à 1000 mètres), le pic tridactyle, à calotte jaune, si rare chez nous est ici le pic le plus commun. La chouette de l'Oural, ce chat-huant nordique et oriental, plus grand que le nôtre, y est, selon le garde, abondant, mais la saison n'est pas favorable pour l'entendre. Peu d'espoir de voir l'ours ici, me dit le garde. Et pourtant, le second soir, j'entends son pas dans les feuilles et branches sèches. Il s'approche, mais au-dessus de moi, où ma vue est limitée à 20 mètres. Bien peu de chance si je bouge, il m'entendra comme je l'entends. Mais le voici devant le tronc d'un sapin gigantesque, puis remontant à côté d'un arbre tombé. Ce doit être une femelle

***Ours dans la forêt vierge.* (Pecke, Slovénie). Robert Hainard.** Gravure sur bois n° 236 ; 50 x 40 cm ; obs. 17 oct. 1953 ; grav. 1956. © Fondation Hainard, Bernex CH

avec deux petits, car j'entends encore deux bêtes marcher hors de portée de ma vue. Je monte aussi vite qu'il est possible sans bruit, mais les pas s'éloignent. La nuit tombe, j'aime mieux ne pas troubler en vain cet ours qui passait si paisible, tout préoccupé de ses affaires. D'autant que si l'ours n'est pas dangereux (les chances d'accident sont bien moindres à vivre parmi les ours et les loups que dans la circulation moderne, bien que les premiers impressionnent et que nous soyons habitués à la seconde !), il faut pourtant garder quelque prudence avec une ourse qui a des petits. Il y a peu de temps, il en passa une près de deux bûcherons. Ne voyant momentanément plus ses petits, elle crut que les hommes les avaient pris et se précipita sur eux.

Ils montèrent à un jeune foyard branchu, suivis par l'ourse. L'un des hommes, qui avait une hachette à sa ceinture, lui trancha cinq doigts. Elle retomba. Le garde Zamida a vu les doigts et les griffes de 3 centimètres roulés dans un journal. Mais c'est là un cas malheureux, un malentendu fort rare.

J'ai encore vu l'ours au cheval mort, au village de Rampoha. La saison s'avance, pluie et brouillards gênent l'observation. La pleine lune, filtrée par les nuages, me fit voir un grand ours très noir, à reflets dorés qui apparut au haut du pré, suivit une haie, approcha l'appât par le bas, sans se décider à manger, bien que la veille il ait dispersé maints quartiers de viande dans les buissons.

Concentrant mon attention sur les ours, je n'ai, cette fois, pris des autres animaux que ce que le hasard m'envoyait. Dans le village de Ponikve, chaque nuit, même sans ours m'apportant quelque cadeau de la nature, je fus surpris de ne voir pas même un renard autour des chevaux crevés.

Un des plus beaux hasards fut un chat sauvage surpris en plein midi, alors qu'il guettait les souris à leur trou, dans un ancien pré.

© Fondation Hainard, Bernex CH

Ours dans les herbes sèches. **(Pogorelc, Slovénie). Robert Hainard.** Gravure sur bois n° 224 ; 36 x 28 cm ; obs. 7 octobre 1953 ; grav. 1953. © Fondation Hainard, Bernex CH

Curieusement contracté, il nous fixait, une incroyable expression de méchanceté et de défi dans ses yeux verts. Non sans raison, car pendant que je le tenais dans les jumelles, un des deux gardes qui m'accompagnaient ce jour-là le tira, à balle, et le manqua. La doctrine de la répression des carnassiers règne encore en maîtresse ici.

Sans discuter à fond cette attitude animée d'un utilitarisme qui est la négation de la chasse elle-même dans un monde intensivement exploité, il faut remarquer qu'elle rend très difficile l'observation des animaux mis sur la liste noire. Le naturaliste ne peut les voir que par hasard, ou bien il devrait être plus malin que le garde qui connaît le terrain depuis des années et y est en permanence. On en veut à mort aux loups (dont je n'ai vu cette fois que les traces, parfois bien près de mon affût). Et si j'ai bien compris, c'est plus pour les ravages sur le gibier que sur les animaux domestiques.

Et pourtant, s'il peut persister des loups en Europe, quel lieu ne s'y prêterait mieux que ces forêts sans habitants et sans troupeaux ? Mieux même que les solitudes du Nord, où ils dispersent les rennes, seule ressource des nomades. Quel lieu conviendrait mieux à la protection intégrale de la nature (sans exclure une chasse modérée), de notre nature d'Europe moyenne, dans toute sa richesse, que ces lieux déserts non par la pauvreté du sol, la rudesse du climat, mais par la méchanceté des hommes ?

Bécasse à l'aube. **(Pogorelc, Slovénie). Robert Hainard.** Gravure sur bois n° 229 ; 36 x 26 cm ; obs. 25 octobre 1953 ; grav. 1954.
© Fondation Hainard, Bernex CH

Ce texte est extrait du livre :
Robert Hainard. 1986. *Le guetteur de lune*. Tribune éditions, Genève. 215 p.

Merci à la Fondation Hainard (https://www.hainard.ch/), en particulier à Marie Pflug Hainard pour leur aimable autorisation.

Sangliers

extrait de "Chasse au crayon" ; pages 152 à 158

Robert Hainard ; 1969

Une grande forêt de France, de haute futaie, chênes, hêtres.
Un forestier, du temps du Roi-Soleil, j'imagine, y a tracé des allées rectilignes, se coupant à angle droit.
Qu'importe, dès que les yeux quittent le chemin, c'est la forêt éternelle. Les arbres y sont aussi gros que ceux de la forêt vierge, et plus d'un meurt sur pied. Une réserve de chasse de mille hectares en occupe le centre, riche de cerfs, de chevreuils et de sangliers. C'est les sangliers surtout que je veux étudier, en ces mois de décembre et janvier.

L'après-midi, une averse s'était brusquement rayée de larges traits plus pâles et plus lents : « ça mélange », disent les gens des Alpes vaudoises. La pluie avait repris. Mais dans la nuit, le tambourinage sur le toit de la 2 CV était devenu plus caressant. L'herbe de l'allée forestière se montrait grise sous la neige fondante.

Au matin, il y en avait un demi-pied. La forêt n'était qu'arcatures blanches, buissons recourbés jusqu'au sol et, entre les troncs clairs des hêtres et les chênes noirs, broderie de rameaux gris, jusqu'aux plus hauts, aux plus sombres, découpant des carrés de ciel blanc.

© Fondation Hainard, Bernex CH

Sangliers après l'averse. **(Châtillon, Bourgogne). Robert Hainard.** Gravure sur bois n° 400 ; 28 x 36 cm ; obs. 24 mars 1964 ; grav. 1965 © Fondation Hainard, Bernex CH

Pas une bête sur pied. Tout au plus quelques traces menues de chevreuils. On se représente les laies, réchauffant contre leur flanc le tas des marcassins. Mais il serait bien vain, pour chercher à les voir, de fracasser l'entrelac des branches traînantes, et peu généreux de lancer à travers la neige humide les petits de la dernière portée.

Vers le soir, quelques bandes se mettent en mouvement. Au matin, il y a des traces partout, les boutoirs ont fait dans le blanc de longs chemins de feuilles brunes.
Je prends la piste d'un solitaire de bonne taille. Elle s'éloigne de la réserve, et je me demande combien peut marcher, dans la nuit, un animal même pesant et un peu paresseux. Mais une trace identique et nettement plus fraîche vient en sens inverse. C'est peut-être l'occasion de couper toute la boucle de son parcours. Essayons.
Bientôt, ses pas se dirigent vers la pente d'une combe. Site favorable pour une bête qui aime ses aises. J'arrive au bord, près d'un énorme foyard. Fracas, on m'a entendu sur la neige un peu gelée, avant que je puisse voir. Trois enjambées et la bauge s'ouvre à mes pieds, crevant la neige, moulant dans une épaisse couche de feuilles rousses un grand corps allongé. L'animal s'est arrêté à quarante mètres, presque caché derrière une bosse du terrain, puis s'en va. Il n'ira pas bien loin, sans doute. Laissons-le se rendormir. Je m'en retourne.
Quel est ce tas noirâtre, à vingt-cinq mètres de l'allée ?... quelque souche ?... non, c'est bien une laie étendue sous un maigre buisson et cette tache noire, à gauche, doit être un jeune. Faut-il que leur sommeil soit profond ! Avant d'approcher davantage, un croquis. Mon papier n'est pas sorti de ma poche que la laie bondit avec trois ou quatre petits. Elle ne dormait pas, bien sûr, elle espérait que je passerais sans la voir et mon arrêt ne lui a pas plu.

© Fondation Hainard, Bernex CH

Sangliers à la bauge. **(Topolcianky, Slovaquie). Robert Hainard.** Gravure sur bois n° 167 ; 14 x 20 cm ; obs. 24 février 1948 ; grav. 1948. © Fondation Hainard, Bernex CH

Après avoir laissé en paix mon solitaire pendant deux heures et demie, je reprends sa piste. Pas cinq minutes, et il repart de sa nouvelle bauge. Tranquillement, il monte vers un gros foyard, se frotte les défenses à un rejet qui porte les traces de cet usage répété. Il se retourne, face à moi qui ne bouge pas. Il a sommeil, cligne de son tout petit œil mélancolique, il baille de travers, montrant l'intérieur rose de sa longue mâchoire. Je ne lui fais pas bien peur, et pense à Gaston Phoebus, comte de Foex, dans son livre de la chasse (1387) : « *Le sanglier est plus facile à approcher que nulle autre bête, à cause de l'orgueil qu'il a* ». Le sanglier remonte sur le plateau. Je le suis. Il va au pas, moi derrière lui. Il s'en aperçoit et prend le galop. Je devrais bien lui laisser la paix. - Encore une demi-heure... Au bout de la demi-heure, la trace retourne brusquement. Bientôt, la troisième bauge, vide. Mais au bout du sentier, la bête se défile, en tournant derrière moi.

Le lendemain matin, la pluie efface les traces. Près du gros foyard, le solitaire est couché comme la veille. Par-dessus le bord de la combe, je vois sa tête et il voit la mienne. Il bondit, disparaît plus bas dans le taillis.
Je le suis et il revient au-dessus de moi, sans doute pour se rendre compte de ce qui l'a dérangé. Posant pour sa statue, il flaire, tête haute, crinière hérissée, sa petite queue dressée. Puis s'en va.

Un mois après, je reviens près du gros foyard. Le temps est humide, mes pas font peu de bruit. La bauge s'ouvre dans les feuilles, vide. Je marche un peu en dessous du bord de la combe. Pas trente mètres et en dépassant un autre grand foyard, je m'arrête pile : le gros sanglier est là, à trois mètres, dans le berceau que forme une grosse racine horizontale. Couché sur le flanc, les pieds contre la pente, il présente son échine à hau-

© Fondation Hainard, Bernex CH

Sangliers à la souille II. **(Francheville, France). Robert Hainard.** Gravure sur bois n° 528 ; 28 x 37 cm ; obs. 10 nov. 1972 ; grav. 1972 © Fondation Hainard, Bernex CH

teur de ma tête. Près de l'oreille, en profil perdu, quelque chose bouge. Il doit ouvrir et fermer l'œil. Il espère encore que je ne le verrai pas. Après un long moment, il bondit sur ses pattes. Sa tête était tournée de mon côté, il faut bien qu'il saute vers moi. J'ai le temps de penser : est-ce qu'il attaquerait ? Mais je n'en crois rien et n'éprouve pas la moindre inquiétude. La grosse bête vient tourner à un mètre et demi de mes pieds. Si j'avais été chasseur, j'aurais tiré et serais probablement persuadé qu'il m'en voulait.

Au milieu de la nuit, en son absence, je m'installe sur un arbre, espérant qu'il vienne se bauger sans se douter de ma présence. Il ne fait pas chaud, cela fouette peut-être le sang de mon solitaire. Il pousse de grands cris discordants au fond de la combe, traquant probablement quelque laie. Avant le jour, il passe sous moi sans s'arrêter. Je le trouverai couché deux cents mètres plus loin. Encore au-delà, un gros ragot (sanglier de deux ans) est baugé au pied d'un arbre avec une petite laie. Deux amoureux, sans doute. A mon approche la laie se lève. Elle pousse son compagnon et, voyant son inertie, se recouche à côté de lui, après avoir un peu arrangé les feuilles du museau. Ce manège se répète trois ou quatre fois. Lorsque je suis à dix mètres, ils partent à regret. Le ragot est très beau, de poil blond, oreilles et garrot bistre. Soudain sa crinière se hérisse. Il descend et chasse un rival de son âge que je n'avais pas aperçu. Je vois encore un gros mâle isabelle à oreilles et garrot bruns. Au retour, je retrouve mon solitaire baugé au fond du vallon, tout près de la route.

Pendant quelques jours, j'explore ainsi le bord des combes. Ce sont parfois deux, trois laies avec des compagnies de marcassins. Dérangés par mon approche mais ne m'ayant pas senti, il arrive qu'ils reviennent se bauger devant moi. Mais une

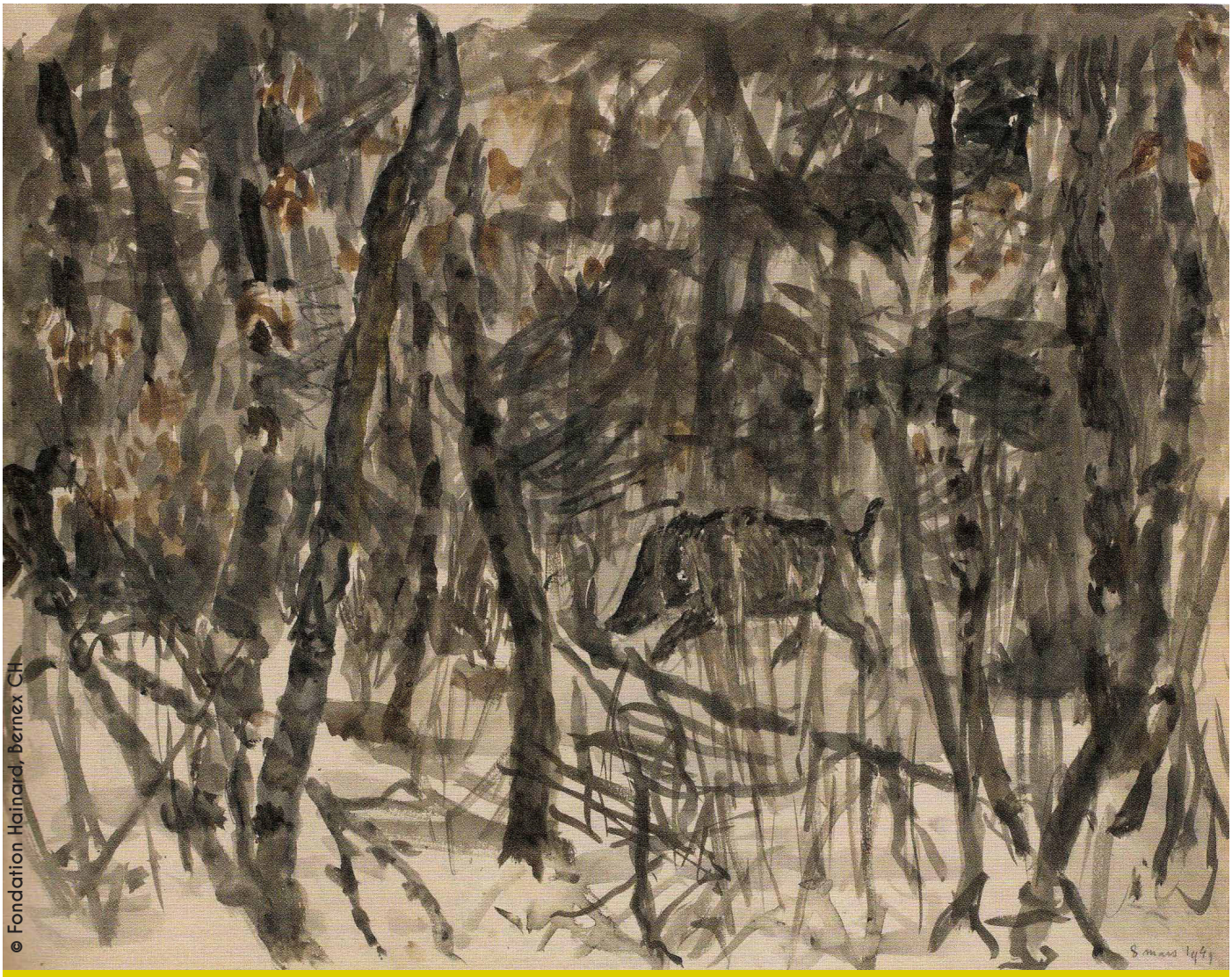
© Fondation Hainard, Bernex CH

Sangliers dans l'aulnaie. **(L'Etournel, France). Robert Hainard.** Gravure sur bois n° 839 ; 28 x 36 cm ; obs. 24 nov. 1975 ; grav. 1988. © Fondation Hainard, Bernex CH

des laies reste méfiante. Elle regarde dans ma direction, s'éloigne, revient, repart, revient toujours plus sous mon vent. Enfin elle flaire ma trace, grogne, tout le monde détale. Elle sait son métier.
Je retrouve mon ragot deux fois dans la même bauge, mais seul.

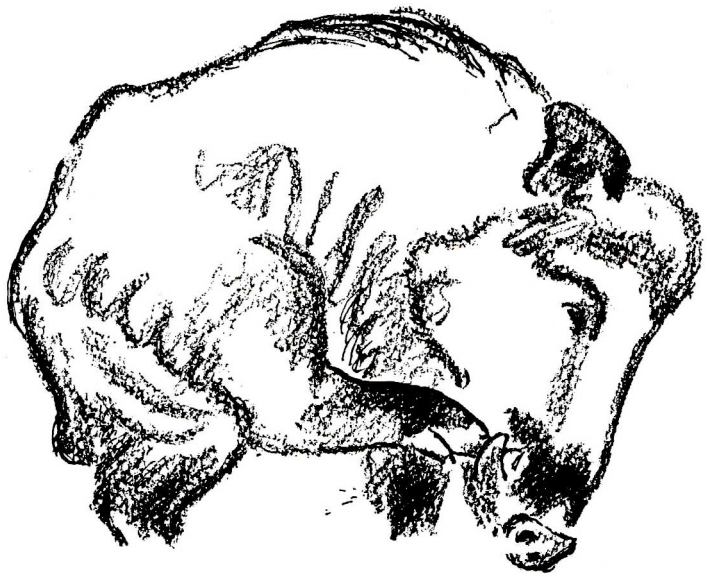
Enfin, je vais partir. La bise est glaciale, -18°. A quelques mètres de l'endroit où il était couché entre les racines, je découvre brusquement mon solitaire à trois mètres devant moi. Cette fois, il est sur le plat, complètement enfoui dans un épais tas de feuilles, accumulées dans l'entonnoir d'un trou de blaireau. On ne voit que son dos givré, ses oreilles. Je voudrais bien ne pas le déranger, mais déjà il est parti, s'arrêtant un instant, de profil, à moitié caché par la broussaille. Il n'aura pas de peine à se refaire un lit aussi douillet.

Pendant des années, j'ai poursuivi les sangliers dans le Jura gessien, partant à chaque pleine lune, avec mon sac de couchage, pour trois ou quatre jours, suspendant les soirs d'hiver mes pantalons et mes souliers trempés dans un arbre et les dégelant le matin à ma propre chaleur. A part quelques belles images, combien de fois n'ai-je vu que des ombres traversant un espace clair, la lune couchée, ou pas



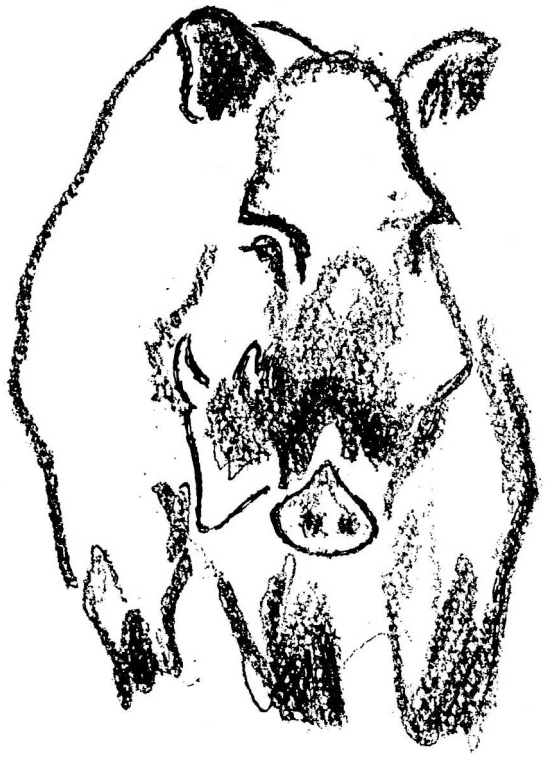
Sangliers dans la forêt. **(Trélex, Jura, Suisse). Robert Hainard.**
Aquarelle ; 8 mars 1949. © Fondation Hainard, Bernex CH

levée, ou couverte. Combien plus souvent encore n'ai-je rien rencontré. Ici, on trouve vingt sangliers en un matin, on les voit vivre et parfois ils négligent de fuir. Un gibier d'une densité suffisante, on ne devrait pas y penser pour le plaisir de la chasse seulement. Mais pour la possibilité de l'observer sans y user ses jours, même si on n'est pas un sorcier, un « meneur de loups ». Afin que nous sachions quelque chose de la vie de ces bêtes qui ont vécu sur notre terre, avec nous, pendant des millénaires et dont nous ne saurons presque rien alors que nous serons allés dans la lune.



© Fondation Hainard, Bernex CH

Sanglier.
(Châtillon, Bourgogne). Robert Hainard.
Croquis extrait de Chasse au crayon (1969) p. 155..



© Fondation Hainard, Bernex CH

le gros sanglier est là, à trois mètres...
(Châtillon, Bourgogne). Robert Hainard.
Croquis extrait de Chasse au crayon (1969) p. 156..

Ce texte est extrait du livre :
Robert Hainard. 1969. *Chasse au crayon*. Editions La Baconnière. Neuchâtel (Suisse). 228 p.

Merci à la Fondation Hainard (https://www.hainard.ch/), en particulier à Marie Pflug Hainard pour leur aimable autorisation.

Le chevreuil distrait

extrait de "Chasse au crayon" ; pages 160 à 162

Robert Hainard ; 1969

Ce soir-là, je pensais guetter l'ours dans les vergers du village détruit de Skilj, en Slovénie. J'avais repéré les foulées, les crottes sous les pruniers et les poiriers. J'avais choisi mon poste. Eternel problème du terrain visible, toujours trop étroit, des passages probables de la bête, du vent. Il est toujours avantageux de se poster haut. Mais rien ne s'y prête bien, ni les pans de murs branlants, ni les restes de planchers incendiés et pourris.

De la maison du garde, seule épargnée au village de Komarnayas (village des moucherons) et qui servit de lazaret aux partisans, on passe une forêt de sapins et de fayards, puis à travers prés et bosquets, on

Maison à contre-jour. **(Slovénie). Germaine Hainard-Roten.**
Aquarelle ; 15 avril 1964.

gravit une pente, on suit une crête. Voici les ruines d'une puissante maison de pierre, un vieux tilleul. Sur une roche, une plaque de bronze rappelle le 400e anniversaire de Gatchen. Le pays a été colonisé par des Allemands, que la dernière guerre a dispersés. La légende veut qu'ils aient été des serfs révoltés, exilés par leurs seigneurs dans la forêt vierge afin qu'ils y périssent.

Le sentier serpente entre les bosses, traverse les bois de hêtres. Lorsqu'il en émerge, on aperçoit les crêtes boisées, de plus en plus estompées dans la pâle brume d'automne. Le village s'annonce par les pruniers, puis voici la désolation des murs croulants dans l'herbe grasse. Et brusquement s'ouvre la perspective immense de la plaine de Biela Kraina, ses prés, ses champs, ses collines, ses bois.

En arrivant, dans l'après-midi, une surprise désagréable m'attend. Des gens, au nom de l'administration qui règne sur ces lieux depuis qu'il n'y a plus d'habitants, sont en train de gauler les fruits pour distiller. Voilà l'appât supprimé, et l'odeur de l'homme partout.

Que faire ? Près du chemin, j'avais vu des traces fraîches de sangliers dans les pâturages. La lune allait être belle, il fallait l'utiliser. Je me décidai enfin à tenter la chance, bien mince, de rencontrer l'ours dans la forêt, sur le sentier où j'avais relevé le passage de la veille, d'un gros individu.

De Skrill sur la plaine de Biela Kraïna. **(Slovénie). Robert Hainard.**
Aquarelle ; 20 septembre 1953.

Me voici donc couché à côté du sentier, sous le vent pour autant qu'il ait une direction stable. Un amas d'arbres renversés par une rafale, donne une éclaircie propice à la lune et un petit aspect de forêt vierge.

Brusquement, j'ouvre l'œil, sous le ventre d'un chevreuil, qui passe à ma tête. Impossible qu'il ne m'ait pas senti. Il va bondir, j'attends son rauque aboiement d'effroi.

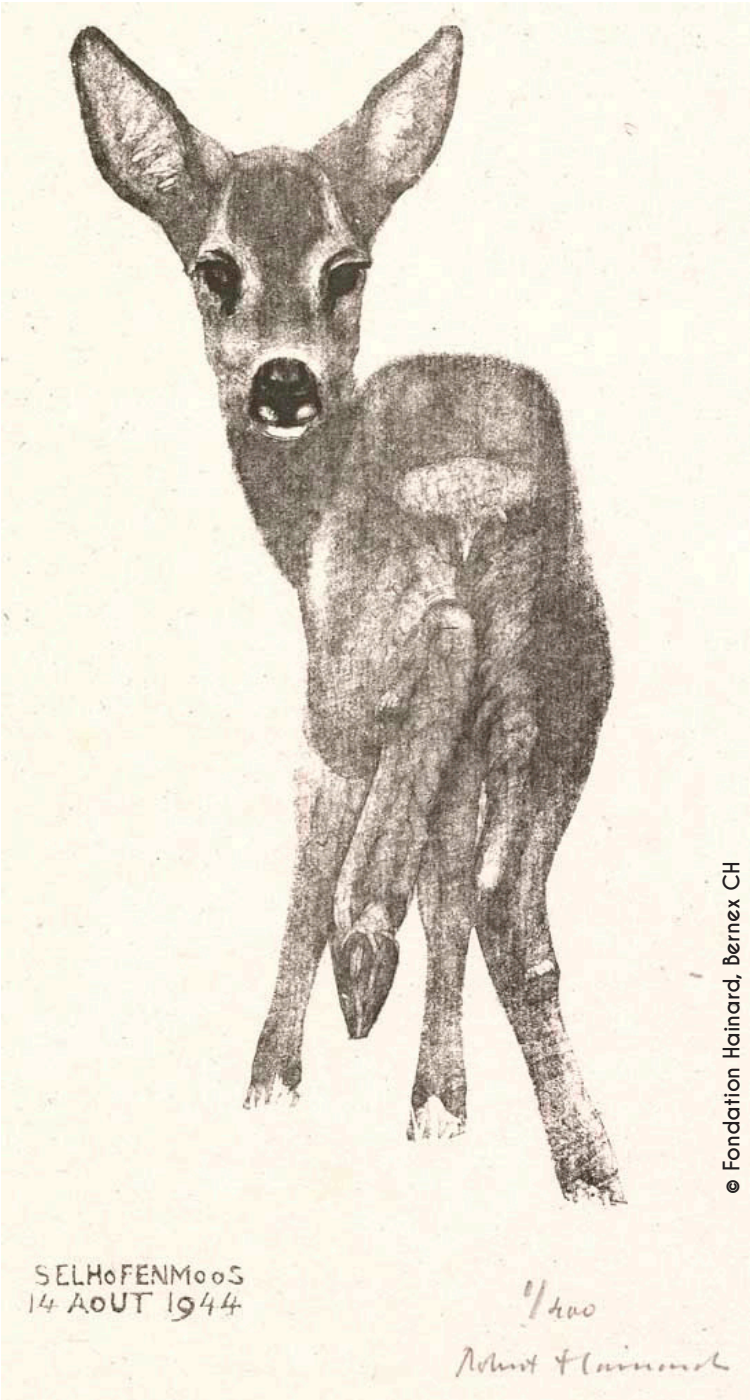
Il fait calmement une dizaine de pas, tourne la tête. Il prend le vent, il va fuir. Non, il broute quelque chose. Tranquillement, son derrière blanc disparaît sous les arbres renversés, hachés de lumière et d'ombre.

© Fondation Hainard, Bernex CH

***Petit chevreuil curieux*. (Derborence, Suisse). Robert Hainard.** Gravure sur bois n° 330 ; 28 x 36 cm ; obs. 28 août 1960 ; grav. 1960 © Fondation Hainard, Bernex CH

J'ai longuement réfléchi à cette inexplicable distraction, supputant les perceptions olfactives de l'animal, si difficiles à comparer à celles de notre faible odorat. Est-il possible qu'il ait expiré juste en passant dans mon vent? Son mufle humide ne perçoit-il pas les odeurs à toutes les phases de la respiration ? Mon sac de couchage, imprégné de feuilles et de terreau, intercepte-t-il mon odeur humaine ?

Je me suis demandé aussi ce qui se serait passé, si l'aventure s'était produite avec l'ours. J'ai pleine confiance dans l'immunité de l'homme envers ce puissant animal. Mais je sais bien qu'elle repose sur sa crainte et sa circonspection. S'il apercevait brusquement un homme entre ses pattes, n'y aurait-il pas à redouter la réaction agressive causée par 'la peur, la panique, que les psychologues nomment réaction critique ?
Une telle aventure est tellement improbable qu'on peut négliger ce risque, comme tant d'autres que nous courons journellement, parce que la poursuite de la sécurité absolue, l'élimination de la dernière trace de danger deviennent infiniment coûteuses.



© Fondation Hainard, Bernex CH

Petit chevreuil. **(Selhofenmoos, Bern, Suisse).**
Robert Hainard.
Gravure sur bois n° 137 ; 16 x 8 cm ;
obs. 14 août 1944 ; grav. 1944
© Fondation Hainard, Bernex CH

Ce texte est extrait du livre :
Robert Hainard. 1969. *Chasse au crayon*. Editions La Baconnière. Neuchâtel (Suisse). 228 p.

Merci à la Fondation Hainard
(https://www.hainard.ch/),
en particulier à Marie Pflug Hainard
pour leur aimable autorisation.

Jeux d'aigles

extrait de "Chasse au crayon" ; pages 192 à 193

Robert Hainard ; 1969

Nous étions montés, Germaine et moi, par le Larschitritt. C'est un passage facile mais assez hardi et il fait bon avoir de l'air sous soi.

Le rocher aride (Lärschitritt). **(Loèche-les-Bains, Valais, Suisse). Germaine Hainard-Roten.** Aquarelle ; 25 juin 1967.

En bas, l'étage des prés séchards, aux grandes ombellifères, avec les grelots des crêtes-de-coq mûres, les pierrailles à orpins au-dessus desquelles se balance dans l'air chaud, sur ses ailes de papier calque empoussiérées de soufre et de noir, de ronds rouges, le papillon apollon.

Puis le sentier se faufile sous les parois, dans l'éboulis et les verdures. fraîches, traverse en tunnel, sous les filets d'eau de fonte, un reste d'avalanche.

Nous avons vu le grimpereau de rochers, aux larges ailes de pourpre, au vol de papillon.

Au-dessus du pas, une grande conque de pierrier roux, des névés. Nous y avons dérangé trois jeunes chamois. Par le Jiigerkreuz, ainsi nommé parce qu'un chasseur s'y est tué, nous sommes retombés sur la Varneralp. Le grand chalet y est glacial, sans fenêtres, plein de boue. Entre le toit trop haut et les murs, un intervalle où passe le vent froid. Nous comprenons le pâtre qui dormait, écrasé au soleil au fond d'un creux tiède.

Nous allons au bord de la grande paroi. Tout en bas, la Dala coule blanche au fond des gorges. Les prés et les forêts s'étalent au pied de la grande muraille. Presque continue, elle s'étage, coupée d'étroites pentes d'herbe, jusqu'aux tours perdues dans l'épaisseur de l'air.

Grimpereau et hirondelle de rochers. **(Varenfluh, Valais, Suisse). Robert Hainard.**
Gravure sur bois n° 653 ; 35 x 28 cm ;
observation 23 juin 1979 ; gravure 1979.
© Fondation Hainard, Bernex CH

Niverolles. **(Anzeindaz, Suisse). Robert Hainard.**
Gravure sur bois n° 58 ; 35 x 28 cm ;
observation 20 novembre 1934 ; gravure 1935.
© Fondation Hainard, Bernex CH

J'essaie de peindre la fuite, dans la profondeur, des contreforts, becs, tablettes. Je barbouille, je m'embrouille, c'est fichu d'avance, mais c'est un moyen de tâter ce monde inaccessible.

Des martinets à ventre blanc, étroites faucilles brunes lancées du fond de l'espace, se replient pour entrer dans les fissures où ils nichent. Des hirondelles de rochers, brunes aussi, se balancent sur les courants, étalant les perles blanches de leur queue, se laissant tomber, remontant de quelques battements rapides. Des pinsons des neiges déploient leur vol noir et blanc, puis se posent sur une saillie.

Soudain, un long chuintement, un bruit de soufflerie gigantesque, industriel, nous fait lever la tête. A cinquante mètres, un aigle se laisse tomber, déchirant l'air. Poignets en avant, pointes des ailes jointes sur la queue fermée, il dessine un énorme cœur noir.

Sa chute oblique le mène au-dessus de la vallée du Rhône.

© Fondation Hainard, Bernex CH

***Aigle en piqué.* (Prabé, Valais, Suisse). Robert Hainard.** Gravure sur bois n° 321 ; 14 x 14 cm ; observation 18 avril 1934 ; gravure 1960 © Fondation Hainard, Bernex CH

***Aigle planant, de face.* (Veisivi, Suisse). Robert Hainard.** Gravure sur bois n° 67 ; 13 x 20 cm ; observation 9 juillet 1935 ; gravure 1936. © Fondation Hainard, Bernex CH

Il se redresse, monte verticalement devant les beaux nuages blancs et ronds, ouvre les ailes, se laisse retomber et se met à planer.

Un second aigle suit la même voie. Bientôt, rejoints sans doute par le jeune de l'année, ils sont trois, tournant calmement au-dessus de la grande vallée remplie de brume bleue.

Varneralp, 7 août 1950

Ce texte est extrait du livre :
Robert Hainard. 1969. *Chasse au crayon*. Editions La Baconnière. Neuchâtel (Suisse). 228 p.

Merci à la Fondation Hainard (https://www.hainard.ch/), en particulier à Marie Pflug Hainard pour leur aimable autorisation.

Les engoulevents

extrait de "Chasse au crayon" ; pages 196 à 200

Robert Hainard ; 1969

Le garde-forestier a trouvé la couveuse, presque en marchant dessus. Il me l'a montrée.
J'y ai mené à mon tour mon ami Jacques. Il veut la faire voir à son petit garçon. Elle est à deux mètres. « Tu vois ce jeune pin ? Au pied, un peu en avant... ». Peine perdue. Enfin, après bien des explications, François s'écrie: « Ah! je la vois depuis longtemps, je croyais que c'était un morceau de bois ».

© Fondation Hainard, Bernex CH

Père engoulevent nourrissant. **(La Petite Grave, Genève, Suisse). Robert Hainard.**
Gravure sur bois n° 237 ; 29 x 37 cm ; observation 11 juillet 1954 ; gravure 1954.
© Fondation Hainard, Bernex CH

L'engoulevent aime les broussailles claires et ensoleillées. Ici, c'est un bois de chênes qu'on a éclairci pour planter des pins. Il y a un recru d'un mètre, beaucoup de terrain nu rose sous le haut soleil de juin, de grandes herbes. Quelques touffes de chênes font un enclos ovale long d'un mètre. Il y a quelques feuilles de muguet, celles de l'anémone sylvie achèvent de dépérir. Dans un léger creux, les deux œufs allongés, tachés de brun, reposent sur les feuilles mortes.

L'oiseau, qui a la forme d'un martinet trapu à grosse tête et ample queue, est chiné comme un papillon de nuit, gris taché de noir, d'un peu de marron, de roux pâle et de blanc. Vraiment, on dirait de l'écorce encroûtée de lichen, tachée de moisi. Son grand œil noir n'est plus qu'une fente. Les chenilles de *Bombyx neustria*, très abondantes cette année, passent sur ses paupières sans les faire ciller. De beaux carabes verts, bleus, dorés et pourpres, en poursuivant les chenilles, passent tout près de la couveuse. Il faut poser le pied à un demi-mètre pour que l'oiseau, brusquement tiré de sa catalepsie, s'envole presque à la verticale.

Engoulevent et ciel orangé. **(Boisset, France). Robert Hainard.**
Gravure sur bois n° 767 ; 36 x 28 cm ; observation 22 juillet 1984 ; gravure 1984.
© Fondation Hainard, Bernex CH

© Fondation Hainard, Bernex CH

Le 29 mai, j'y mène Paul Géroudet et Charles Vaucher. Il y a un léger changement dans l'attitude de la couveuse, un peu soulevée, quelques imperceptibles mouvements. Elle s'envole, abandonnant en l'air un fragment de coquille, se laisse tomber derrière les buissons et disparaît en se traînant et voletant, faisant la blessée. A côté de l'œuf, il y a un poussin, petit tas de moisissure beige au profil déjà curieusement moutonnier. Ma fille remarque qu'il pépie le bec fermé.

Le lendemain soir, c'est avec Marie encore, et mon neveu, que nous admirons l'oiseau-écorce et sa constance. J'ai essayé de l'approcher sans bruit, pour surprendre son attitude lorsqu'il ne se sent pas observé. Inutile ! A peine m'a-t-il semblé l'apercevoir, le cou moins rentré, qu'il est déjà aplati et figé. Retirés à la lisière du taillis épais, nous approchons à nouveau du nid, l'oiseau s'envole dès que nous l'apercevons. J'ai appris ensuite que ce comportement farouche indique le mâle. La relève a donc eu lieu.

Cet événement se produit toujours vers 21 heures. Je voudrais fixer cette scène pleine de grâce, le mâle descendant en papillonnant, ailes relevées, corps oblique et tête tendue en avant. La queue verticale laisse apercevoir les belles taches blanches aux coins, caractéristiques de son sexe comme celles des ailes. La femelle s'enlève dans un bruit soyeux. Mais ils ne s'approchent pas assez l'un de l'autre pour que cela donne une scène unique et cela va mieux à dire qu'à dessiner.

© Fondation Hainard, Bernex CH

L'Engoulevent mâle arrive au nid. (Suisse).
Robert Hainard. Croquis ; 6 juillet 1954.
© Fondation Hainard, Bernex CH

J'ai d'abord surpris les oiseaux en me glissant entre les buissons. Une cachette bien construite serait trop visible en ces lieux assez parcourus. Je tends un bout de serpillière et laisse sur le sol un vieux sac sous lequel me glisser. Mes yeux sont ainsi à moins d'un mètre du nid.
Les jeunes s'en éloignent très vite, mais il reste le centre de nourrissage. L'adulte se présente tête basse devant son poussin, qui lui saisit le bec et le front dans sa gueule, étendant ses ailes palpitantes en avant, des deux côtés de la tête du nourricier. Celui-ci étire ensuite le cou en hauteur, d'un geste saccadé, et se dégage.

Après le 6 juin, la femelle ne reparaîtra plus. Selon les auteurs, elle entreprend alors une seconde couvée. J'ai cherché ce nid en vain dans toute la clairière.

Les premiers nourrissages de la soirée sont seuls utilisables pour le dessin. La lune d'été, trop basse, n'éclaire pas le fond des creux à cause de l'ombre des buissons. Je reste parfois pour voir comment les choses se passent la nuit et au matin. Les jeunes sont très actifs, ils volètent par dessus les buissons (18 juillet).
Ils scrutent le ciel et leurs têtes suivent parallèlement tout mouvement. Mais il me semble que les nourrissages ont lieu surtout le soir, où les insectes volent plus abondamment que la nuit ou dans la fraîcheur du matin.

Entre ses venues au nid, le mâle posé en long, à la façon des engoulevents, sur la branche d'un grand pin, chante parfois. C'est un roulement soutenu, très long, de sonorité à la fois sourde et claire comme celle du xylophone, alternant des séries plus hautes et plus basses, sur deux tons. Il ressemble beaucoup au chant de la courtilière et s'arrête par saccades, comme un moteur qui ne tourne plus bien rond. Ce ronronnement, joint à la bouche fendue au-delà des yeux, bien qu'armée d'un bec très court, a fait penser que l'oiseau volait gueule grande ouverte, engouffrant le vent et les insectes, et lui a valu son nom. En volant, il pousse un « *cruit* » sonore. Son cri d'alarme semble le choc de deux cailloux, enfin les parents convient les jeunes au nourrissage par un gloussement rapide et sourd.

Les corneilles, les milans survolent sans cesse la clairière et les traces d'un blaireau sont presque journalières sur le sentier qui la borde. Pourtant, ces poussins si peu méfiants et apparemment si exposés sont toujours là. Pendant le jour, le père les couve encore.

Loriot s'étirant. **(Confignon, Suisse). Robert Hainard.**
Gravure sur bois n° 543 ; 36 x 29 cm ; obs. 11 mai 1953 ; grav. 1973. © Fondation Hainard, Bernex CH

Le coucou, attiré sans doute par les chenilles, chante jusqu'au 11 juillet. La voix flûtée et pleine du loriot retentit. Il pourchasse une corneille, un épervier. Suivi par la flèche d'or, le rapace bute contre le haut taillis, se plaque quasiment aux chênes, ailes et queues étalées et passe par-dessus. Un pipit des arbres doit avoir un nid tout près, ou des jeunes frais émoulus. Je m'abstiens de les chercher pour ne pas déranger les engoulevents.

Il faut avouer que ces périodes où j'ai une étude tout près de chez moi, unie au travail et à la vie de famille, sont les plus heureuses, les plus équilibrées.

Les jeunes se développent rapidement et ressemblent beaucoup aux adultes, sauf les ailes et la queue plus courtes. Mais elles poussent si vite que les ailes rabattues en avant cachent presque entièrement le nourricier.

Le soir du 25, personne. Un jeune crie plus loin, des engoulevents passent au vol, puis comme je suis toujours étendu à plat ventre sous ma serpillière, l'un se pose sur ma jambe droite, l'autre sur mon dos, puis devant moi. Le père arrive, tous trois tombent à trente centimètres de mon nez. Repas. Bientôt je les sens sur mon talon, ma fesse droite... Ils descendent, remontent, volètent. Un repas a lieu à côté de mes pieds, le suivant sur ma cuisse droite, je sens le frémissement caractéristique des jeunes.

© Fondation Hainard, Bernex CH

Engoulevent. **(Les Fontanies, Thoiry, France). Robert Hainard.**
Gravure sur bois n° 151 ; 36 x 28 cm ; observation 6 août 1946 ; gravure 1946. © Fondation Hainard, Bernex CH

© Fondation Hainard, Bernex CH

Père engoulevent nourrissant. **(La Petite Grave, Genève, Suisse). Robert Hainard.**
Croquis extrait de "Chasse au crayon", p. 198 ; 11 juillet 1954.

La nuit tombée, je profite d'un moment de solitude pour m'esquiver.

Il en est de même le lendemain, le surlendemain. La chaleur de mon corps doit être agréable et leur rappeler celle que la terre garde de la journée.

Il est manifeste que mes observations deviennent plus tactiles que visuelles.
Nous allons partir à la montagne et je viens avec ma fille prendre congé des engoulevents. Nous nous installons sous la serpillière, mais couchés sur le dos, la tête bien calée. Les jeunes volent autour de nous, se posent sur nos genoux, peu soucieux des yeux qui guettent à travers les trous. Nous avons chacun notre oiseau, tout chaud, tout chiné, avec de grands yeux noirs et lorsqu'il s'envole, son élan se sent à une légère pression.

Quand le spectacle de la nature peut-il être plus merveilleux, que partagé avec deux petits yeux gris très doux, qui voient très clair et qu'on a vus s'ouvrir sur la vie ?

Ce texte est extrait du livre :
Robert Hainard. 1969. *Chasse au crayon*. Editions La Baconnière. Neuchâtel (Suisse). 228 p.

Merci à la Fondation Hainard
(https://www.hainard.ch/),
en particulier à Marie Pflug Hainard
pour leur aimable autorisation.

Quelques réflexions sur deux forêts vierges

extrait de "Le guetteur de lune" ; pages 117 à 120

Robert Hainard ; 1986

Certes, je n'aurai pas l'outrecuidance de me livrer, m'adressant à des forestiers, à des considérations phytosociologiques sur la forêt vierge.

Sapin mort. **(Forêt primitive de Pecke, Slovénie).**
Robert Hainard. Aquarelle ; 19 octobre 1953.

Ce ne sont ici que les réflexions d'un homme passionné de la forêt au point de se réjouir de la voir vivre pour elle-même, n'oubliant pourtant pas que, s'il est quelques mois par année un homme des bois, il est bien plus souvent un ouvrier du bois, sciant, rabotant, gravant et sculptant.

A la recherche des animaux qui font de droit partie de notre forêt, et pourtant ne s'y trouvent plus : ours, loup, chat sauvage, je me rendis, en septembre-octobre 1953, dans la région de Kočevje (Slovénie).

Immense étendue de collines boisées, s'étageant de 200 à 1100 m, au creux desquelles s'abritaient, dans d'étroites essertées, de petits villages qui ont été entièrement incendiés pendant la guerre. Si bien qu'à part quelques bûcherons et gardes-chasse, le pays est désert.

Les forêts sont restées, jusqu'à récemment, vierges sur de grandes étendues. On a mis en réserve le dernier fragment important de la forêt primitive, un millier d'hectares situés à 1000 m d'altitude. Encore faut-il constater que cette virginité n'est pas absolue : il est difficile de trouver un hectare où elle n'ait souffert quelque atteinte. Néanmoins son caractère demeure très primitif.

Ce qui m'a surtout frappé, par rapport aux lambeaux de forêts inexploitées que j'ai admirés dans nos Alpes, c'est le caractère majestueux, architectural, ordonné, dirais-je, de cette forêt.

Fûts colossaux, lisses, très droits pour la plupart, espacés, dont les couronnes, déjà éclaircies par l'automne pour les feuillus, paraissent petites en perspective. Cette forêt est composée uniquement de sapins blancs et de fayards avec quelques

Forêt à Ulickrive **(Forêt primitive de Pecke, Slovaquie).**
Robert Hainard. Aquarelle ; 4 mars 1948.

érables sycomores. J'y ai admiré aussi un sorbier des oiseleurs, bifide dès le pied, d'une trentaine de mètres. L'épicéa, bien représenté dans les forêts exploitées, est absent, sauf un petit peuplement dense qui ne doit pas être naturel. Presque pas de sousbois. Je n'ai guère remarqué que quelques sureaux poussant sur des arbres pourris.

Ce sol de calcaire crevassé, tout en bosses et en cuvettes, est couvert de mousse, de feuilles mortes, de touffes de molinie. Les nombreux cyclamens, les sauges glutineuses, les fougères sont ce qu'il y a de plus remarquable à cette saison. Entre les colosses poussent beaucoup d'arbres de tous âges, et certaines parties, qui ne portent pourtant nulle trace d'exploitation, ne diffèrent pas, avec leurs arbres moyens, de nos forêts. Néanmoins, l'impression d'espace, sous la haute voûte, entre les troncs énormes, est très forte. Beaucoup des plus gros arbres dépérissent, ensuite ils se brisent à quelques mètres de terre ou sont déracinés. Sur le sol, ils ne sont pas aussi nombreux que je l'attendais. C'est qu'ils tombent déjà très fusés. Ces chaos d'arbres branchus que l'on rencontre parfois sont souvent le fait d'arbres sciés et abandonnés.

Dès qu'on quitte la forêt vierge, les bois autour des anciens prés sont beaucoup plus variés. Tilleuls, frênes, noisetiers, cerisiers, où étaient toutes ces essences, si jadis la forêt primitive couvrait tout ?

© Fondation Hainard, Bernex CH

***Forêt enneigée* (Plitvice,Croatie).**
Robert Hainard. Aquarelle ; 25 avril 1954.

A Pâques, j'ai parcouru la région de Plitvice, en Croatie, célèbre pour ses admirables lacs séparés par des barrages naturels de tuf déposé sur les mousses, ses cascades innombrables. C'est un parc national depuis trois ans.

Autour des lacs, forêts peu exploitées où domine le fayard, 200 hectares de forêt vierge subsistent sur la hauteur, au milieu d'immenses forêts encore très primitives. Là, l'épicéa est bien représenté. J'ai mesuré un sapin, parmi bien d'autres, de 4,04 m de circonférence au-dessus de l'empattement, à hauteur de tête. On en a mesuré un, couché, de 60 m. Pour autant que j'ai pu comparer (le sol étant couvert d'une neige épaisse), les arbres tombés sont plus nombreux qu'à Kocevje à cause, je pense, de la moindre proportion du fayard, plus putrescible.

L'abondant gibier des chasses d'Etat de Kočevje : ours, loups, sangliers, chats sauvages, était plutôt dans les vergers abandonnés, aux champs de maïs de la vallée. Il n'en serait pas de même une année de faînée. J'y ai passé dans la forêt vierge six jours et quatre nuits et n'ai vu que des chevreuils et un ours.

© Fondation Hainard, Bernex CH

Pic tridactyle et polypore. **(Forêt vierge de Pecke, Slovénie). Robert Hainard.**
Gravure sur bois n° 403 ; 36 x 28 cm ; observation 16 juin 1965 ; gravure 1965. © Fondation Hainard, Bernex CH

Les oiseaux sont ceux de nos forêts de montagne, les mésanges, le pic noir. Le pic tridactyle, ami des vieux arbres, y est le plus abondant des pics. Selon le garde, il y a beaucoup de chouettes dans les arbres creux et, d'après deux individus tirés, c'est la hulotte de l'Oural. Mais en octobre, elles ne se manifestent guère.

Dans la forêt vierge de Plitvice, j'ai vu des chevreuils, des écureuils, des traces d'ours, de martres, de lièvres, de renards. Je me demande si l'on n'y pourrait pas trouver tous les pics d'Europe. Le noir est le plus commun : j'ai encore vu ou entendu le tridactyle, l'épeiche, le mar, le leuconote et, un peu plus loin, le cendré et l'épeichette.

Forestiers, mes frères, en admirant, d'un élan religieux, la forêt primitive, je n'offense pas votre travail, pas plus que celui des vigoureux bûcherons du hameau de Orkova Uvala.
Je souhaite que l'homme reste, ou redevienne, une créature parmi les autres, et non le tyran de la Création.

© Fondation Hainard, Bernex CH

Jeune hulotte dans la forêt vierge. **(Gura Zlata, Retezat, Roumanie). Robert Hainard.** Gravure sur bois n° 553 ; 36 x 28 cm ; observation 14 juin 1972 ; gravure 1972.
© Fondation Hainard, Bernex CH

Dans un monde entièrement utilisé et rationalisé, il n'y aurait plus de liberté ni de choix, donc plus d'amour. Plus que les pièces implacablement engrenées d'un mécanisme parfait.
Quelle sottise, de travailler à la « mise en valeur » intégrale du globe, et de gémir sur le recul des libertés !

Ce texte est extrait du livre :
Robert Hainard. 1986. *Le guetteur de lune*. Tribune éditions, Genève. 215 p.

Merci à la Fondation Hainard (https://www.hainard.ch/), en particulier à Marie Pflug Hainard pour leur aimable autorisation

Le sapin mort **(Les Bottenittes, Gryon, Vaud, Suisse).**
Robert Hainard. Aquarelle ; juin 1939.

Paradis perdus

extrait de " *Expansion et nature* " ; pages 125 à 130

Robert HAINARD ; 1972

Je ne suis pas bien vieux, mais je suis effrayé de constater combien j'ai vu disparaître de la beauté du monde. Rousseau, parlant de la nature, entendait plutôt ce que j'appelle campagne, c'est-à-dire l'état actuel du compromis entre l'homme et la nature. A son époque, ce compromis pouvait paraître stable, nécessaire, naturel. Les paysans qu'il voyait étaient quasiment les mêmes que ceux de Virgile. Pour nous qui le voyons changer si rapidement et qui, par ailleurs, sommes informés des états antérieurs, comment ne verrions-nous pas dans la campagne l'équilibre instable de deux tendances, la nature et la technique ? Pourquoi ne nous interrogerions-nous pas sur l'évolution de cet équilibre ? Et si elle nous effraie et nous désole, pourquoi ne penserions-nous pas à réagir ?
Ma vie, par ailleurs si heureuse, pourrait s'intituler « les paradis perdus ». Le vieux naturaliste qui m'a appris à connaître les oiseaux d'eau par le vol et les cris, ne parlait que d'un vaste marais drainé quelques années auparavant et que je n'avais traversé qu'une fois tout gamin, armé d'un arc et de flèches. Un autre de mes initiateurs s'acharnait à la défense d'une réserve (qui existe toujours quoique rognée) sur laquelle planait le souvenir de Grand Marais dont elle était le vestige.

Campanules sous les Roches de Cartigny. **(Moulin-de-Vert, Genève, Suisse). Robert Hainard.** Aquarelle. 1 septembre 1938. © Fondation Hainard, Bernex CH

Le Rhône encore libre, sous mon village, j'en ai joui goulûment, désespérément, chaque jour comme pour la dernière fois, car je le savais condamné, et le désastre est venu. J'aurais voulu l'enfermer tout entier dans mes aquarelles, mes croquis et mes gravures. Rien de plus faux, de plus désespérant, que ce désir d'épuiser le réel. Mais comment se résigner à voir détruire à jamais tant de merveilles ? La boucle du Rhône sous les hautes falaises de Cartigny, la puissance d'un paysage alpestre dans la douceur d'une lumière de plaine. Eau grise d'été, chargée de sable glaciaire, écumant entre les blocs de conglomérat. Une tranche de sable verticale de soixante mètres, rongée au pied

par le courant violent, y jetait l'après-midi une ombre tiède et transparente. En amont, près de l'île, on sortait du bois, par le sentier humide, dans l'éclatante lumière. Une fraîcheur venait avec l'odeur de l'eau. Entre les roseaux fardés de bleu, le gros vert des vernes aux ombres noires et à l'écorce argentée, l'eau luisait, grise, éblouissante, se renflant en bouillonnements lisses au-dessus des rochers invisibles du fond, rebroussée en franges d'écume, tordue en remous spiralés, en cordes, chuchotant de tous ses tourbillons. Les enfants des villages voisins couraient sur le sable, nageaient, s'éclaboussaient, noirs dans le contre-jour violent. Mais un peu à l'écart, dans le bras mort paisible qui détachait l'île boisée du banc de sable et de gravier, une femelle de canard, debout sur une pierre, lissait ses plumes en étalant le miroir violet de son aile. Le martin-pêcheur rayait les feuillages du trait bleu de son vol. Au soir, la poule d'eau traversait, furtive, dans un sillage couleur de couchant.

Martin-pêcheur. **Robert Hainard.** Gravure sur bois 36 x 27 cm ; n° 294 ; observation 4 février 1958 ; gravure 1958. © Fondation Hainard, Bernex CH

Au petit matin, tout était gris, l'eau, le sable, les peupliers, les écharpes de brouillard, les roseaux couverts de rosée. Gris aussi les hérons au bout du banc de sable, les pieds dans l'eau, la tête ramenée sur le cou replié, contre le dos rond. Grises, les vastes ailes, lorsqu'en s'envolant ils passaient devant la tache ocrée jetée par le premier rayon de soleil sur la falaise.

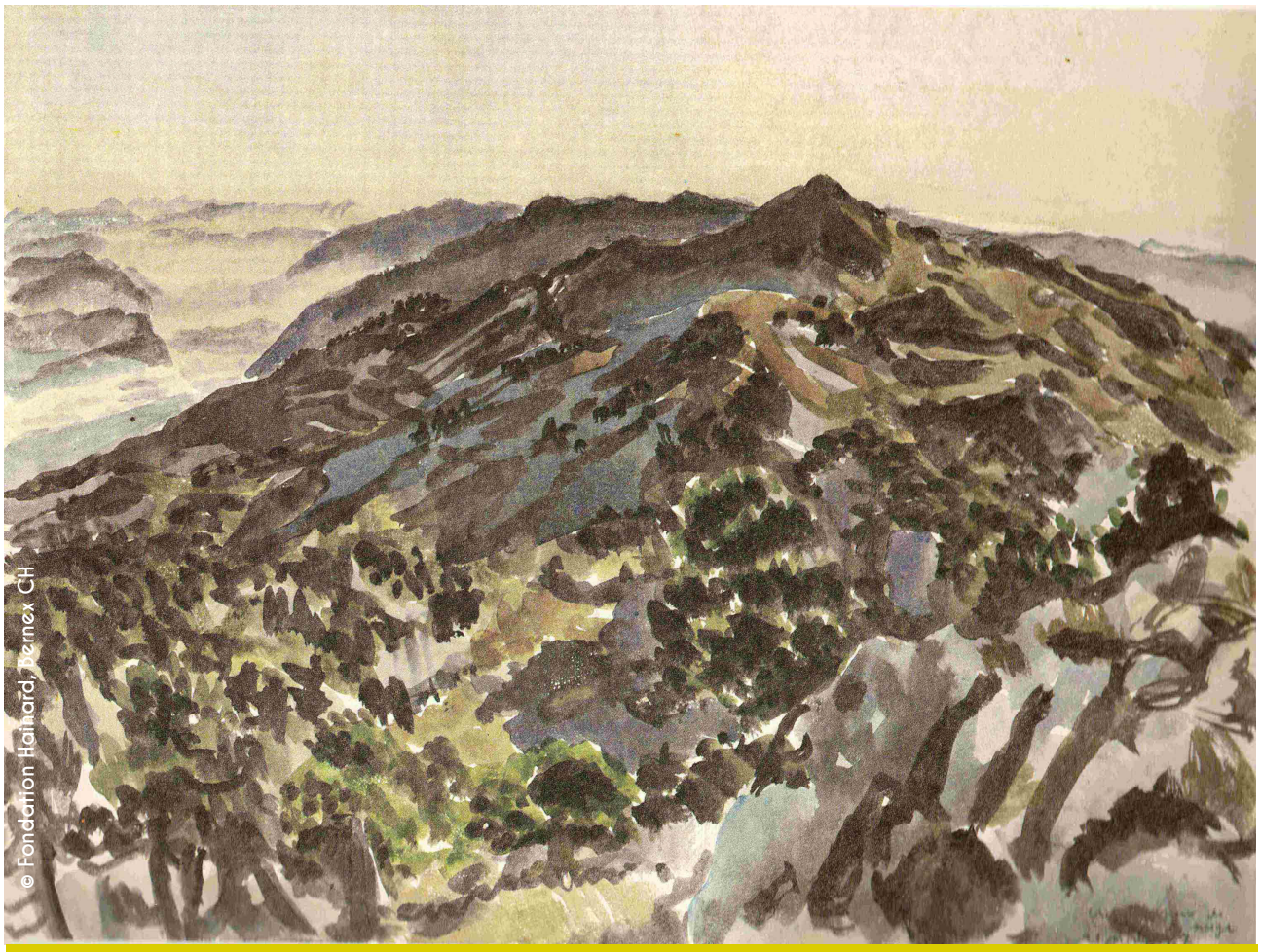
Eau d'émeraude de l'hiver, découvrant les cailloux garnis de mousse noire. Petits cris des spioncelles s'élevant d'un vol hésitant. L'émerillon fonce sur eux, ailes repliées, les manque, remonte et trace un paraphe fou devant la falaise où s'accroche un peu de neige. Sur l'eau calme rayée de blanc par le reflet de la rive enneigée, derrière un « trait » de gravier, les canards colverts, les menues sarcelles d'hiver, chinées, mouchetées, une bande verte sur l'œil, tête rousse, font toilette et s'ébrouent.
Mille coins infiniment précieux. Cette source limpide au pied du talus, parmi les sureaux ombragés du feuillage des chênes. Séparée du Rhône par une bande de roseaux, elle le rejoignait par un ruisseau rempli de cresson qu'on traversait sur de vieux saules penchés. La loutre y avait un trou, et venait manger ses prises à la pointe de la langue de sable. C'est le sentier de la loutre encore, qui contournait le pied d'une sorte de tour de gravier, à

l'endroit exact du nouveau pont de Peney. Je m'allongeais sur la falaise tranchée net, pour guetter les soirs d'hiver où la lune se lève loin vers le Nord et passe haut dans le ciel. Des arbres à moitié déracinés s'avançaient sur le vide et tachaient d'ombre les parois de sable bosselées de galets ronds. Je guettais aussi à la pointe aval de l'île du Nord, assis sur un petit pré, au pied de vieux saules, espérant voir la loutre émerger sur une souche où un chasseur du village l'avait surprise. L'île du Nord, avec son chenal couvert, si mystérieux, au pied de la pente abrupte où les cyclamens fleurissaient dans les galets moussus, sous le taillis épais. Et ce trou de loutre, sous les racines, à l'embouchure du Nant de Lagnon ; et le gros bloc où j'avais surpris de tout près le cormoran au diabolique œil vert, séchant ses ailes héraldiques. Dix mille moments, aubes orangées découpant les chênes noirs au-dessus des brouillards gris ; brouillards de novembre traînant sur le taillis mouillé. Après-midi d'hiver où le Rhône bleu, vert et mordoré courait au pied des roseaux d'ocre léger couronnés de panaches gris, devant les bois roux, le Jura bleu et blanc.

L'année où fut attaqué le Rhône, mon père est mort, et je n'ai plus été tout à fait jeune, à cause de ce qui était irrévocablement passé.

En amont de l'île du nord. **Robert Hainard.**
Aquarelle extraite de "Quand le Rhône coulait libre", p. 67 (1979).
© Fondation Hainard, Bernex CH

Le Jura gessien ! Passés les villages si rustiques allongés à son pied, plus une habitation, seulement de vieux prés entre les châtaigniers. Puis je m'enfonce par les sentiers sous la forêt broussailleuse, dans les dévaloirs pierreux, parfois resserrés entre les rochers couverts de mousse et de langues de cerf, jusqu'à la forêt épaisse des hauts sapins aux troncs argentés, jusqu'aux vieux arbres tordus des épaules de la montagne, jusqu'aux derniers foyards rasés par la tourmente d'hiver et aux buissons d'alisiers. Jusqu'aux croupes d'herbe rase et de cailloux, aux crêtes venteuses d'où la vue s'étend sur l'étagement des chaînes sombres vers la plaine lointaine. Combien de fois m'y suis-je engagé pour trois, quatre jours sans rencontrer un homme ou bien parfois quelques bûcherons ou un berger de moutons ? J'y ai poursuivi, guetté les sangliers, surpris la martre dans les branches, suivi la trace du chat sauvage, épié les rapaces, le grand pic noir, la gelinotte. En ai-je passé des nuits, sur le noir terreau de la forêt ou sur la neige, abrité de la pluie par une roche surplombante, à écouter les pas dans les feuilles, l'aboiement du chevreuil, les cris des chouettes. Par-dessus la grande plaine, le jour se lève derrière les dentelures bleues des Alpes. Le lac luit comme du cuivre poli au soleil levant d'été, la lune d'hiver brille au-des-



Le Reculet du Crêt-de-la-Neige. **(Jura, Ain, France). Robert Hainard.**
Aquarelle. 21 novembre 1947. © Fondation Hainard, Bernex CH

sus de la solitude de la mer de brouillard que percent les bruits confus de la civilisation. D'autres nuits, mille lumières parsèment la plaine habitée et l'une est celle de ma maison. Mais ici, je suis seul dans le grand vent, les espaces immenses, avec les bêtes sauvages.

En imprimant mes gravures, je lève l'œil de ma presse. Le calme Jura est là, ses forêts bleu mat sous son dos de neige blanche, ou d'un velours épais en dessous des prés qui verdissent avec les pluies de printemps, brunissent avec la sécheresse d'été, roussissent des gelées d'automne. Crêté d'éclatants nuages, balayé d'averses grises. Derrière lui s'élèvent les voiles troubles d'un changement de temps, les lourds nuages de pluie, les grandes déchirures bleues des éclaircies. C'est notre Olympe. Et lorsqu'il est un mur violet, tout plat dans le poudroiement laissé par le soleil couchant, une immense nostalgie heureuse gonfle le cœur.

Je reconnais chacun des ravins que modèle le soleil matinal, que dessine la neige, chaque affleurement de roche. Hélas, maintenant, lorsque mon regard quittant le travail minutieux, s'y repose, il suit les plaies des routes qui gagnent lentement ses flancs. Je sais ce qu'elles apportent : la forêt banalisée, les grands arbres débités, le gibier rare, les guinguettes et les baraques de week-end. Les jonquilles, denses comme pissenlits, mûrissant leur graine sans autre risque que le boutoir du sanglier, seront peut-être ramassées, dès qu'elles pointent, par une foule rapace, comme à la Plaine aux Rocailles. Les parterres de perce neiges des ravins disparaîtront. Déjà, des braillards tombés là de leur milieu abrutissant, s'y étourdissent de bruit pour ne pas écouter.

Ce n'est nullement de partager mon domaine sauvage qui me chagrine, mais pourquoi faut-il que l'homme soit toujours la ruine de la nature dans sa grandeur et sa noblesse ?

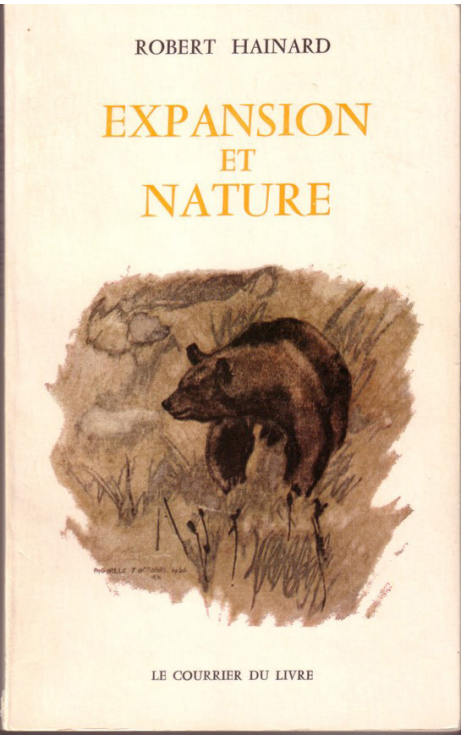
Quel orgueil, quelle exaltation avons-nous tirées de la vierge grandeur des Alpes ?

© Fondation Hainard, Bernex CH

***Gélinotte.* (Sergy, Jura, France). Robert Hainard.**
Gravure sur bois 28 x 36 cm ; n°148 ; observation 20 janvier 1946 ; gravure 1948.
© Fondation Hainard, Bernex CH

C'était un culte avec ses élans vrais et ses phrases creuses, ses monuments sacrés et sa bondieuserie, un fond poétique à notre vie. En une demi-vie d'homme, les beaux torrents blancs, les cascades, toute cette puissante vie de la matière qui a fait l'admiration respectueuse de générations aura disparu des Alpes violées jusqu'aux glaciers. Et ce n'est qu'un début ! Tout doit être utilisé, car il ne s'agit pas de sacrifices limités à des nécessités inéluctables, mais d'un système qui crée ses propres nécessités, qui est son propre but et qui s'étend, implacable.

Je pourrais parler de bien d'autres lieux, bois, rivières, de tel coin buissonneux près de chez moi, de tel arbre ou de la vaste Camargue au ciel plein d'oiseaux, lentement rognée et toujours menacée d'anéantissement radical.
Je pense aux gorges de la Tara, en Crna Gora, aux pins géants dessinant les assises du rocher, à la rivière limpide et verte dans les feuillages frais, aux sources qui bouillonnent au pied de la falaise. Je me souviens de tel paysage de Bosnie, tout ruisselant de sources (on a oublié ce que c'est chez nous où tout est capté depuis longtemps) si plein de coucous que leurs chants mêlés sonnaient comme des cloches. Une fraîcheur de naissance du monde. Il est encore des paysages paradisiaques. Mais ils sont un anachronisme, un accident, un retard. Ce sont, n'est-ce pas, des pays « sous-développés » ! Des régimes politiques anachroniques s'y sont longtemps maintenus, il serait aussi inhumain qu'imprudent de s'en réjouir, car cela se rattrapera ! Je connais deux pays (l'un par sa propagande, l'autre de près) où la foi au Progrès technique est demeurée intacte : l'U.R.S.S. et le Valais. Et cela sans doute, parce que tous deux sortent d'un état primitif longuement préservé.



Je m'empresse d'ajouter que mon schéma selon lequel l'appétit de nature va de pair avec la privation, ne s'applique pas toujours. En Yougoslavie, en Pologne, et sans doute ailleurs, le sens de la nature est très profond, on y préserve l'ours, le lynx et des forêts vierges. Cela n'empêche que le problème n'y est pas posé dans son ampleur et dans sa rigueur, et que le Progrès y est en marche comme partout.

La Terre entière doit-elle devenir pour l'homme un paradis perdu ? L'homme ne s'éveillera t-il de sa marche de somnambule, de sa poursuite hallucinée d'un bonheur fantôme que dans un monde de béton et de fil de fer ?

Ce texte est extrait du livre :
Robert Hainard. 1972. *Expansion et nature. Une morale à la mesure de notre puissance*. Le courrier du livre. Paris. 188 p.

Merci à la Fondation Hainard
(https://www.hainard.ch/),
en particulier à Marie Pflug Hainard
pour leur aimable autorisation.

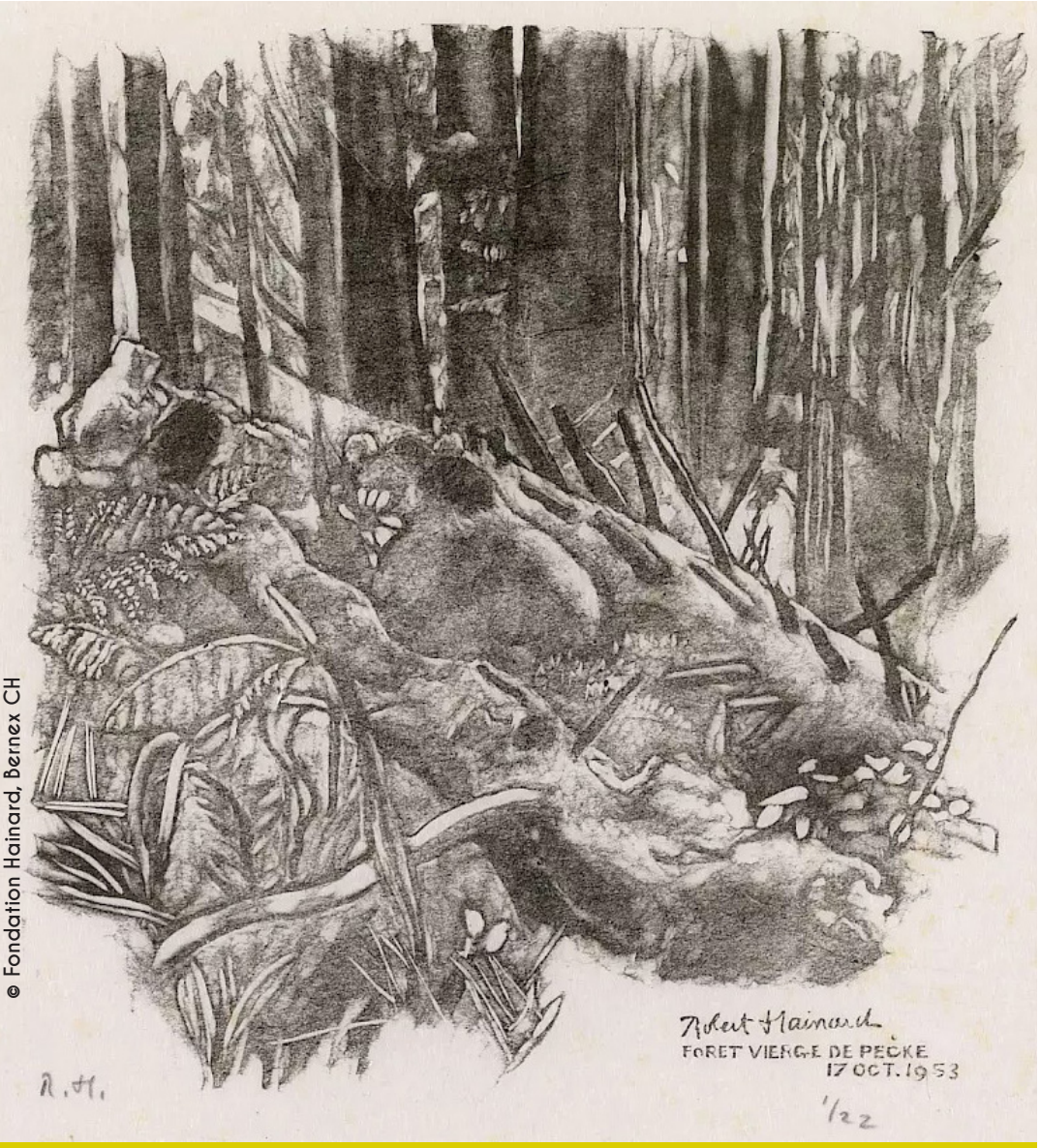
Réflexions de dernière heure sur le hasard et la spontanéité

extrait de "*Expansion et nature*" ; pages 133 à 138

Robert Hainard ; 1972

Jamais je ne me sens une telle tendresse pour les lumières derrière les vitres que lorsque je m'enfonce avec mon sac de couchage dans l'inhabité.

Ce n'est pas nostalgie du confort, car mon sac a le sien, petit îlot de chaleur sous le grand ciel froid ; non, c'est plutôt nostalgie du travail régulier, qui m'attend sous la lampe dès la soupe mangée, des bêtes enfermées en mes croquis et répondant à mon appel.



© Fondation Hainard, Bernex CH

Ours dans la forêt vierge, s'en allant. **(Forêt vierge de Pecke, Slovénie). Robert Hainard.** Gravure sur bois n° 320 ; 15 x 14 cm ; observation 17 octobre 1953 ; gravure 1972. © Fondation Hainard, Bernex CH

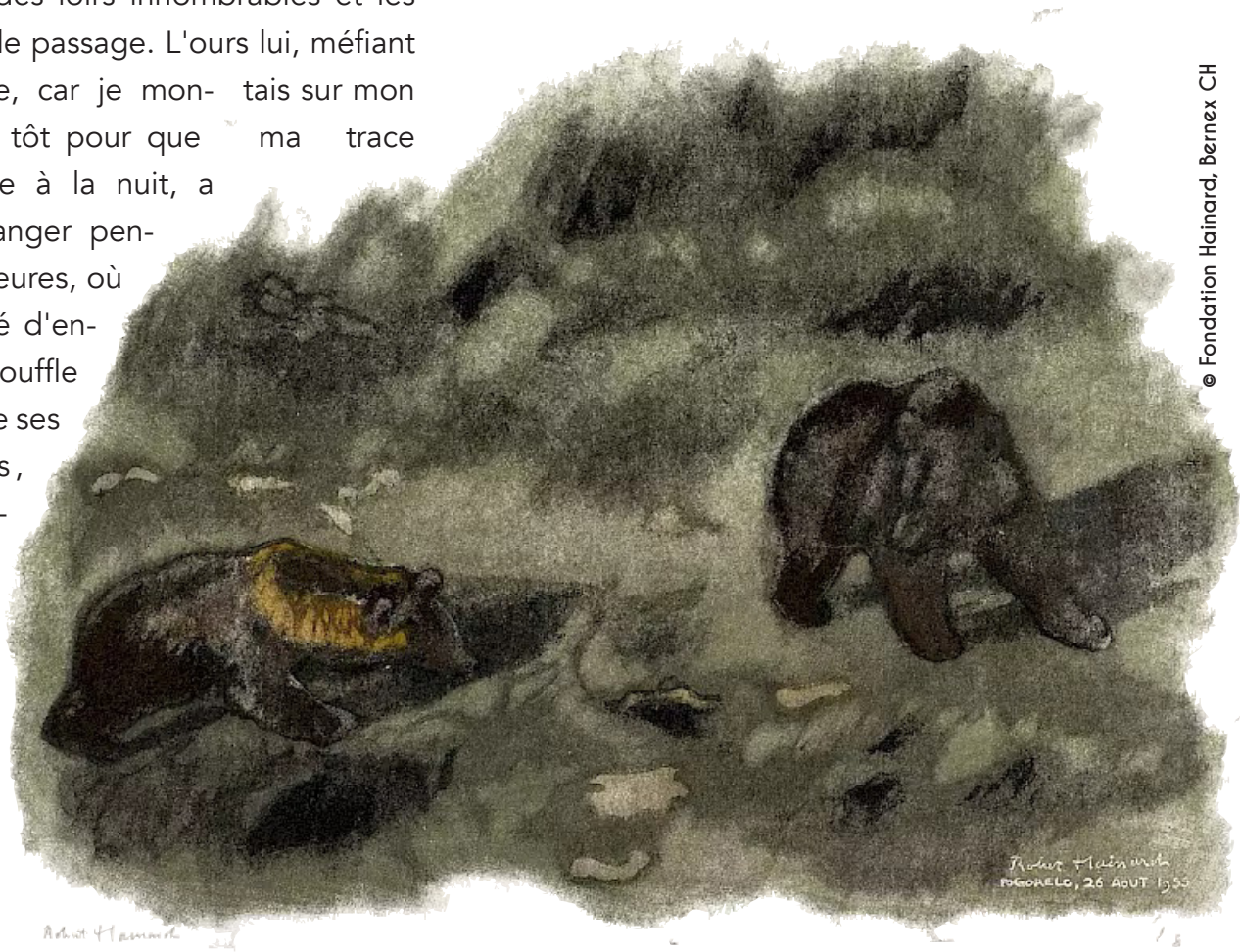
Je pense moins à m'abriter de la pluie et de la neige que du hasard. Ainsi ma vie se joue entre le besoin de dompter la chance, ou ce qui nous paraît tel, et le dégoût du monde trop dompté. Si je désire tant l'ours, c'est que j'attends la révélation de cette forme que je n'ai pas inventée, dans la spontanéité de son apparition. Mais parfois je succombe sous le poids de l'attente et de l'incertitude. Ceux qui, parmi leurs éprouvettes bien rangées et leurs expériences bien conduites, rêvent d'un

monde agencé par le seul hasard, je voudrais qu'ils viennent un peu le vivre. On se dit alors que ce qui est possible, mais peu probable, n'arrive jamais.

L'ours est revenu le soir suivant, il m'a senti et a grogné tout près de moi. Pour me soustraire au nez subtil de cet animal qui aborde la plupart du temps le village sous le vent, j'ai construit, avec le garde, une plate-forme sur un gros poirier. Nous avons pour cela été chercher des planches à demi pourries à un hôpital de partisans caché dans les bois. J'ai passé cinq nuits dans le poirier, et entendu plus de bêtes que je n'en ai vu : des sangliers, le gémissement de la laie et le crissement des marcassins, des renards, des lièvres, des chevreuils, des loirs innombrables et les échassiers de passage. L'ours lui, méfiant par principe, car je montais sur mon arbre assez tôt pour que ma trace soit éventée à la nuit, a réussi à manger pendant trois heures, où je n'ai cessé d'entendre son souffle et le bruit de ses mâchoires, sans s'aventurer hors du couvert des broussailles poussées entre les ruines.

Trois heures désespérantes où j'hésitais à sacrifier la chance, apparemment imminente, qu'il vienne à découvert chercher des poires, en essayant dans le fourré, une approche sans doute vouée à l'échec. Et pourtant, il avait laissé des crottes sous mon arbre, mais probablement par des nuits sans lune.

Enfin, j'ai vu un ours, et même deux ours différents, quatre soirs de suite, lorsqu'il faisait encore jour. Ils venaient aux chevaux morts qu'on dépose toujours aux mêmes places pour les attirer et, rarement, en tuer. Et puis je l'ai eu, cadeau tout spontané de la nature, dans la forêt vierge où j'ai dormi cinq nuits. C'est vraiment pour moi un accomplissement, car j'ai au fond le culte de l'ours et de l'arbre.



© Fondation Hainard, Bernex CH

Deux ours au clair de lune. **(Pogorelc, Slovénie). Robert Hainard.**
Gravure sur bois n° 254 ; 28 x 36 cm ; observation 26 août 1955 ; gravure 1955.
© Fondation Hainard, Bernex CH

L'ours, le vieux roi puissant et sage, que nous avons détrôné, mais devant lequel nous restons peu de chose lorsque nous renonçons à tous nos appareils. L'arbre gigantesque, sapin ou hêtre, qui n'a poussé si souverainement droit, avec tant d'espace autour de son fût, sous les couronnes qui se rejoignent si haut, que parce que ses ancêtres ont régné, de temps immémorial, sur ce sol. Lorsqu'il y a quelques siècles, un autre géant, son père peut-être, s'est effondré longtemps après être mort, le jeune sapin resté tout petit, au bois serré et dur comme de l'os, est parti vers la trouée du ciel.

Durant cette longue période d'échecs (j'aurais pu étudier des oiseaux, des insectes, des paysages, mais alors pourquoi être venu si loin ?) je me suis demandé si c'est bien d'ours et de forêts vierges que j'avais besoin. Mon impulsion première était très simple. C'était l'émerveillement devant la forme vivante, la plénitude à la fois évidente et insaisissable d'une poitrine de canard, la splendeur barbare et raffinée de ses couleurs. C'était aussi, et assez distincte d'abord, une extase rêveuse et nostalgique que me donnait le paysage (et plus encore, peut-être, le souvenir du paysage). La recherche se mêlait à l'acceptation contemplative, puisque j'étais élevé en ville, sans animaux domestiques. Ensuite, le goût de la bête simplement vivante devint celui de la bête sauvage. Sa forme est plus parfaite, plus rigoureuse. La difficulté de son approche

Ours au dernier quartier de la lune. **(Masun, Slovénie). Robert Hainard.**
Gravure sur bois n° 831 ; 27 x 36 cm ; observation 21 septembre 1978 ; gravure 1987
© Fondation Hainard, Bernex CH

en fait l'incarnation même du désir. En elle le goût de la forme vivante et celui du paysage s'unissaient. Mais aussi tout se complique, car l'animal a des exigences étroites. Toute nature, ou plus exactement toute campagne ne lui suffit pas : c'est à travers les exigences de l'animal que je me suis mis à juger la campagne. Le besoin de me renseigner, pour voir les bêtes m'a fait fréquenter les naturalistes et j'ai peu à peu compris que la campagne n'était pas la nature, mais un compromis entre elle et l'action humaine, s'écartant toujours plus vite de la nature. Plus s'étendait et s'approfondissait ma connaissance, plus j'acquérais la puissance et l'ambition de représenter des ensembles, plus j'étais gêné par leur altération.

Souvent, je me désole d'être venu trop tard dans un monde ravagé par l'homme. Je fais des heures de vélo pour trouver un bout de forêt un peu sauvage, une tache de roseaux sur des grèves envahies de villas. Je suis parvenu, dans mon âge mûr, avec beaucoup de peine et de protections, à voir une demi douzaine de loups et pas mal d'ours.

Jadis, je les aurais observés dans leur vie de tous les jours (est-ce bien vrai ?) comme je le fais des renards et des blaireaux. La fourrure des forêts ondulait de colline en colline, les chênes géants minés par la vieillesse et les capricornes, tombaient dans les mares où venaient se souiller les bisons et les aurochs. Les castors barraient les ruisseaux, les transformaient en étangs pleins de canards et de hérons. Le lynx guettait dans les branches basses... Mais si j'avais vécu en ces temps-là, je n'aurais pas eu ce désir dominant et conscient de nature, elle n'aurait été que matière ou décor à épopées, comme dans tous les poèmes anciens. Il y a cent ans, ou moins, j'eus été soucieux de perfectionnement technique, comme mes

© Fondation Hainard, Bernex CH

Blaireaux, sortie tardive. **(Le Longet, Chancy, Suisse). Robert Hainard.**
Gravure sur bois n° 549 ; 36 x 38 cm ; observation 2 juillet 1973 ; gravure 1974. © Fondation Hainard, Bernex CH

ancêtres qui furent paysans, horlogers ou professeurs de science, car je ne suis pas un autre homme ; simplement, je vis à une époque où le manque de nature devient critique, où sa destruction diminue la vie humaine plus que le progrès technique ne peut l'enrichir.
J'ai la chance immense que mes problèmes personnels ne me cachent pas ce problème fondamental. Mais c'est dans la destruction de la nature que je retrouve les problèmes mal résolus des hommes. On ne se sauve pas seul.

D'autres fois, j'apprécie avec gratitude et angoisse de vivre en un temps où il existe encore une nature, rognée mais puissante, plus restreinte que dénaturée, conservant la saveur des temps primitifs. L'action humaine se superpose à elle plus encore qu'elle ne compose avec elle, comme deux images imprimées sur la même page et qui ne se brouillent pas trop suivant que l'on fixe son attention sur l'une ou sur l'autre. Un monde où le va-et-vient des nuages, le régime des vents et des pluies, le rythme des saisons, sont encore la respiration de Dieu, comme le dit si bien le meunier de Daudet.

Plus rarement je pense, avec une fugitive mélancolie, que je ne verrai pas le monde rendu à la nature, où, sous les yeux de chacun, le lynx jouera avec ses petits, au pied d'un vieil arbre mort, dans le parc public, aux portes de la ville.

Une fleur qui soulève le terreau noir et les feuilles mortes, c'est la nature fraîche comme au premier jour. Pendant des années, je me suis réjoui des canards sur l'eau où danse et s'effiloche le reflet des nuages. Peu m'importait la barrière de fer à laquelle je m'accoudais, les passants dans mon dos et le fracas des trams sur le pont. N'était-ce pas un coin de nature vierge enfoncé entre les murs du quai ?

© Fondation Hainard, Bernex CH

Brouillards roses et bécasse. **(Dunsjöfjället, Suède). Robert Hainard.**
Gravure sur bois n° 351 ; 15 x 20 cm ; observation 3 juillet 1960 ; gravure 1962.
© Fondation Hainard, Bernex CH

La pointe de ces espaces immenses d'où venaient ces oiseaux, comme aussi les rafales de bise, les giboulées de neige, vers lesquels ils s'envolaient un instant pour s'abattre de nouveau, dans une éclaboussure, à mes pieds ? Pendant des années, mon imagination s'est nourrie des oiseaux d'eau et de l'eau noire entre les roseaux.
C'était encore un instinct assez sûr. Car une roselière, pourvu qu'on ne l'ait pas fauchée depuis deux ou trois ans, c'est toujours la nature vierge. L'homme détruit le marais, mais il ne peut guère l'abâtardir ; il est un monde assez uniforme, dont les fragments épars sont irrigués par le sang des migrations. Ainsi la moindre « gouille » participe de la vigueur des vastes étendues préservées. Les bords des cours d'eau libres, c'est le monde toujours en travail, remis à neuf à chaque crue ; sans doute, c'était autre chose quand ils traversaient la grande nature sauvage, mais enfin, les berges elles-mêmes, lorsque c'est une rivière ou un fleuve assez rapide et puissant, les galets, les bancs de sable, la végétation qui les colonise ou que le courant entame, sortent tout frais des mains de la nature.

J'envie ma femme. Elle aime la nature comme moi. Mais douée d'une vue moins aiguë, d'un sens tactile moins localisé dans les mains, moins actif , elle a une sensibilité plus végétale. Plus abandonnée aux choses, elle a moins besoin d'un être défini, l'animal, et moins besoin aussi de constructions intellectuelles.

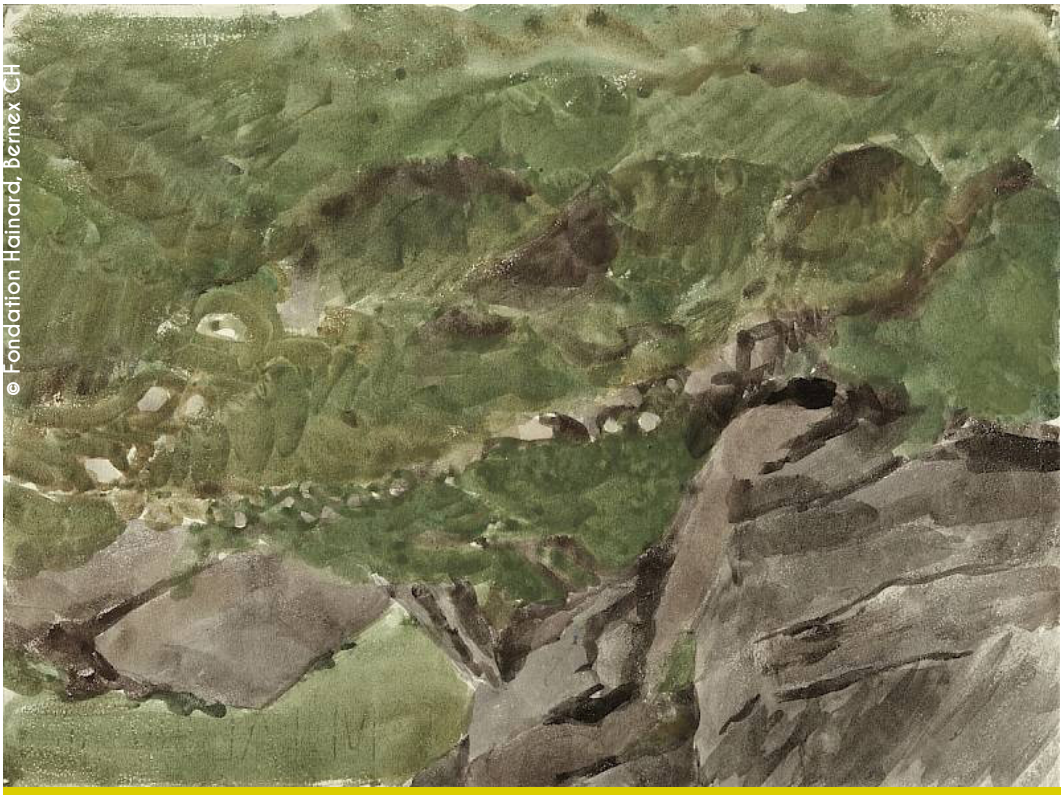
© Fondation Hainard, Bernex CH

Couple de colverts s'envolant des roseaux **(Marais de Lossy, Haute-Savoie).**
Robert Hainard. Gravure sur bois n° 269 ; 28 x 36 cm ; observation 12 mars 1952 ; gravure 1956. © Fondation Hainard, Bernex CH

Moins formelle, elle jouit surtout de l'étoffe des choses, et tant pis si la coupe change un peu ; labours ou forêts, grand arbres et maigres taillis, la moiteur de la terre, la fraîcheur des feuillages, la douceur des soirs, l'éclat du printemps sont à peu près les mêmes et c'est cela qu'elle peint. N'empêche que la campagne qu'elle aime est aussi une survivance, un anachronisme. Après l'ingénieur agronome, on ne peut plus aimer la campagne, à moins d'être un théoricien ou un esthète masochiste.

Chaque jour, je vais du village en ruines à la maison du garde, pour manger un morceau, essayer de dormir quelques heures, malgré les mouches, les cris des enfants et du bétail. J'emporte pour mon souper un morceau de pain fait de farine aigrie et frotté de saindoux. Je marche à travers la forêt mouillée, je suis à travers les vieux prés les chemins que n'utilisent plus que les ours, les faucheurs et les bûcherons bosniaques. Voici l'étang où les ours se baignent au printemps, leurs traces dans ce bourbier, voici le grand tilleul près de la source abandonnée. Je suis un étrange contemplatif, pour qui la marche n'est pas une occupation, non satisfait par les images qu'il ne travaille pas de son intelligence et de ses mains. Je rêvasse beaucoup et traîne une mordante mélancolie.

Des souvenirs me reviennent, car depuis mon enfance, mes souvenirs ont été capiteux, en même temps que mon désir impatient. Tout cela, qui m'a ému, passionné, que j'ai partagé avec ceux que j'aime et qui revient du passé avec l'ineffable saveur de ce qui a été vécu, ce n'était pas la nature vierge et complète, et cela n'était-il pas vrai pour autant ? Au fond, combien cette nature est artificielle pour moi. Artificielle ! Le mot n'était pas prémédité. En vérité, ce qui m'a poussé, c'était le besoin de retourner à quelque chose


© Fondation Hainard, Bernex CH

Le gros rocher. **(lieu inconnu). Germaine Hainard-Roten.**
Aquarelle ; date inconnue.

© Fondation Hainard, Bernex CH

***Bisons luttant.* (Bialowieza, Pologne). Robert Hainard.**
Gravure sur bois n° 316 ; 22 x 37 cm ; observation 11 mars 1959 ; gravure 1959.
© Fondation Hainard, Bernex CH

de très fondamental, de permanent, d'imprescriptible. C'était tout autant, bien que moins clairement, le vieux besoin humain de recréer son milieu. Une bonne part, la plus active, la plus aiguë sinon la plus profonde, de ma passion pour la nature, vient de ce que j'ai à la chercher, à la recréer, tandis que le monde civilisé m'est offert et qu'il s'en va tout seul à son accomplissement.

Si je suis resté en Europe, alors qu'au Canada, dans l'immense forêt, les ours pêchent les saumons dans les torrents sauvages, ce n'est pas tellement parce que j'étais trop pauvre pour m'offrir le voyage, ou trop avancé dans la vie pour abandonner une nature dont j'ai lentement appris à connaître toutes les créatures et toutes les voix, pour tout recommencer. C'est en partie par enracinement, par besoin d'accepter les données du problème, puisque je suis né en Europe. J'ai encore besoin de tradition humaine et, sans aller aussi loin qu'un de mes amis, qui n'est heureux que tant qu'il peut s'enter sur des souvenirs gréco-latins, j'aime que l'ours et le loup aient été mêlés à toutes nos légendes et que le bison ait été dessiné par les chasseurs paléolithiques.

Ce texte est extrait du livre :
Robert Hainard. 1972. *Expansion et nature. Une morale à la mesure de notre puissance*. Le courrier du livre. Paris. 188 p.

Merci à la Fondation Hainard (https://www.hainard.ch/), en particulier à Marie Pflug Hainard pour leur aimable autorisation.

L'idolatrie artistique

extrait de "Et la nature ?" ; pages 187 à 188

Robert Hainard ; 1943

Pour les artistes, le monde est un perpétuel sujet d'émerveillement. Pour les petits enfants aussi. Et puis, ils s'habituent et ils ne sont plus sensibles qu'à l'extraordinaire. Notre sensibilité est relative et ne perçoit que les différences. Le contact le plus doux s'oublie vite si notre main ne bouge. C'est pour cela que le bonheur est si rarement conscient au moment même. Il l'est dans le souvenir, confronté à d'autres sentiments, dans le désir aussi. On s'aperçoit de son existence quand on risque de le perdre.

Dans tous les domaines, nous ne voyons que les différences. Nous jugeons deux personnes « entièrement opposées » alors que leurs différences ne sont rien à côté de ce qu'elles ont de commun. Comparez-les

© Fondation Hainard, Bernex CH

Brouillards glacés sur le Rhône. **Robert Hainard.** Aquarelle ; 1938.

à un chien, elles sont toutes pareilles. Et pourtant, le chien leur ressemble fort si on pense à un poisson et même le poisson par rapport à une chose inanimée. Nous sommes comme l'oiseau perché sur un sapin de trente mètres, qui jugerait que le sapin qui le dépasse de deux pieds est deux fois plus haut que celui qui le dépasse d'un pied.

L'artiste, peut-être parce qu'il a beaucoup d'imagination et qu'il imagine qu'il aurait pu ne pas être ou être tout autre chose, l'artiste s'émerveille d'être au monde. Dans le pays où il vit chaque jour, il est plus émerveillé qu'un touriste. Il est en amour, des artistes qui après dix, vingt et trente ans, s'émerveillent d'être aimés et s'étonnent comme de jeunes mariés en s'éveillant à côté de leur femme. Ils sont au fond les seuls pour qui toute joie ne tombe pas en poussière dès qu'ils la touchent.

Il en est ainsi en toute chose. On ne voit la couleur que d'une chose frappante, exceptionnelle ou d'un aspect exceptionnel d'une chose connue. Le reste est « la grise réalité ». L'artiste est comme s'il n'avait rien vu, ou plutôt, il s'aperçoit qu'il n'a jamais rien vu. Il s'émerveille des choses les plus simples, et justement des plus simples, parce que ce sont celles qu'on voit le moins. Il découvre, pas toujours, car il est aussi la plupart du temps un homme pratique et distrait, un merveilleux qu'il révèle à ceux qui le voient sans le voir depuis toujours.

Marais de Grône ; Grand-Chavalard et Haut-de-Cry. **(Valais, Suisse). Robert Hainard.**
Aquarelle ; 23mars1934.

Et moi, j'allais chercher des choses qui, pour un homme de ma condition, je dois bien le reconnaître, sont exceptionnelles. Je traversais à bicyclette la ville, la triste banlieue et même les cultures sans bien les regarder. Avec beaucoup de peine et de patience, j'allais rassembler les morceaux de mon univers. J'allais vers des choses qui me sont ensuite devenues familières, des canards, des renards, des blaireaux et même des ours, des choses que je n'aurais jamais pensé à chercher si je ne les avais connues par les livres.

Pourtant, je sens aussi la poésie de la vie de tous les jours. La pensée de l'été évoque pour moi l'éclat du soleil et les dernières fraicheurs de la rosée dans ma cour. L'ombre dorée et poussiéreuse, les toiles d'araignées et l'hirondelle dans la grange où je remise mon bois.

L'image de la gare est toute parfumée, de la liberté, des lacs, des forêts, des bêtes vers lesquels je vais par le train. Cette émotion ne vient pas de la gare elle-même. Toutes ces choses que je traverse l'esprit détendu, gonflé d'un désir dont elles ne sont pas l'objet, ces choses s'associent à ce désir, ces choses sont, parfois plus fraîchement poétiques que la « vraie » nature, qui est l'objet de mon travail. De même que l'odorat, le moins intellectuel de nos sens, évoque le mieux nos sentiments passés.

Je ne vais pas prétendre qu'il n'y a de richesse pour l'esprit que dans la nature vierge. Dans tous les paysages, même les plus urbains, si la coupe est l'œuvre de la raison, l'étoffe reste de la même richesse, herbe, arbres, pierres, lumière, atmosphère, poussières. Et l'homme bien sûr.

© Fondation Hainard, Bernex CH

Epeire fasciée et criquet. **(Les Pommeraies, Haute-Savoie). Robert Hainard.**
Gravure sur bois n° 173 ; 22 x 24 cm ; observation 28 août 1928 ; gravure 1948
© Fondation Hainard, Bernex CH

© Fondation Hainard, Bernex CH

***Cerf et héron dans le brouillard.* (Le Périoux, Chambord, France). Robert Hainard.** Gravure sur bois n° 753 ; 31 x 36 cm ; observation 1 octobre 1983 ; gravure 1984 © Fondation Hainard, Bernex CH

Seulement, on oublie facilement que les émotions de l'artiste sont nourries par les désirs de l'homme. Et pour moi qui suis peut-être, après tout, un homme très moderne, la vie matérielle n'est plus un champ d'activité suffisant. Je me livre à la contemplation active. Comme le chasseur va à la recherche de sa proie, comme le prospecteur traverse les pays à la recherche de richesses, je vais à la conquête des matières les plus riches pour la pensée et la sensibilité.

Ce texte est extrait du livre (disponible en fac simile à la Fondation Hainard) : Robert Hainard. 1943. *Et la nature ?*. Editions Gérard de Buren. Genève (Suisse). 226 p.

Merci à la Fondation Hainard (https://www.hainard.ch/), en particulier à Marie Pflug Hainard pour leur aimable autorisation.

A propos de l'affirmation : tout est nature

extrait de « *Et la nature ?* » ; pages 181 à 186

Robert HAINARD ; 1943

On me dit : « c'est donc entendu vous cherchez dans la nature l'irrationnel, mais il subsiste toujours assez d'irrationnel, il suffit que les choses nous arrivent par les sens. Ainsi tout est bien nature ».

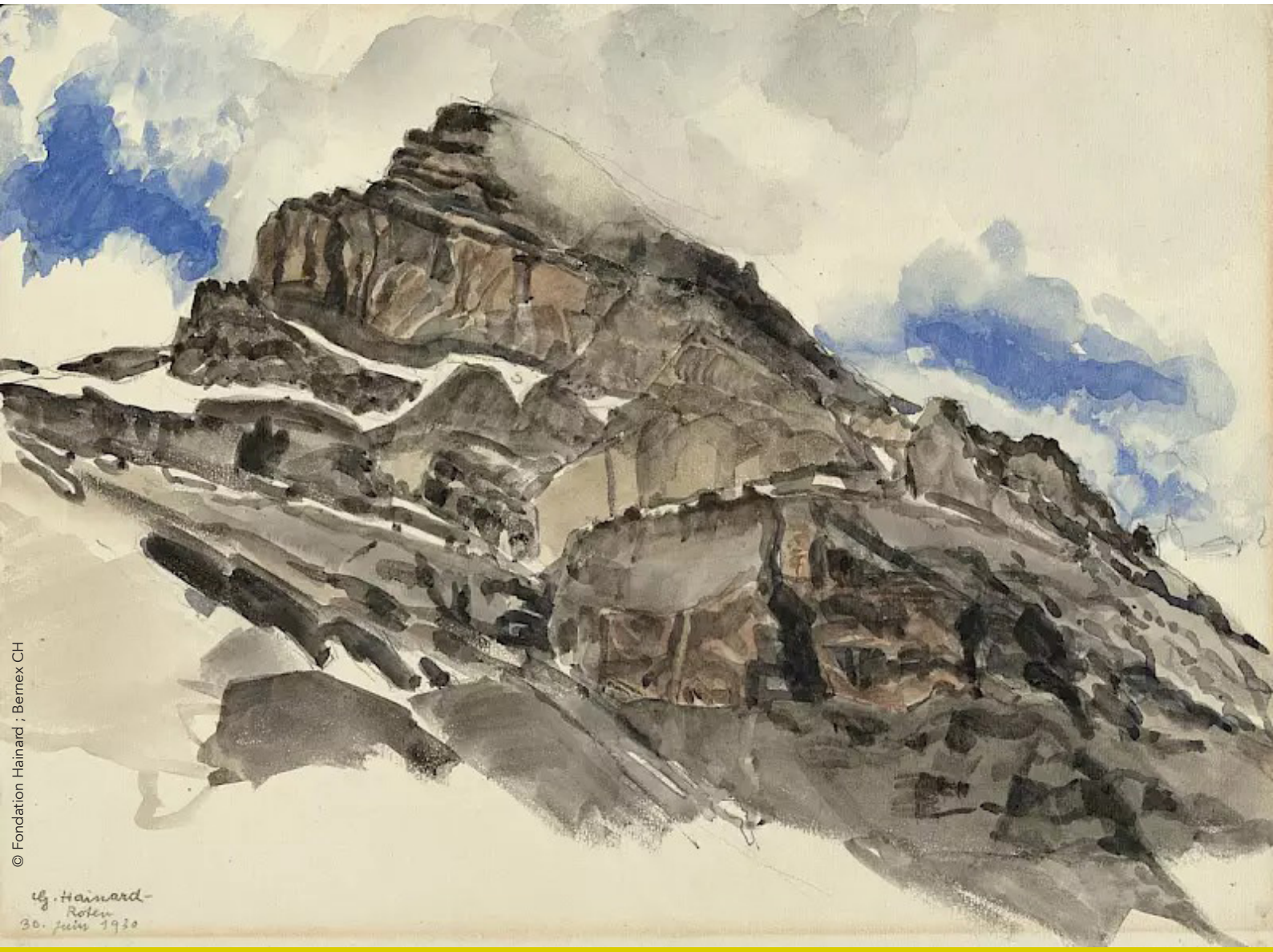
C'est juste, et je comprends fort bien qu'on peigne une maison, ou une pipe, une boîte d'allumettes et un paquet de tabac. Je conçois même qu'on en fasse une peinture meilleure que la mienne, qui s'attaque à des sujets si complètement irrationnels qu'elle a bien de la peine à les saisir. Si j'aime tant les animaux, c'est peut-être en partie parce qu'ils présentent quelque chose de plus organisé que le paysage et par là de plus accessible à l'esprit. Ils seraient un peu les intercesseurs entre le paysage et mon esprit. Il y aurait ainsi une sorte de chaîne entre la raison et le vaste monde par mes outils, mon travail, les animaux, les plantes, les arbres.
Si ceux qui goûtent la nature en se promenant un beau dimanche dans la banlieue n'ont pas tort, leur sentiment de la nature n'est cependant pas très exigeant, je dirai plutôt pas très cultivé. Car la nature est un ensemble. Elle a quelque chose de concertant, de symphonique. Les parties y répondent au tout, le tout aux parties.

Je m'explique peut-être mal, mais enfin, personne ne prétendra de bonne foi que voir des chamois au flanc d'une montagne, en fin d'après-midi lorsque le soleil fait briller à contre-jour le poil des échines comme les touffes d'herbes d'un vert bruni par l'été, laissant où il n'atteint pas des trous d'ombre que l'air léger ne remplit pas, lorsque le vent passe les crêtes avec des frôlements soyeux, ce n'est pas autre chose que voir un chamois dans un enclos, un lion en cage ou des poules dans une cour.

© Fondation Hainard ; Bernex CH

Grand bouc de chamois, le soir. **(Aletsch, Suisse).**
Robert Hainard. Gravure sur bois 36 x 28 cm ; n° 266 ; observation 10 novembre 1948 ; gravure 1966.
© Fondation Hainard, Bernex CH

Personne ne prétendra quand même que voir la muraille de rochers des Diablerets (et même de tout petits rochers) n'est pas autre chose que de voir un pan d'ombre sur un mur ou un lambeau de ciel par dessus des toits. Oui, autre chose que le menuisier du village, que j'aime tant et dont je mets la dignité très haut, dans son atelier où tout est recouvert de la poussière du bois comme la prune de son fard, jusqu'à ses habits et ses mains. La paysanne dans son jardin avec ses légumes, ses haies de groseillers, ses fleurs familières, le mur de la maison qui étend son ombre, le chat qui se chauffe au soleil devant le mur de la cuisine toute pleine d'une ombre brune et d'odeurs tellement connues, c'est aussi un bel ensemble. Le paysan dans ses champs, le pâtre hirsute et à moitié muet dans ses habits délavés par la pluie, dans son chalet accoté au rocher, plein de boue, de bouse et de suie, de l'odeur du petit lait et de celle de la moisissure de huit mois passés sous la neige, et ses ustensile s de bois lavés à grande eau et tout imprégnés de la graisse du lait ; et même le mécano, son cambouis, son ingéniosité brouillonne, l'amas de ferrailles hétéroclites qui sont ses outils et fournitures. Et même, mon Dieu oui ! l'employé dans



© Fondation Hainard ; Bernex CH

Tête Ronde, Diablerets. Anzcindaz, canton de Vaud, Suisse. Aquarelle de Germaine Hainard-Roten ; 30 juin 1930.
© Fondation Hainard, Bernex CH

son bureau qui sent le linoléum : ce sont des ensembles presque organiques, vénérables ou au moins de filiation vénérable, qu'une longue adaptation a enrichis et emplis d'harmonie. Cette harmonie n'est pourtant pas aussi riche, aussi rigoureuse, aussi nécessaire que celle de la nature. Elle n'est pas aussi étrangère à notre raison et par là digne d'admiration, pas aussi nourrissante... Je n'avais pas l'intention de dire ce mot, mais il vient si naturellement que je le dis, malgré toutes les interprétations étroites auxquelles il peut donner lieu : on n'y sent pas aussi bien la main, le souffle des dieux ou de Dieu.

En pensant ceci, je suis à l'affût du grand coq (le grand Tetras). Le ciel pâlissant efface les étoiles entre les pointes des sapins, l'aube grise tire de la confusion les branches barbues et blanchit la neige. Le concert des grives et des merles à plastron s'éveille. La chevêchette, la mystérieuse petite chouette des grandes forêts de sapins, fait tinter à coups pressés son appel argentin (il y en a deux et leurs appels alternés parfois s'unissent en fausset). De plusieurs côtés, je perçois le chant étrange, claquements membraneux, bruits de bulles, chuintements aigres des coqs. Dans un instant, je l'espère, l'un d'eux descendra devant moi avec un grand bruit d'ailes, pour parader sur la neige, à la fois compassé et frénétique. Je serai à deux mètres de son œil farouche au large sourcil écarlate, de son puissant bec brochu, de sa barbe hérissée. Tout cela, n'est-ce pas incomparable ? Cela ne mérite-t-il pas un nom particulier ?

Je pense à mes premières amours, à des canards sur un banc de vase ou de gra-

© Fondation Hainard ; Bernex CH

***Grand coq, poule et ciel d'aube.* (Jura).** Robert Hainard. Gravure sur bois 28 x 38 cm ; n° 652 ; observation 13 mai 1965 ; gravure 1979. © Fondation Hainard, Bernex CH

vier. Ils rengorgent au soleil une poitrine ronde et satinée. A petits pincements pressés du bec plat, l'œil mi-clos, ils arrangent un merveilleux plumage tissé de fines chinures grises, tranché avec une barbare somptuosité de noirs et de blancs purs, de marrons, de bleus, de verts métalliques. Le soleil printanier inonde de lumière toute neuve l'eau joyeuse qui brille et bruisse sur la grève à petites vaguelettes. Le bleu doux de l'air de mars envahit le lac, le ciel et les montagnes. De petits échassiers au ventre argenté, parfaitement fuselés, courent à pas rapides et sondent la vase du bec. Un courli, le bec arqué et l'aile en faux, fait sonner sa flûte éclatante. Des vanneaux, à grands coups de larges ailes noires et blanches dont les plumes crépitent, plongent vers le sol avec un miaulement et remontent avec de petits cris joyeux. Je me sens à plat ventre dans la vase entre les roseaux secs qui craquent, respirant l'odeur doucereuse du lac, l'odeur âcre du limon, imbibé d'humidité et de soleil et à moitié transi.

Je pense au cabinet de travail de mon ami Olivier Meylan, au haut de sa maison paysanne. Je vois ses murs couverts de livres, de rayons, de tiroirs où s'entassent les séries de peaux d'oiseaux et d'œufs, les collections d'insectes et de plantes. Je vois la table où nous étalons livres, cartes et documents. Je vois aux murs encore toutes sortes d'objets de campement, d'effets d'équipement militaires plus ou moins démodés. C'est là que nous examinons à grand renfort de livres en diverses langues, les points obscurs de nos études, là qu'arrive la correspondance des meilleurs ornithologistes du monde ; là que penchés sur des cartes, des récits d'explorateurs ornithologistes, nous avons préparé de mémorables expéditions. Lorsque les travaux des champs laissent quelque répit, j'arrive le matin. On nous appelle pour les repas, après lesquels nous remontons à notre travail. Vers les 11 heures du soir, nous redescendons à travers la maison en-

© Fondation Hainard ; Bernex CH

***Canard morillon.* (Genève).** Robert Hainard. Gravure sur bois 14 x 19 cm ; n° 3 ; observation 11 mars 1928 ; gravure 1928. © Fondation Hainard, Bernex CH

dormie pour boire une tasse de thé dans la cuisine tiède. Et puis, vers les minuit, sur le pas de la porte, le vélo en main, nous discutons encore un moment sous le ciel étoilé ou pluvieux. C'est de tradition. Après quoi chacun s'en va retrouver sa famille endormie.

C'est là, et pendant nos courses que ma connaissance de la nature s'est élargie, ce qui n'a pas été sans amplifier le sentiment que j'en ai. J'ai appris que la nature est un tout. Qu'il ne suffit pas de planter des pins pour avoir une forêt de pins mais qu'on reconnaît la forêt de pins naturelle au fait qu'il s'y trouve les plantes qui accompagnent le pin, l'association végétale de la forêt de pins, qui s'est formée avec elle. J'ai appris ce que c'est qu'un « biotope », le lieu où se trouvent réunies les conditions nécessaires à la vie de telle espèce. J'ai appris que la protection des oiseaux consistait bien moins à interdire leur dénichage qu'à conserver les lieux indispensables à leur existence. C'est là que j'ai appris que l'oiseau intéressant n'est pas l'oiseau rare égaré loin de son milieu habituel, mais l'oiseau qui est étroitement associé au paysage.

Par la fenêtre, je vois le soleil couchant poudroyer d'or le Jura bleu. Ses pentes boisées, ses longues ondulations successives m'ont donné une idée des vastes domaines de nature, des gens, forestiers, bûcherons qui vivent à leur contact, connaissent leur économie encore si peu modifiée.

Parfois nous allons le soir au coin d'un bois de chênes écouter la croûle de la bécasse dans un lumineux crépuscule de printemps. Ou bien nous partons au milieu de la nuit pour nous trouver, au jour, au bord de quelque combe du Jura glacée par l'aube ou dans quelque forêt enneigée à l'écoute du grand coq. J'ai appris à

Le bleu de mars. Des Teppes d'Aire-la-Ville sur le Jura. **(Aire-la-Ville, Genève, Suisse).**
Robert Hainard. Aquarelle ; 4 mars 1934. © Fondation Hainard, Bernex CH

connaître le nid du grand pic noir, creusé dans un tronc de fayard, et les oiseaux, pigeons colombins, chouettes de Tengmalm qui nichent autour de lui dans les cavités qu'il s'est laissé voler.

De là, nous sommes partis, la tête de mon ami pleine de renseignements précis, la mienne surtout de glorieuses visions de paysages sauvages et d'animaux impressionnants, pour des voyages aussi fructueux qu'économiques. L'œil ouvert et l'oreille au guet, nous avons gravi des montagnes et des cols, parcouru des forêts, des marais et des tourbières, longé des rivières, traversé des torrents et des glaciers. Nous avons essuyé les pluies et les orages, sué au grand soleil, effrayé les populations par nos allures de vagabonds, inquiété la gendarmerie. Nous avons traversé les mélancoliques Cévennes, pluvieuses, venteuses, le plateau pierreux et désolé du Causse Méjean. Nous sommes descendus dans les gorges sciées dans le calcaire par les rivières limpides pour y chercher les vautours qu'on y voyait, il y a bien peu de temps, en grandes bandes. Nous en avons aperçu deux, un matin, jouant dans le vent qui faisait onduler comme un drapeau leurs vastes ailes. Nous sommes montés par les talus garnis de buis jusqu'aux tourelles, aux clochetons de rocher qui bordent le plateau. Nous avons vu les trous de rochers où les vautours s'abritent. Personne, hélas, n'a revu les vautours des Causses après nous. D'autres fois, de petits bateaux de pêche bondissant sur la houle du mistral nous ont amenés vers de radieux îlots de la Méditerranée. Nous avons gravi au milieu de tourbillons de goélands, les rochers de calcaire pâle ou de roche rouge et déchiquetée au pied desquels se brisait en écume blanche les flots d'outremer et de vert bouteille. Nous avons surpris par de tièdes nuits sans lune, pendant qu'autour de nous le maquis répandait ses odeurs de résine et d'aromates, le concert des harpies (plus scientifiquement puffins yelkouans). Elles entrecroisaient au-dessus de la mer leurs plaintes s'élevant graduellement jusqu'à un rire frénétique. Nous avons surpris dans son trou l'oiseau qui a frappé l'imagination des anciens, l'oiseau que nous avions vu, sur deux ailes étroites et tendues, décrire de larges courbes contre le vent en rasant les vagues. Il avait un bel œil doux, une tendre et palpitante gorge blanche.

Il y eut la Corse, des montagnes qui paraissaient, sous la neige de printemps, avoir 3000 m. et en avaient 2000, une forêt immense, inexploitée, de grands pins au tronc puissamment cylindrique, roux, aux frondaisons rases et jaunâtres et au-dessus d'eux, une zone de hêtres rasés par le vent, rongés de moisissures rouges.

© Fondation Hainard ; Bernex CH

Vautour fauve au vol, tournant la tête.
Robert Hainard. Gravure sur bois 15 x 11 cm ; n°334 ; observation 17 avril 1960 ; gravure 1960.
© Fondation Hainard, Bernex CH

Il y eut la côte est, graveleuse et un peu désolée, ses maquis ravagés par le feu, ses lagunes. Il y eut, vers l'extrémité sud, des cabotages qu'on peut bien qualifier d'homériques, à cela près que nos tribulations venaient d'un incroyable moteur qui ne marchait qu'à force d'attentions, de caresses et de flatteries et nous laissait, malgré toute la science d'un vieux pêcheur, désemparés sur la mer violente. Il y eut des îlots granitiques où les cormorans huppés et les puffins cendrés nichaient sous le maquis couché et entrelacé par le vent et l'îlot de Colombaria, quelques boules de granit, d'où jaillit à notre approche un essaim de petits pigeons de roches bleus. Il y eut au retour une traversée mouvementée, par un des plus gros vents de l'année, des vagues énormes et glauques sous la clarté lunaire filtrant à travers les nuages bas.

Mais où me suis-je engagé ? Je devrais parler de la Camargue, des vastes étangs salés, des plaines de glaise fendillée et de salicornes, des files de centaines de flamants roses alignés au loin dans l'eau sans profondeur ou déployant en grand vol des ailes de pourpre. Je devrais parler des matins d'automne, avant jour, dans l'odeur du sel et du roseau pourri, du vol sifflant de canards invisibles et des sangliers traversant les étangs au petit jour. Je devrais parler des vols de milliers de canards s'envolant avec un bruit de tonnerre au passage d'un rapace.

Je devrais parler des nuits tièdes de printemps traversées par les cris rauques, tombant du ciel, des bihoreaux (les hérons de nuit) par le caquètement d'oies des flamants dans l'étang voisin. Je devrais parler du soleil au haut du ciel immense, du paysage de mirages bleus, de tous les oiseaux étranges, des bruyantes colonies de bihoreaux et de garzettes dans les bois

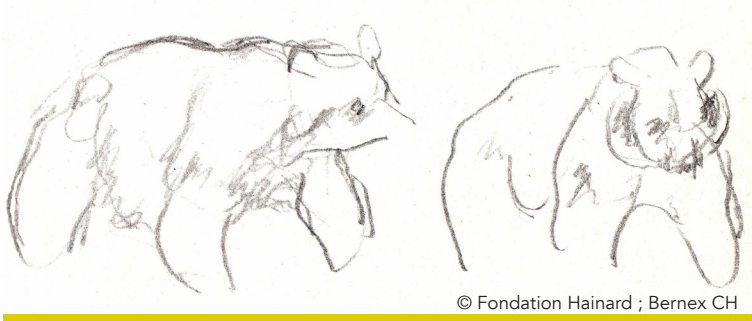
© Fondation Hainard ; Bernex CH

***La héronnière.* (Coto Doñana, Espagne).** Robert Hainard. Gravure sur bois 28 x 36 cm ; n°343 ; observation 30 avril 1960 ; gravure 1961. © Fondation Hainard, Bernex CH

au bord du Rhône. Les aigrettes garzettes sont de petits hérons blancs, si élégants qu'on les croit presque grands. Ils traversent le dôme de feuillage pour venir se poser sur leur nid et les flèches du soleil illuminent la mousseline des fines plumes bouffantes de leur dos.

Je devrais parler de la Bulgarie, de l'attente de l'ours dans la forêt enneigée et de celui qui dévorait un sanglier à vingt mètres de moi dans la nuit, que je n'aperçus qu'un instant à la faveur d'un rayon de lune. Je devrais parler du lac marécageux peuplé de pélicans, de cygnes, d'oies, de toutes sortes de canards et de hérons, d'aigles de mer majestueux. Quand j'en aurais rempli cent pages, je n'aurais encore rien dit.

Je devrais parler de tant de désirs et de rêves (que la réalité soufflerait comme une petite fumée s'ils prenaient corps). Je devrais parler de tant de regrets, qui auraient une grande importance dans cet examen de mes raisons d'aimer par dessus tout la nature. Car si j'en avais eu tout mon saoûl, j'en aurais peut-être joui sans me poser beaucoup de questions sur son sort,

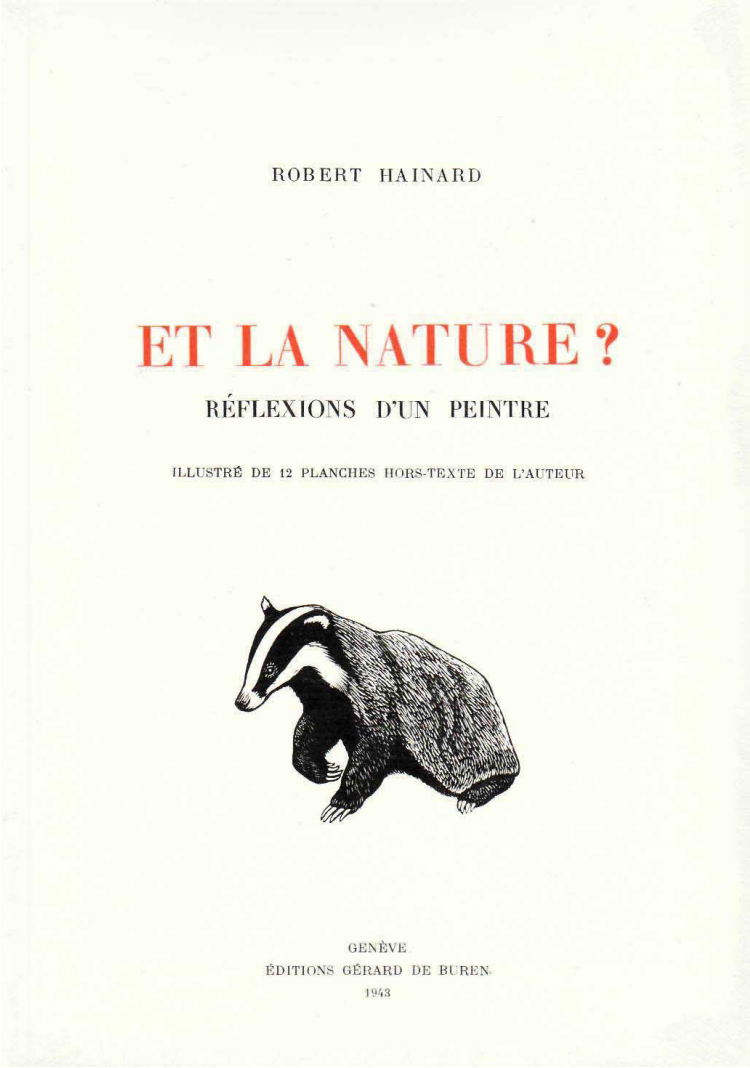


© Fondation Hainard ; Bernex CH

Deux ours.
Robert Hainard. Croquis de terrain ; 1954.
© Fondation Hainard, Bernex CH

comme ces pionniers qui parcouraient les prairies et les forêts d'Amérique, attirés par une vie large et libre qu'ils contribuaient avec insouciance à détruire.

Je devrais, en parlant de la nature, parler de tous les amis qui l'aiment comme moi. Ceux-là ne me diront pas : tout est nature.



ROBERT HAINARD

ET LA NATURE ?

RÉFLEXIONS D'UN PEINTRE

ILLUSTRÉ DE 12 PLANCHES HORS-TEXTE DE L'AUTEUR

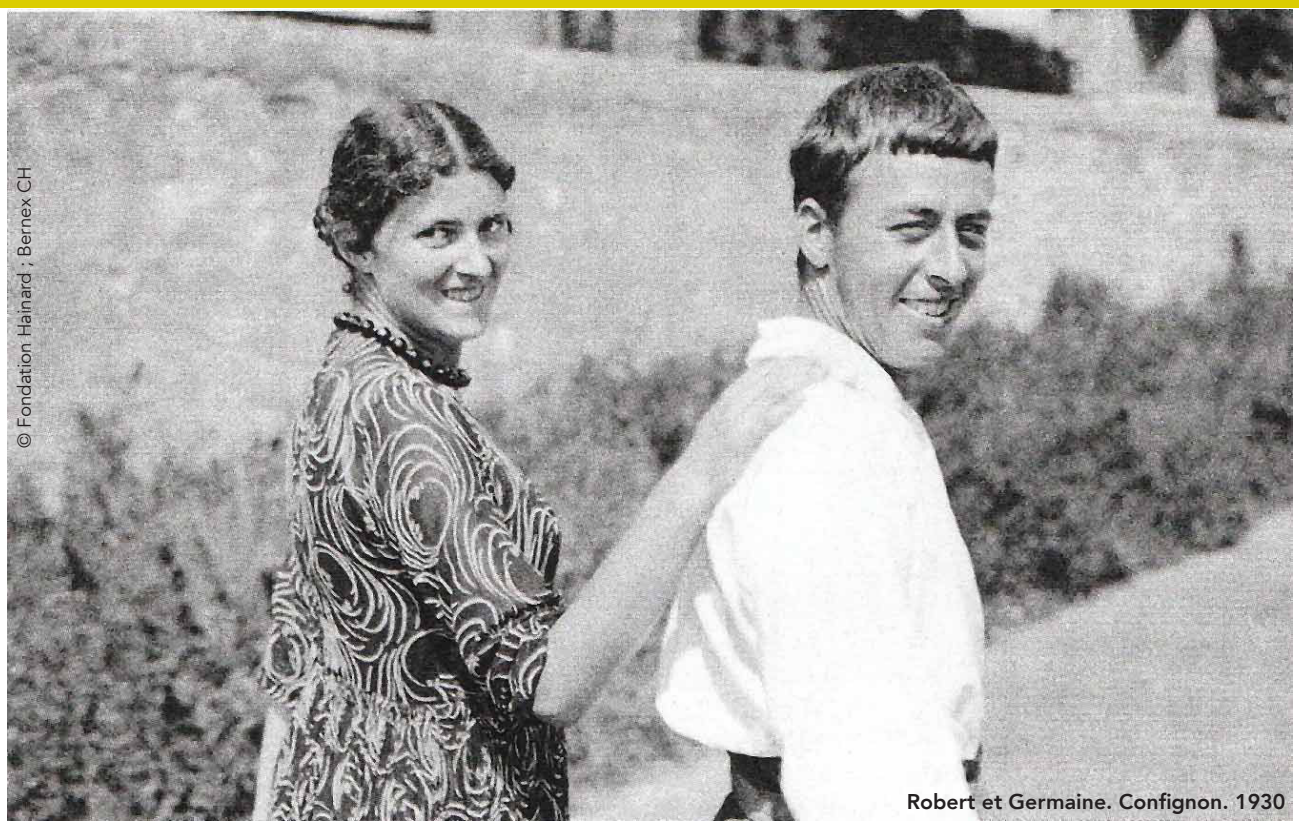
GENÈVE
ÉDITIONS GÉRARD DE BUREN
1943

Ce texte est extrait du livre (disponible en fac simile à la Fondation Hainard) : Robert Hainard. 1943. *Et la nature ?*. Editions Gérard de Buren. Genève (Suisse). 226 p.

Merci à la Fondation Hainard (https://www.hainard.ch/), en particulier à Marie Pflug Hainard pour leur aimable autorisation pour l'utilisation des images et du texte.

Robert Hainard

Bibliographie


© Fondation Hainard ; Bernex CH

Robert et Germaine. Confignon. 1930

Aussi bien dans la famille de Robert que dans celle de Germaine, les talents artistiques sont nombreux. La notoriété particulière de Robert a engendré une large production d'ouvrages, écrits par lui, ou par d'autres sur lui et son œuvre. Germaine n'est pas oubliée : Robert lui consacre un livre en 1990, et la Fondation un port-folio en 1998. Robert a aussi rédigé un livre sur ses parents, Philippe et Eugénie Hainard, en 1980, et un livret sur la méthode artistique de son père en 1994.

Nous présentons ci-dessous une bibliographie de 57 ouvrages classés par types, sous forme de liste simple puis de liste illustrée et commentée. Dans la liste simple, les titres encore disponibles à la Fondation Hainard ou chez l'éditeur (à la date de parution de ce hors-série) sont en vert ; les titres épuisés sont en rouge.

Biographies

Germaine Hainard-Roten (*Robert Hainard*) - 1990
Impressions de printemps de Germaine et Robert Hainard (*Pierre Hainard*) - 2011
La méthode de mon père (*Robert Hainard*) - 1994
La Trace (*Nicolas Crispini*) - 1996
Le Penseur paléolithique (*Philippe Roch*) - 2014
Les Hainard à Bernex (*Marie Pflug-Hainard*) - 2015
Philippe et Eugénie Hainard (*Robert Hainard*) - 1980

Robert Hainard (*Maurice Blanchet*) - 1985
Robert Hainard, chasseur au crayon (*Stéphan Carbonnaux*) - 2006
Robert Hainard, peintre et philosophe de la nature (*Roland de Miller*) - 2000
Témoignages autour de Robert et Germaine Hainard (*collectif*) - 1991

Récits naturalistes illustrés

Cent ans de nature à Genève (*Robert Hainard, Gilles Mulhauser*) - 2006
Chasse au crayon (*Robert Hainard*) - 1969
Le Cercle Rouge (*Stephan Carbonnaux*) - 2002
Chœur de loups et autres histoires d'ours (*Robert Hainard*) - 1999
Les forêts sauvages de Robert Hainard (*Robert Hainard*) - 2008
Mammifères sauvages d'Europe (*Robert Hainard*) - (1948-49, 1961-62, 1987-88) 2003

Essais

Défense de l'image (*Robert Hainard*) - 1967
Entretien sur la gravure (*Robert Hainard*) - 1998
Et la Nature ? (*Robert Hainard*) - 1943 (fac-simile 1994)
Expansion et nature (*Robert Hainard*) - 1972
Le guetteur de lune (*Robert Hainard*) - 1986
Le miracle d'être (*Robert Hainard*) - 1986
Le monde plein (*Robert Hainard*) - 1991
Les réserves naturelles de Suisse (*Robert Hainard*) - 1974
Nature et mécanisme (*Robert Hainard*) - 1946
Recours à la nature sauvage (*Robert Hainard*) - 2007

Reproductions d'oeuvres

Croquis d'Afrique (*Robert Hainard*) - 1989
Croquis de terrain (*Robert Hainard*) - 1975
Images du Jura sauvage (*Robert Hainard*) - 1983
Le monde sauvage de Robert Hainard (*Robert Hainard*) - 1988
Les Fleurs de Germaine et Robert Hainard (6 portfolios de 10 planches) - 1998
Les Oiseaux de Robert Hainard (8 portfolios de 17 planches) - 2013
Nuits d'hiver au bord du Rhône (*Robert Hainard*) - 1988
Quand le Rhône coulait libre (*Robert Hainard*) - 1979
Robert Hainard, l'eau et la pierre - 2007
Robert Hainard- Les Estampes tomes 1, 2, 3 (*Valentina Anker*) - 1982, 1983, 1993
Robert Hainard. Sculptures (*Robert Hainard*) - 1993

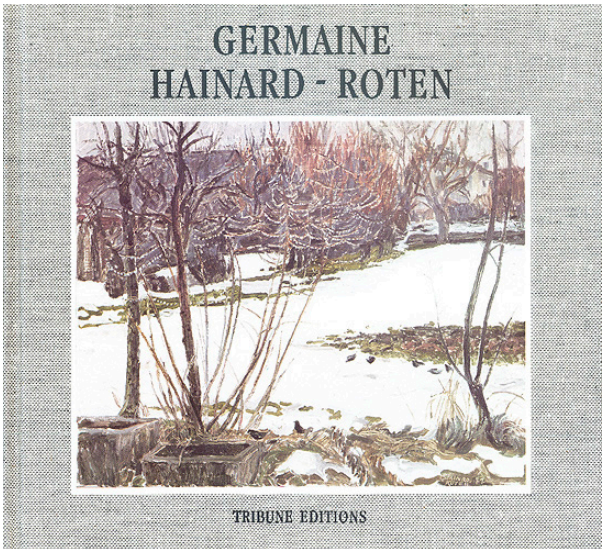
Livres illustrés par Robert Hainard

Batraciens et reptiles (*Emile Dottrens*) - 1963
Herbier alpin, herbier divin (*Stéphanie Corinna-Bille*) - 2004
Le Mystère du Monstre (*Stéphanie Corinna-Bille*) - 1993
Le Roman de Renart - 1946
Poissons d'eau douce ; tomes 1, 2 (*Emile Dottrens*) - 1951, 1952

Films (DVD)

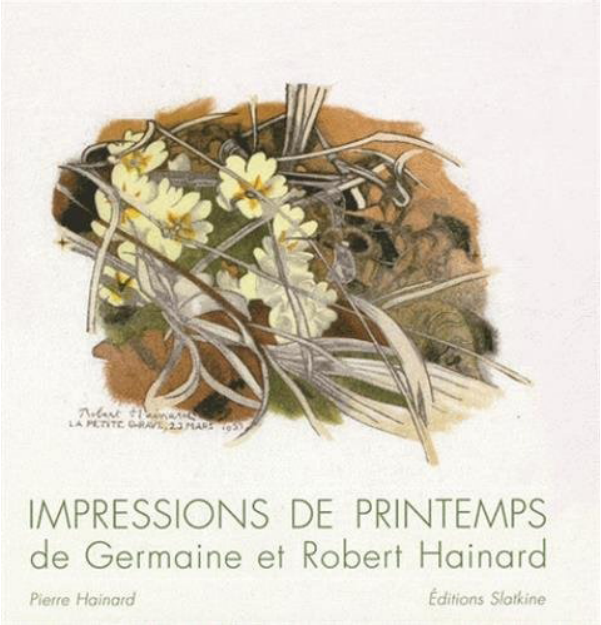
Un homme près des blaireaux (*Laurent Charbonnier*) (11' 41") - 1988
Germaine & Robert Hainard ; Plans-Fixes (50') - 1984
Robert Hainard L'art, la nature, la pensée (*Viviane Mermod-Gasser*) (91') - 2013

Biographies



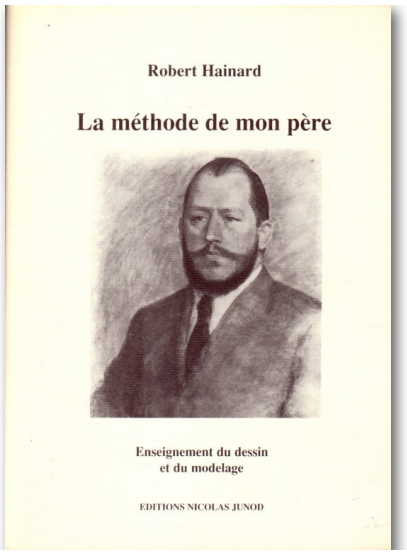
Germaine Hainard-Roten. *Robert Hainard* - 1990. Tribune éditions, Genève.142 p.

Ce bel hommage a été pensé par Robert bien avant son inauguration le 11 octobre 1990 lors d'une exposition, juste 18 jours avant le décès de Germaine.
Un texte écrit par Robert (déclaration d'amour émouvante de sincérité et de justesse) précède de nombreuses reproductions de tableaux (huiles sur toile, aquarelles) et quelques dessins.



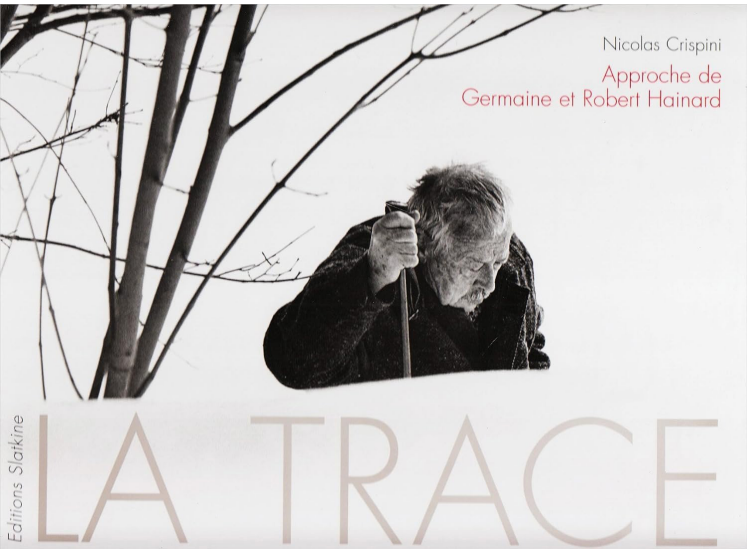
Impressions de printemps de Germaine et Robert Hainard. *Pierre Hainard* - 2011. Editions Slatkine.157 p.

Impression de printemps, c'était le sujet du Concours Calame à Genève en 1934, dont Germaine fut lauréate ; puis un projet avorté d'une suite de gravures de Robert ; enfin une exposition en 2010-2011, et le présent livre qui reproduit de nombreuses œuvres du couple. Un texte sensible de Pierre enrobe des extraits de lettres que Robert et Germaine s'envoyaient lorsqu'ils étaient séparés par les circonstances de la vie ou les obligations du métier.



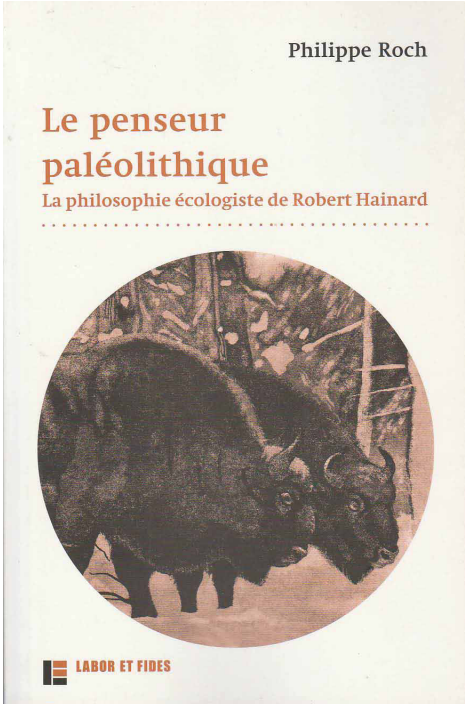
La méthode de mon père. *Robert Hainard* - 1994. Editions Nicolas Junod, Genève.48 p.

Livret présentant le programme de cours de dessin dispensé par Philippe Hainard en 1919, commenté par d'autres professeurs puis par Robert, qui suivait les cours du soir de son père à l'école des arts industriels de Genève.



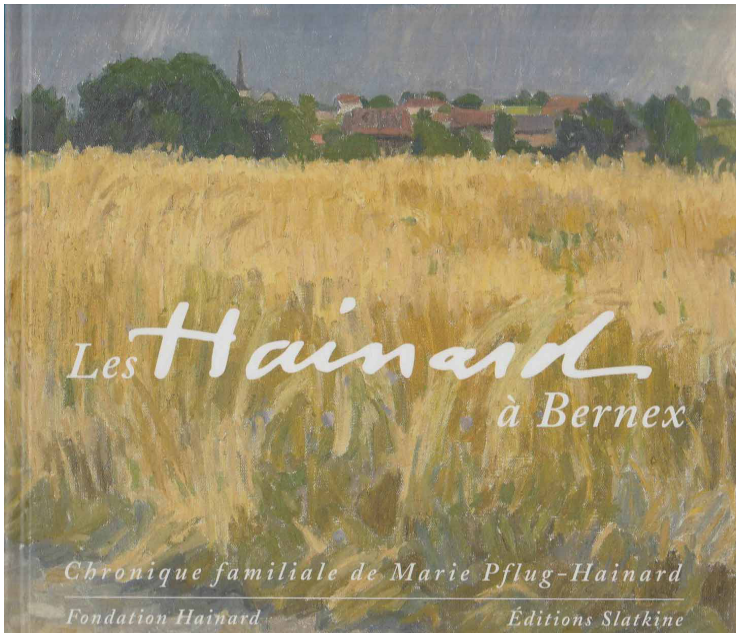
La Trace. Approche de Germaine et Robert Hainard. *Nicolas Crispini* - 1996. Editions Slatkine.176 p.

Nicolas Crispini, photographe, nous livre ici un portrait principalement en images. Quelques reproductions de croquis, gravures et peintures, mais surtout des photos saisissantes du quotidien du couple Hainard chez eux et sur le terrain, fruits d'un accompagnement régulier entre 1981 et 1990. La Trace, où quand le talent de l'observateur et des observés s'ajoutent...



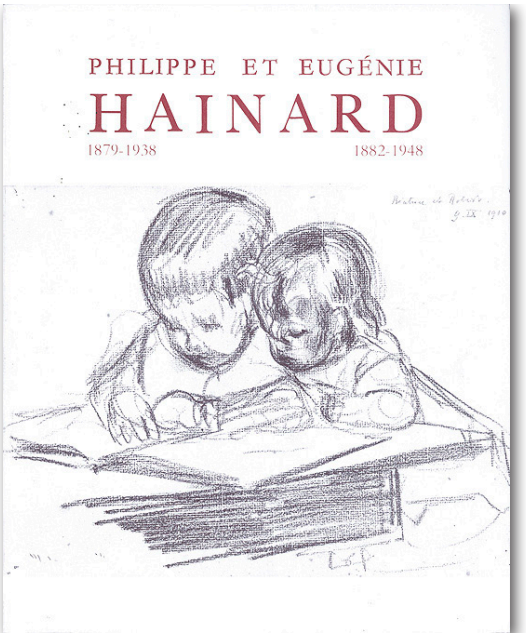
Le Penseur paléolithique. *Philippe Roch* - 2014. Editions Labor et Fides. Genève.242 p.

Ardent défenseur de la nature, tant dans l'administration suisse que sur le terrain et en conférences, Philippe Roch nous livre ici une analyse de la pensée holiste de Robert, enrichie de nombreuses citations, d'une mise en perspective avec de nombreux autres penseurs. Le mot "nature" est entendu comme le besoin vital de ce qui est l'Autre, conscients que nous sommes de notre insertion dans ce monde moderne dualiste. Ce livre est un angle de vue précieux pour mieux connaître et comprendre Robert, notre frère.



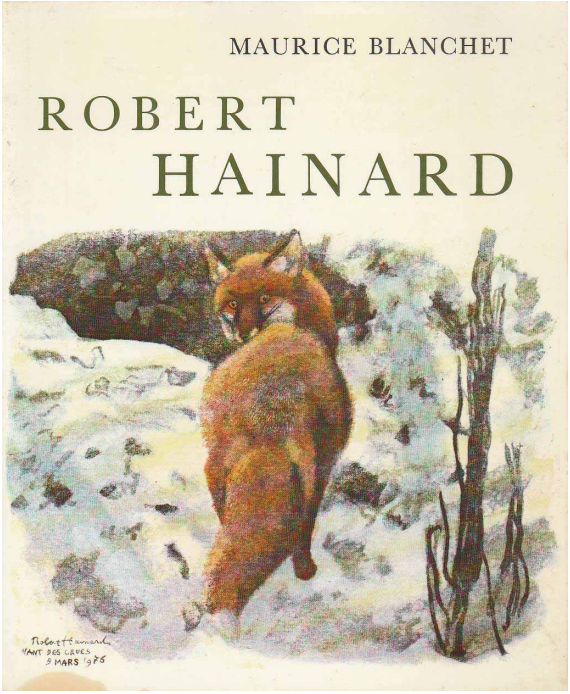
Les Hainard à Bernex. *Marie Pflug-Hainard* - 2015. Editions Slatkine.118 p.

Il y a de la tendresse palpable dans cette narration d'une vie, celle de la famille Hainard à Bernex. Robert disait de Marie qu'elle était un chat de maison ; ce qu'elle ne peut contredire ici : on savoure dans ce portrait magnifiquement illustré la douce chaleur du foyer, la souplesse du mouvement qui arpente le temps, l'élégance dans la description d'une intimité qui coule en nous pour devenir un peu la nôtre. La dernière page tournée, on se love au soleil pour ronronner de bonheur.



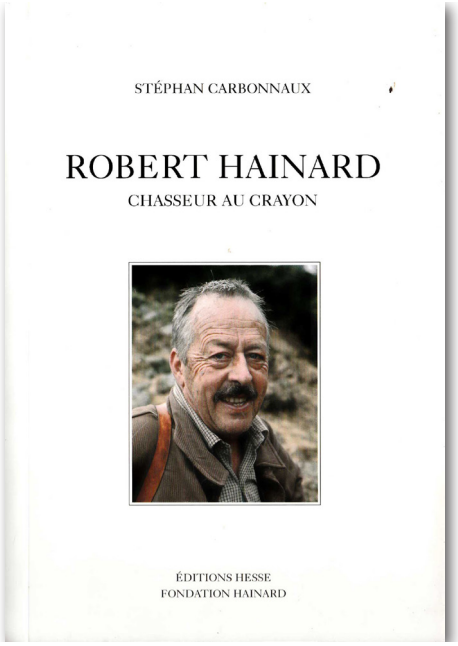
Philippe et Eugénie Hainard. *Robert Hainard* - 1980. La Baconnière, Neuchâtel.189 p.

Livre dédié aux parents de Robert, écrit en collaboration avec Claude Bommeli-Hainard et Florence Rossier-Hainard.
Il est abondamment illustré de dessins et peintures des deux artistes, qui ont vécu de leur art et de son enseignement.



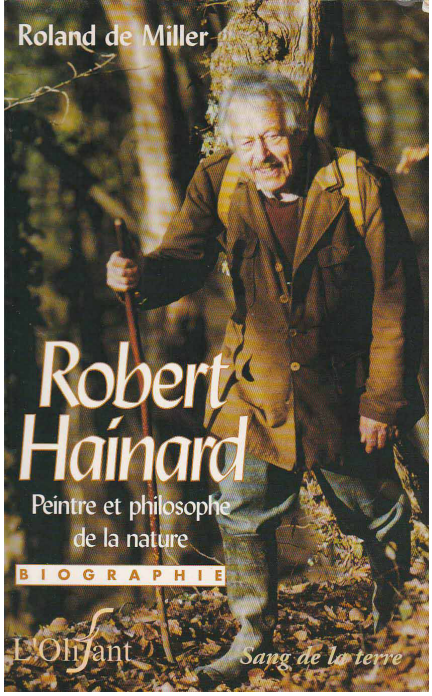
Robert Hainard. *Maurice Blanchet* - 1985. La Baconnière, Neuchâtel.163 p.

Maurice Blanchet (1916 - 1978) a été, selon l'expression de Pierre Hainard, « *le plus jeune de ses frères et l'aîné de ses fils* ». Fils du peintre Alexandre Blanchet, Maurice partageait avec Robert le goût pour l'art et pour la nature ; une complicité forte, une amitié profonde sans concessions : tout cela se ressent dans ce court descriptif (l'essentiel du livre est composé d'images) d'une sincérité d'abord désarmante puis séduisante : nous sommes convaincus que tout est aussi vrai que subjectif dans ce portrait unique d'un homme qui ne l'est pas moins.



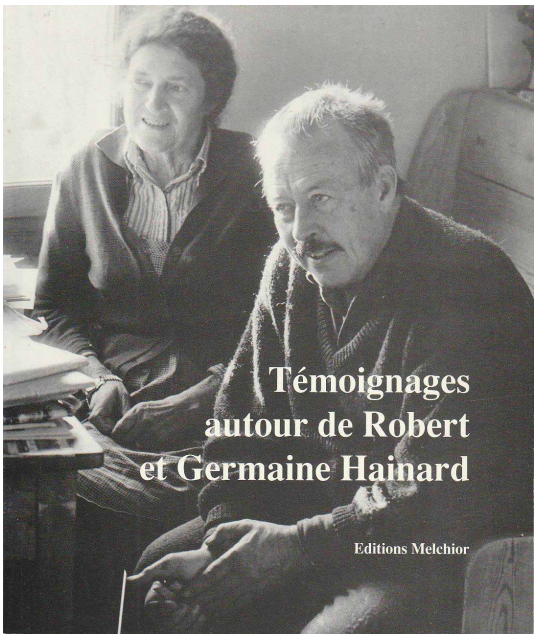
Robert Hainard, chasseur au crayon. *Stéphan Carbonnaux* - 2006. Editions Hesse, Fondation Hainard. 323 p.

La seule biographie de Robert Hainard présentée sur un mode chronologique. L'auteur a réalisé un travail de recherche impressionnant, produisant un récit vivant, riche de nombreux témoignages de proches de Robert, d'extraits de correspondance, de textes de Robert. Ce livre se dévore comme un roman, puis se consulte encore et toujours comme une mine inépuisable d'informations. Incontournable !



Robert Hainard, peintre et philosophe de la nature. *Roland de Miller* - 2000. Sang de la Terre, Paris. 413 p.

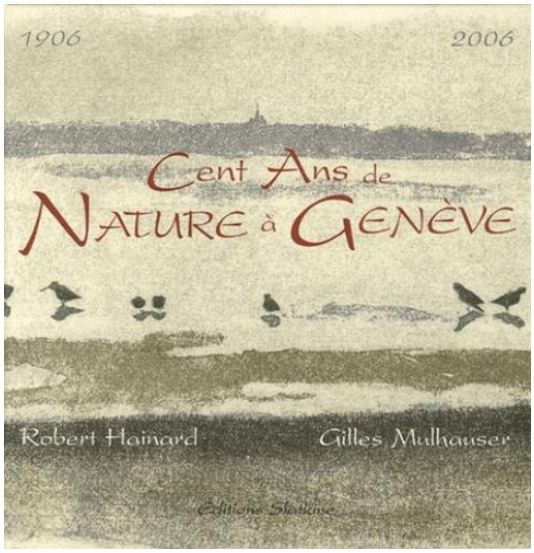
Voici un autre angle descriptif de notre bonhomme : celui des thématiques. Naturaliste, graveur, peintre, sculpteur, écrivain, philosophe de l'art et de la nature, militant naturaliste, une forte personnalité... Une façon de réaliser l'étourdissant cumul de qualités dans un homme, un couple aussi car Germaine n'est jamais loin, essentielle à l'équilibre de cet assemblage.



Témoignages autour de Robert et Germaine Hainard. *Collectif* - 1991. Editions Melchior, Genève.106 p.

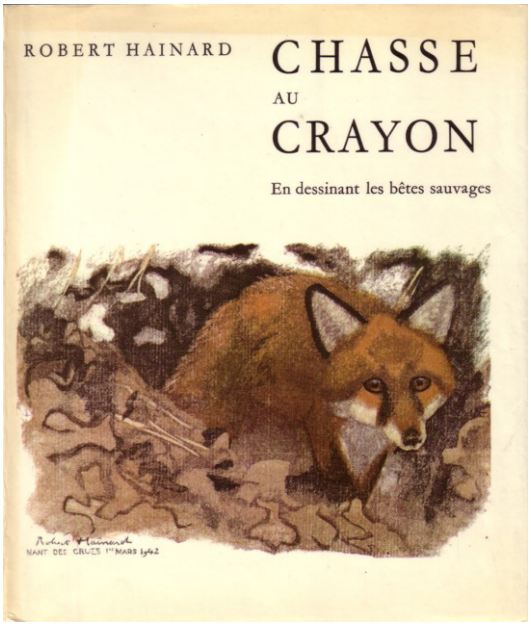
Edité par la commune de Bernex dans le cadre du 700e anniversaire de la confédération suisse, ce livre regroupe des textes de 12 personnes (dont Robert et Germaine) de leur entourage : Valentina Anker, Maurice Blanchet, Jeanne Hersch, Karl Landolt, Philippe Lebreton, Eric Matthey, Jacques Morier Genoud, Jacques Rime, Philippe Roch, Andrej O. Župančič.

Récits naturalistes illustrés



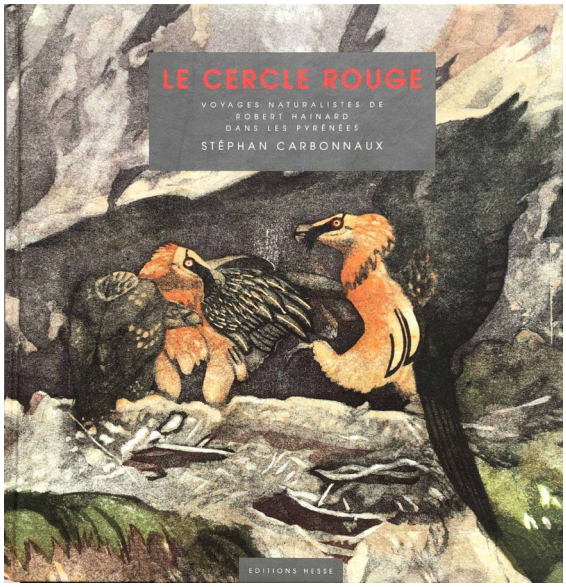
Cent ans de nature à Genève. *Robert Hainard, Gilles Mulhauser* - 2006. Editions Slatkine.190 p.

La nature genevoise est en dialogue permanent avec la campagne, la forêt, les montagnes, mais on imagine bien que c'est la croissance de la ville qui lui donne la plus forte répartie depuis un siècle. Robert Hainard nous offre le grain, le toucher, la sensibilité des paysages, des plantes et des bêtes dont il a pu s'imprégner au fil des escapades et de ses recherches.



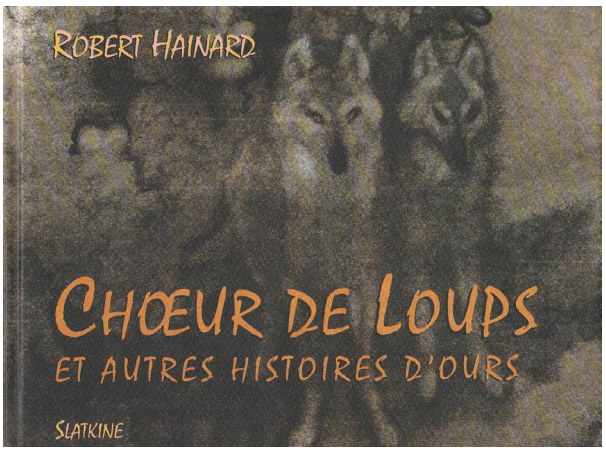
Chasse au crayon. *Robert Hainard* - 1969. La Baconnière, Neuchâtel. 228 p.

C'est peut-être dans ce livre, plus que tout autre, que l'on plonge au mieux au cœur des sensations et des émotions que Robert a vécus lors de ces affûts, de ces rencontres avec des êtres et des paysages vivants, vibrants. Ces récits naturalistes manquent à nos bibliothèques actuelles, très orientées vers les listes taxonomiques, les descriptifs épurés et les critères diagnostiques. Alors, à côté de cet arsenal nécessaire, un peu d'émotion narrée et illustrée ne fait pas de mal...



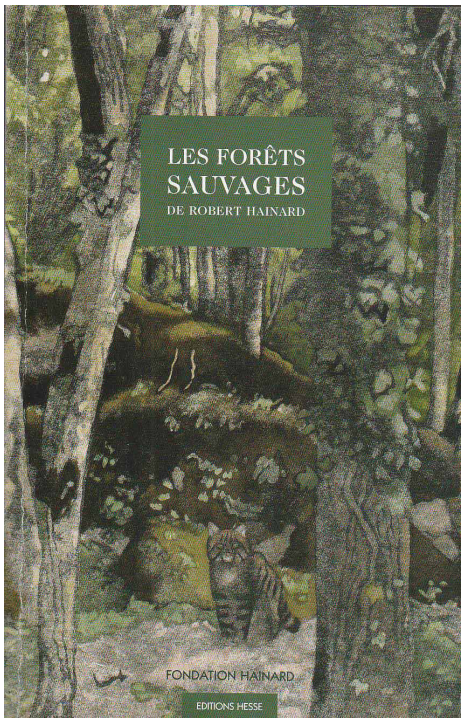
Le Cercle Rouge. *Stéphan Carbonnaux* - 2002. Editions Hesse, Blois.115 p.

Robert, en tant que naturaliste, avait ses exigences d'artiste, surtout à une époque où les longues-vues ne venaient pas encore compléter les jumelles : il lui fallait être assez proche pour dessiner les détails. Il nourrissait aussi, comme nous, des rêves de rencontres mythiques. Alors, arriver à voir le cercle orbital rouge du Gypaëte était devenu une quête. C'est ce que Stéphan Carbonnaux met magnifiquement en scène dans ce livre.



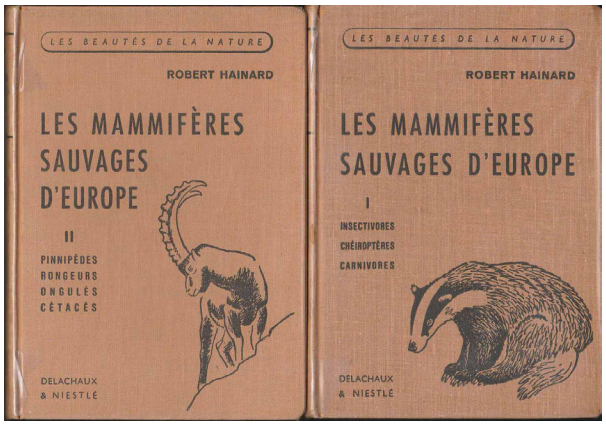
Chœur de loups et autres histoires d'ours. *Robert Hainard* - 1999. Editions Slatkine.141 p.

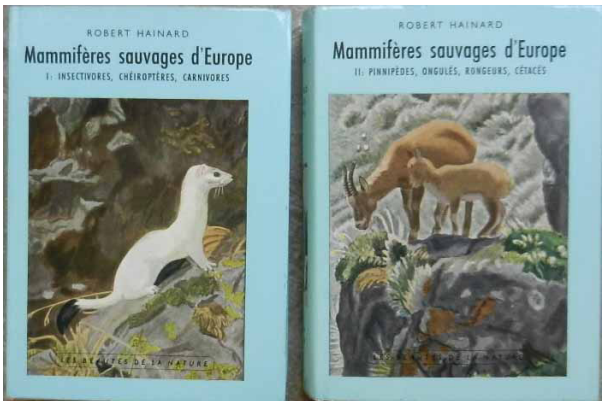
Autres rêves de rencontres mythiques : les grands carnivores, symboles d'une nature sauvage complète. Il en a fallu à Robert des kilomètres, des nuits et des efforts pour saisir ces croquis de loups et d'ours, dont certains ont été développés en gravures légendaires par leur pouvoir évocateur. Textes et images sont servis par une mise en page splendide (Slatkine !).



Les forêts sauvages de Robert Hainard. *Robert Hainard* - 2008. Editions Hesse, Fondation Hainard.19 p.

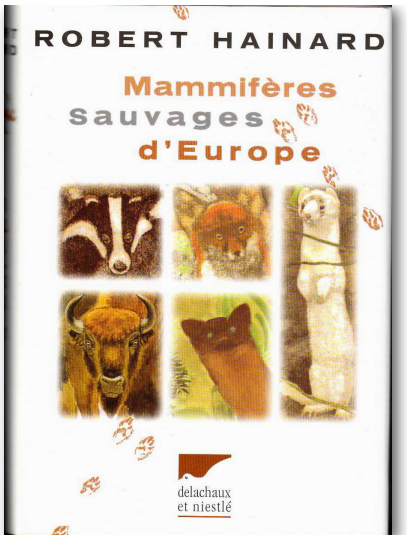
Jacques Hesse (1947-2022), personnage riche et attachant, a été un des meilleurs ambassadeurs français de Robert Hainard. Passionné de livres, il a fondé en 1985 sa maison d'éditions, et a reçu les oeuvres de Robert dans sa galerie « La Marge » à Blois. Parmi les six ouvrages de Robert édités, celui-ci rassemble ses plus beaux textes sur les forêts sauvages, écrits entre 1930 et 1980 ; avec une préface de Philippe Lebreton et un avant-propos de Pierre Hainard qui méritent aussi notre lecture.



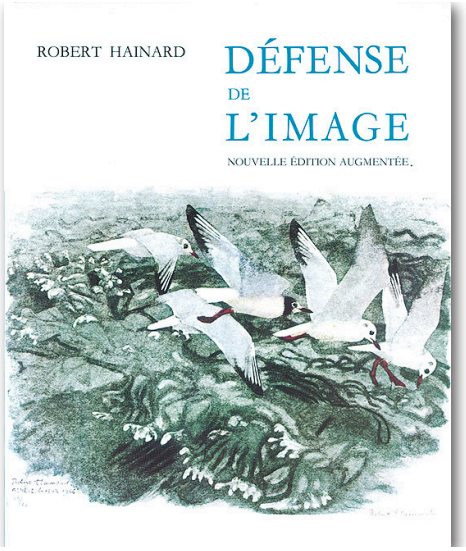


Mammifères sauvages d'Europe . *Robert Hainard*. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel. 1ère édition 1948-1949 ; 2e édition augmentée 1961-1962 ; 3e édition augmentée 1987-1988 ; 4e édition (1 volume) 2003.

Le standard des livres de Robert Hainard pour tout naturaliste. La description des espèces, en plus de nombreuses sources bibliographiques, est enrichie des observations personnelles de l'auteur récoltées au cours de milliers d'affûts. C'est la sensibilité mêlée du naturaliste et de l'artiste qui fait la valeur unique de cet ouvrage, pourtant abandonné par son éditeur : les seuls exemplaires encore disponibles sont à la Fondation Hainard.

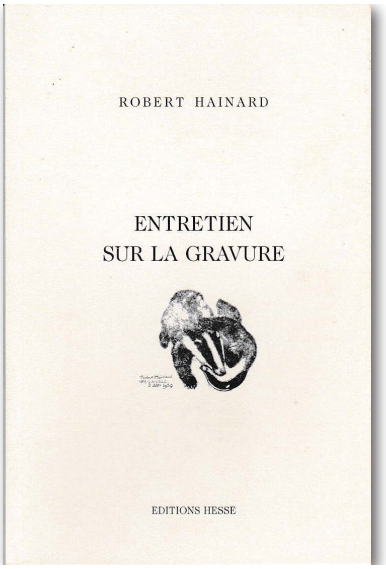


Essais



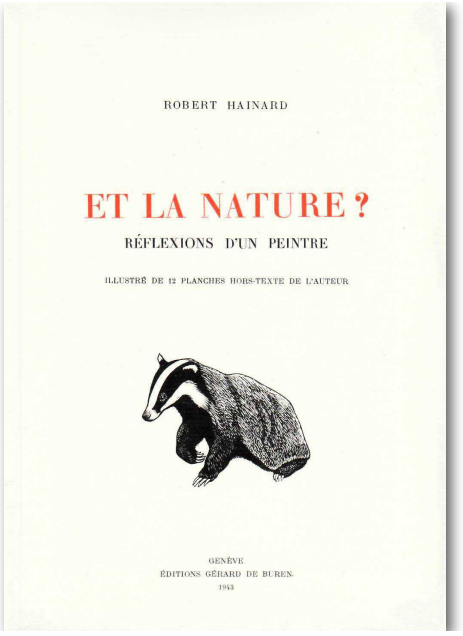
Défense de l'image . *Robert Hainard* - 1967. La Baconnière, Neuchâtel.175 p.

Robert avait déjà exprimé dans d'autres livres sa conception de l'art et sa place par rapport à la science. Mais ici il synthétise « *sans modestie vraie ou fausse, avec objectivité* » (comme il le précise en préambule de la réédition de 1987, qui reproduit aussi son discours de Corfou) ses différentes conceptions, sans oublier celle qui consiste à « *Tuer le Minotaure de l'art abstrait* ».



Entretien sur la gravure. *Robert Hainard* - 1998. Editions Hesse, Blois.30 p.

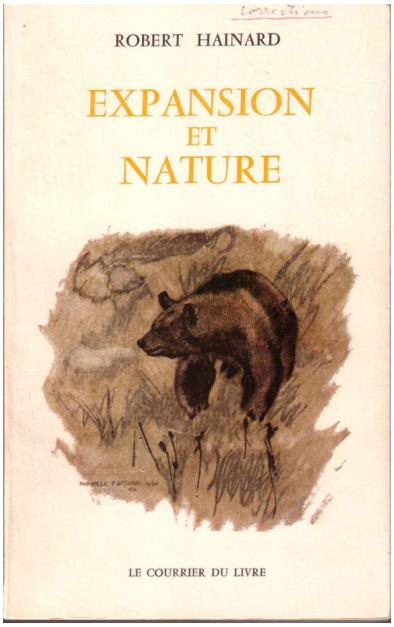
Ce petit livret reproduit un entretien entre Jean-Philippe Grillet et Jacques Hesse d'une part, et Robert Hainard d'autre part, sur les différentes étapes de la production d'une gravure sur bois, du croquis de terrain jusqu'à l'impression. Des illustrations complètent les propos, notamment la décomposition couleur par couleur d'une gravure en 5 planches d'un renard.



Et la Nature ? *Robert Hainard* - 1943. Editions Gérard de Buren, Genève. 226 p. Fac-simile en 1994, Fondation Hainard.

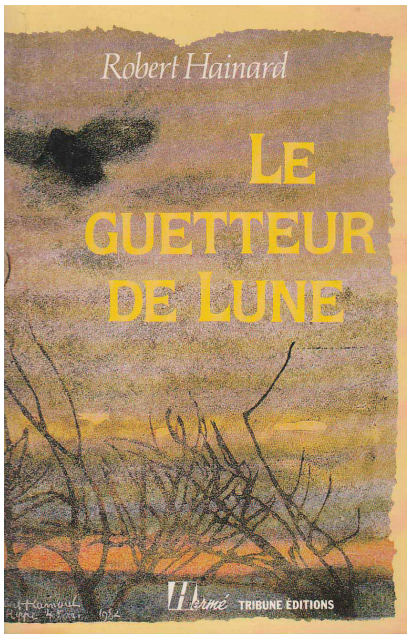
Le premier des quatre livres de pensées philosophiques de Robert Hainard, illustré par des gravures dédiées à cet ouvrage. Cet ensemble de réflexions sur la place de la nature dans notre monde contemporain reste d'une actualité fulgurante.

« J'ai l'infini à ma portée, je le vois, je le sens, je le touche, je m'en nourris et je sais que je ne pourrai jamais l'épuiser. Et je comprends mon irrépressible révolte lorsque je vois supprimer la nature : on me tue mon infini. »



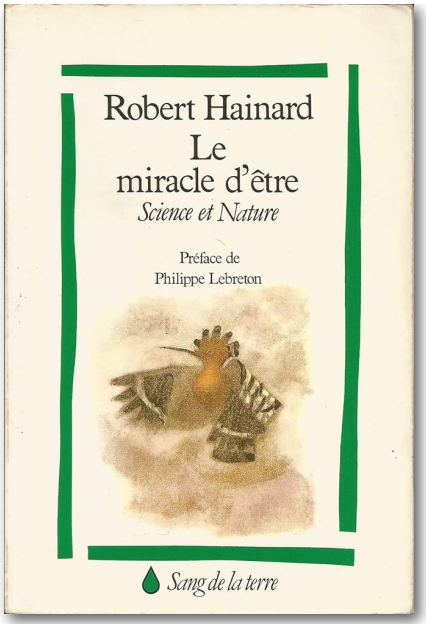
Expansion et nature. *Robert Hainard* - 1972. Le Courrier du Livre, Paris.187 p.

Ce 3e opus des réflexions philosophiques de Robert est resté sous forme de manuscrit pendant 17 ans. C'est grâce à l'ardeur d'un jeune admirateur, Denis Rouable, qu'il paraît au Courrier du livre à Paris en 1972. C'est cette même année que sort le fameux rapport du Club de Rome, « Halte à la croissance », dans la même veine de prédictions. Le sous-titre d'Expansion et nature est « Une morale à la mesure de notre puissance » ; tout est dit...



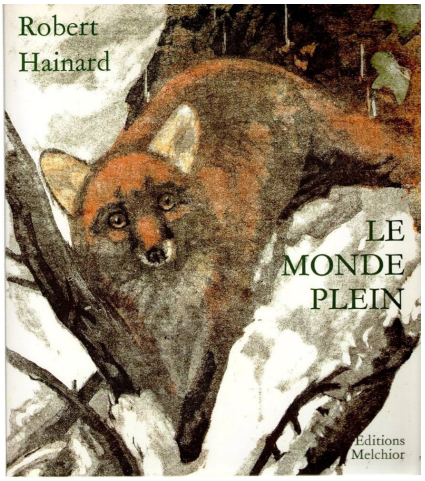
Le guetteur de lune. *Robert Hainard* - 1986. Tribune éditions, Genève.215 p.

Le Guetteur de lune rassemble plusieurs textes de Robert Hainard, notamment son discours du 5 juin 1969 lorsque l'université de Genève lui attribue un doctorat ès sciences *honoris causa*, durant lequel il déclare : « *En m'honorant, vous honorez la pensée animale. (...) Car si pendant des millénaires, nous nous sommes prévalus de notre raison pour nous distinguer de la bête, le moment est venu d'invoquer nos facultés animales pour nous distinguer du robot et justifier notre existence* ».



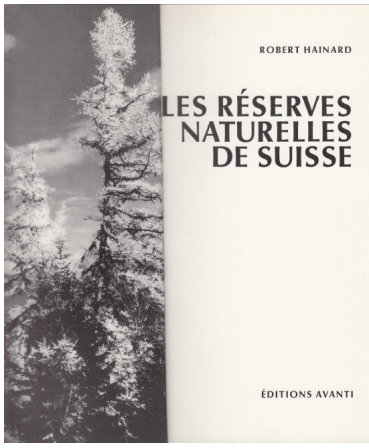
Le miracle d'être. *Robert Hainard* - 1986. Sang de la Terre, Paris. 189 p.

« Nature et mécanisme », paru en 1946, a été assez rapidement épuisé. Quarante ans après, les éditions du Sang de la Terre proposent cette nouvelle édition, augmentée d'une préface de Philippe Lebreton, d'un épilogue de Robert Hainard, et d'un conte, « Nostalgie », écrit par Robert en 1946 mais jamais publié : « *une histoire qui pourrait bien nous arriver un jour... à moins qu'elle ne se soit déjà produite il y a des milliards d'années* ».



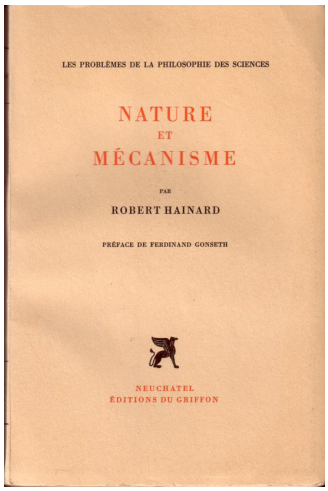
Le monde plein . *Robert Hainard* - 1991. Editions Melchior, Genève. 71 p.

A 85 ans Robert n'a pas renoncé à défendre ses convictions, cette fois de façon concise, épurée, dans ce qui se veut être un antidote au « Discours de la méthode » de Descartes.
« *Notre intelligence est surtout exercée à résoudre des difficultés. Aussi avons-nous de la peine à prendre conscience de ce qui va de soi.* » (livre épuisé, disponible en **PDF ICI**)



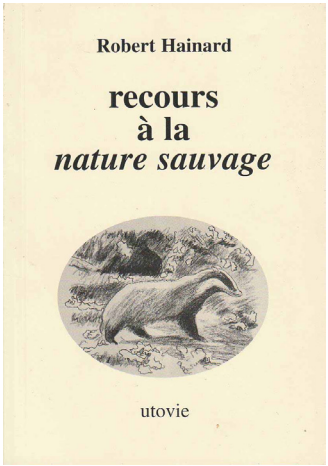
Les réserves naturelles de Suisse. *Robert Hainard* - 1974. Editions Avanti. 159 p.

Robert Hainard présente dans ce livre les différentes réserves naturelles de la Suisse ; le texte, débutant par une « *Petite histoire du sentiment de la nature* » et clôturé par une liste d'espèces réintroduites ou à réintroduire, est illustré de nombreuses photographies, et de dessins de l'artiste.



Nature et mécanisme . *Robert Hainard* - 1946. Editions du Griffon, Neuchâtel.

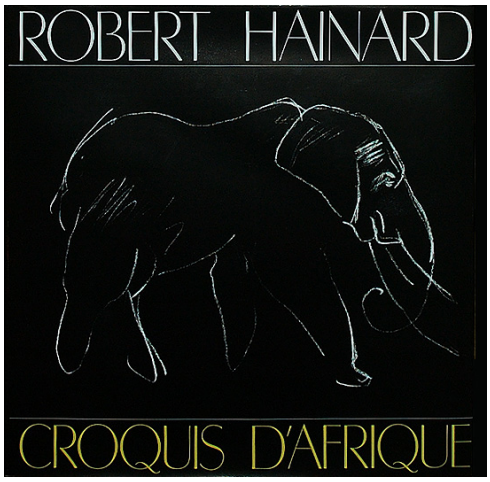
Trois ans seulement après la parution de « Et la nature ? », paraît ce nouvel essai, nommé dans ses prémisses « Propos d'un irresponsable » ; ce court délai exprime à lui seul l'angoisse que ressent Robert face à la destruction de la nature, comme celle de la perte d'un être aimé. Il sent bien l'inéluctabilité du progrès technique, mais il le rêve « *perdu dans la nature libre* »



Recours à la nature sauvage . *Robert Hainard* - 2007. Editions d'Utovie, Bats. 71 p.

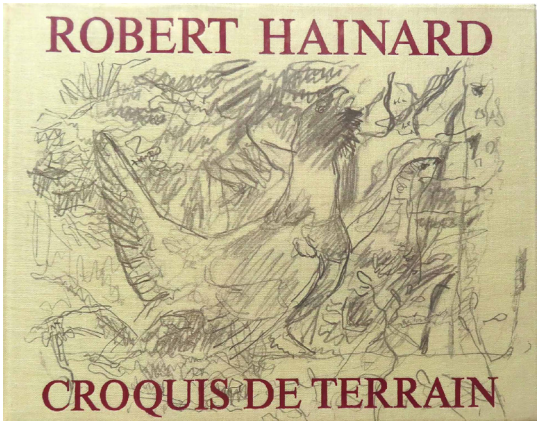
Seconde publication d'un entretien que Robert Hainard avait eu avec Roland de Miller (alors secrétaire particulier de Robert), paru chez le même éditeur en 1980. Les thèmes habituels y sont abordés, notamment celui central d'une « *humanité moins nombreuse dans une nature plus sauvage* » : solution centrale et tabou absolu.

Reproductions d'œuvres



Croquis d'Afrique. *Robert Hainard* - 1989. Hesse, Tribune éditions. 24 x 30 cm.

Robert Hainard a eu en janvier 1967 la curiosité d'aller en Afrique, rapportant plus d'un millier de croquis inédits d'Ouganda, du Kenya et de Tanzanie. Ce livre reproduit plus de 70 dessins qui conservent, grâce à une prouesse technique de sélection et d'impression, toute la qualité des originaux.

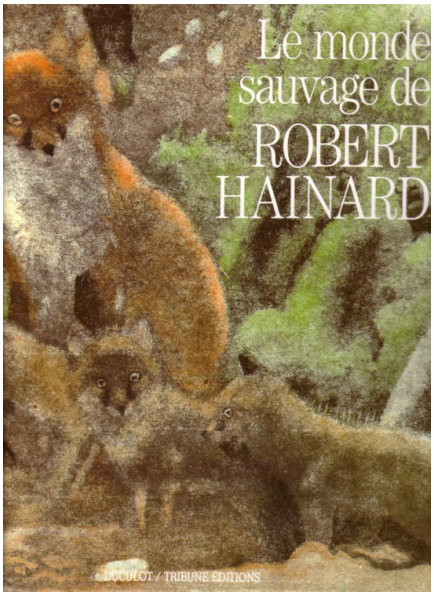


Croquis de terrain. *Robert Hainard* - 1975. Payot, Lausanne. 51 p. 24 x 30 cm.

Les croquis de terrain de Robert Hainard sont parfois déroutants pour le profane : un emmêlement de traits qui finissent par traduire une ligne de force, un ensemble de mouvements... D'autres sont étonnants de précision. Il se dégage du tout une sensation de réalisme qui nous projette en pleine nature.

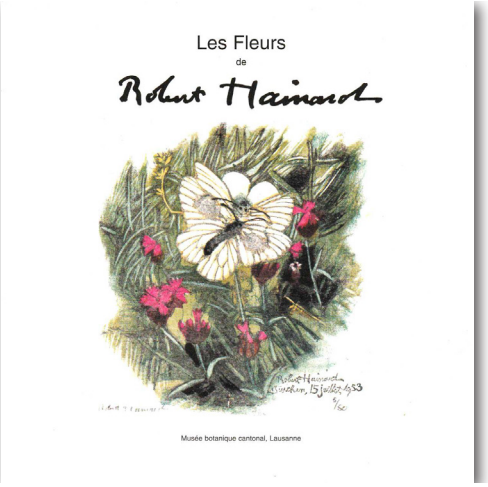
Images du Jura sauvage. *Robert Hainard* - 1983. Tribune éditions, Genève.154 p. 30 x 25 cm.

Ce Jura dont la vision des crêtes accompagnait Robert depuis la banlieue ouest de Genève dès son enfance, il a constitué un appel permanent vers le sauvage : les sangliers dans les ravins, les grands tétras en parade...
Ce livre est un hommage aux paysages de montagne habités de bêtes.



Le monde sauvage de Robert Hainard. *Robert Hainard* - 1988. Editions Duculot, Paris.113 p. 30 x 29 cm.

Ce beau livre d'art, avec une préface de l'écrivain Bernard Clavel et une introduction de Jacques Hesse et Jean-Philippe Grillet, reproduit en grand format une centaine de gravures, pour lesquelles Robert a écrit des commentaires inédits qui donnent un fabuleux relief aux images.

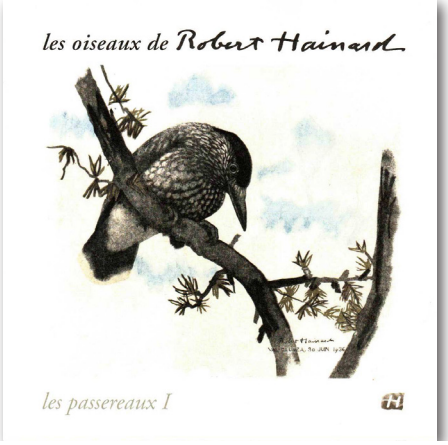


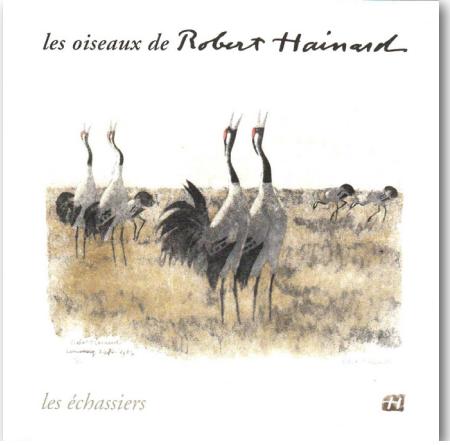
Les Fleurs de Germaine et Robert Hainard. Musée botanique cantonnal de Lausanne - 1998.

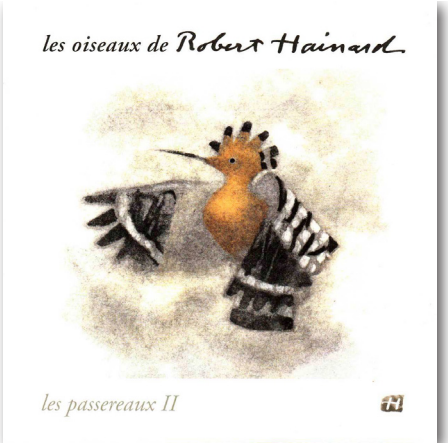
Cette série de 6 ports-folios, contenant chacun 10 reproductions au format 21 x 21 cm, est édité par les Musée et jardins botaniques cantonnaux.

L'un est consacré à des peintures de Germaine Hainard-Roten, les 5 autres à des gravures de Robert Hainard.

Une formule souple qui permet de les consulter, ou de les exposer sous cadre.





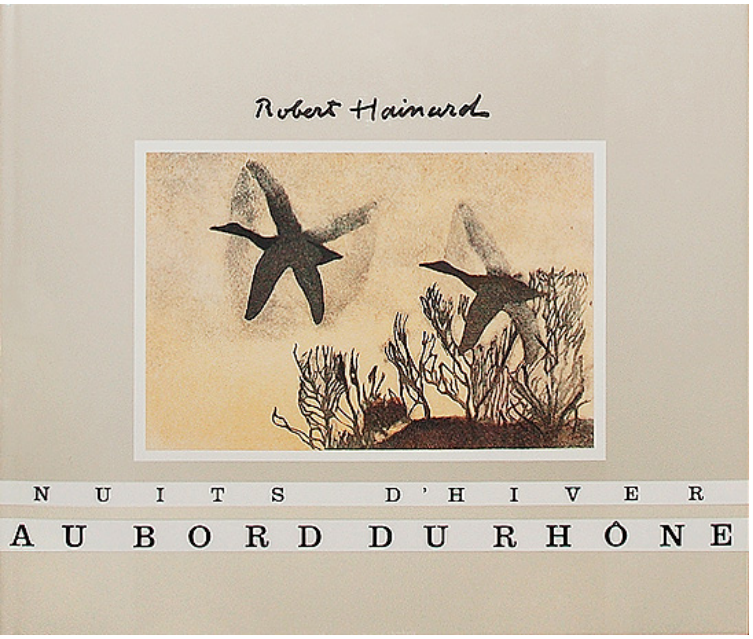


Les Oiseaux de Robert Hainard. *Fondation Hainard* - 2013.

Cette série de 8 ports-folios, contenant chacun 17 reproductions au format 21 x 21 cm, est édité par la Fondation Hainard à l'initiative de Marie Madeleine Defago Paroz, compagne de Pierre Hainard entre 2000 et 2019.

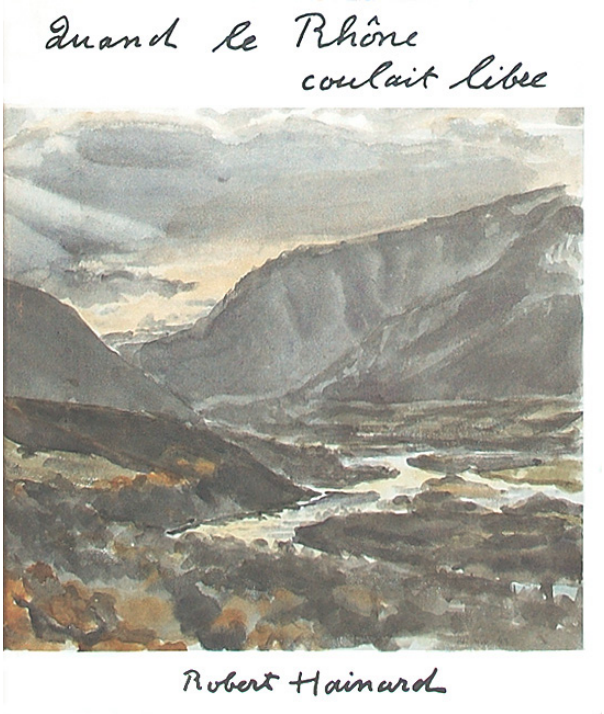
Chacun est consacré à un groupe taxonomique d'oiseaux, illustré principalement par des gravures, et quelques croquis de Robert Hainard.

Une formule souple qui permet de les consulter, ou de les exposer sous cadre.



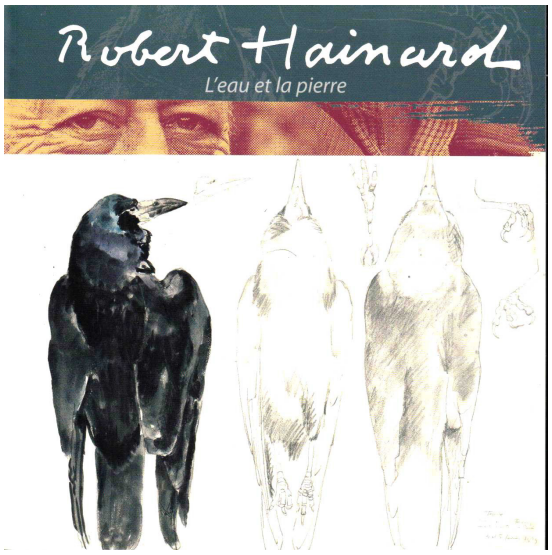
Nuits d'hiver au bord du Rhône. *Robert Hainard* - 1988. Tribune éditions, Genève. non paginé. 30 x 35 cm.

Il est difficile et vain d'établir une hiérarchie dans l'attachement que l'on éprouve aux gravures de Robert Hainard. Mais avec « Nuits d'hiver au bord du Rhône » nous touchons à la quintessence de son art, un sommet d'expression des nuances. Les ambiances de lumière lunaire y sont aussi pour quelque chose. D'abord présentées lors d'une exposition à Genève en décembre 1952, les 41 gravures sont éditées en grand format de luxe, pour enfin en 1988 devenir accessibles à un plus grand nombre grâce à ce livre.



Quand le Rhône coulait libre. *Robert Hainard* - 1979. Tribune éditions, Genève.127 p. 30 x 23 cm.

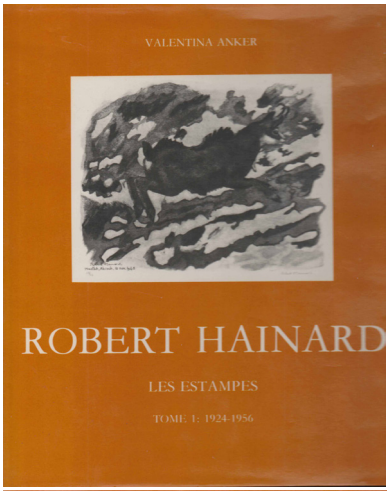
Comme le Jura, le Rhône a été le deuxième grand élément qui attirait Robert aux portes de chez lui. Il a pris si souvent son vélo pour rejoindre le Moulin de Vert ou le Nant des Crues, à l'affût devant un banc de sable à espérer la Loutre ou devant un terrier de Renard ou de Blaireau... Mais là aussi, la puissance technique a domestiquée le cours sauvage, à coups de barrage et d'usine hydro-électrique. Ce livre est un beau témoignage, poignant aussi par la nostalgie de cette liberté des eaux perdues, et avec elle la dernière loutre.

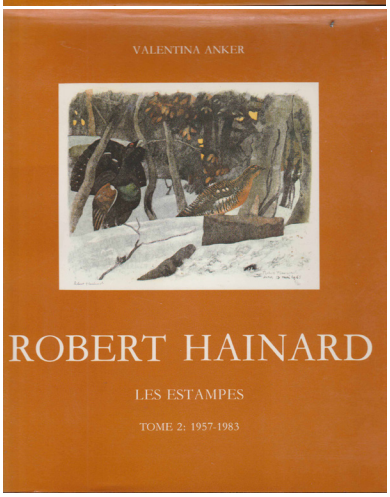


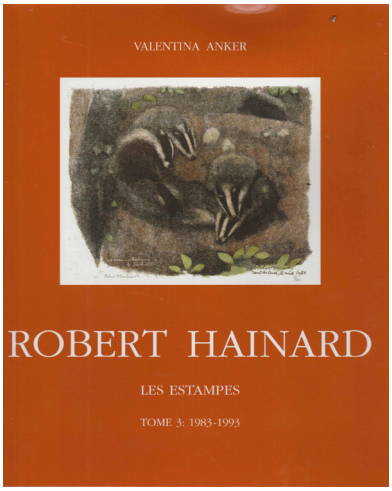
Robert Hainard, l'eau et la pierre. *Robert Hainard* - 2007. Muséum d'Histoire Naturelle de Genève, Fondation Hainard. 62 p.

Edité suite à une exposition au Muséum d'Histoire Naturelle de Genève, l'ouvrage montre des œuvres souvent inédites :

- aquarelles de paysages ;
- aquarelles d'études à partir d'animaux trouvés morts ;
- sculptures sur pierre ;
- lithogravures animalières ;
- tableaux animaliers à destination des écoles.

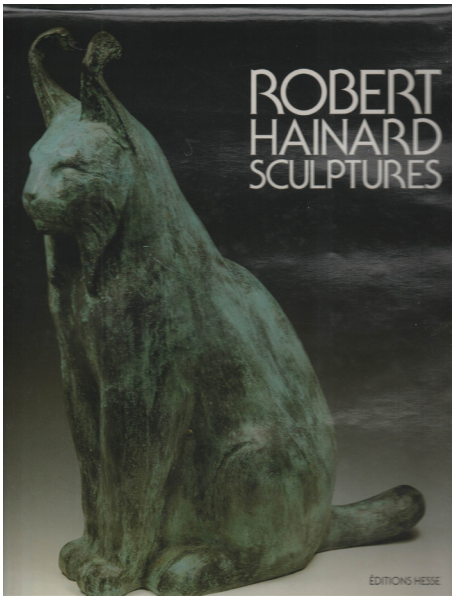






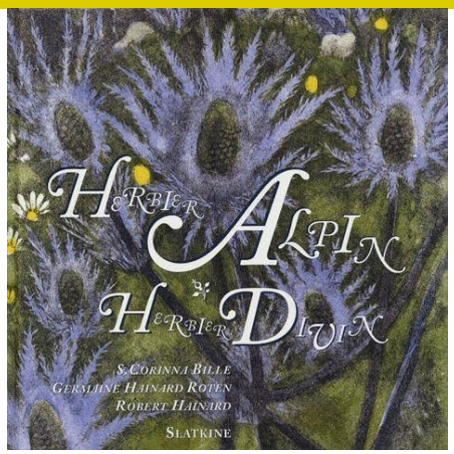
Robert Hainard- Les Estampes. *Valentina Anker* - Editions Xylon Verlag, Hauterive. Format 27 x 24,5 cm.
Tome 1, 1982. 167 p.
Tome 2, 1983. 175 p.
Tome 3, 1993. 215 p.

Valentina Anker a réalisé, avec ces 3 tomes (malheureusement épuisés), une somme de travail monumental aboutissant à ce répertoire commenté et illustré (sous forme de vignettes en noir et blanc) des gravures réalisées par Robert Hainard entre 1924 et 1993.
Robert notait soigneusement, pour chaque gravure, toutes les informations concernant le nombre de planches, de tirages de différentes catégories, etc. C'est donc grâce à ces archives manuscrites que ce travail a été possible.
Chaque tome débute par une biographie, des textes choisis, des témoignages, illustrés par des reproductions de gravures en grand format , en noir et blanc ou en couleur.
La partie catalogue des gravures, numérotées selon leur chronologie, clôture chaque volume.



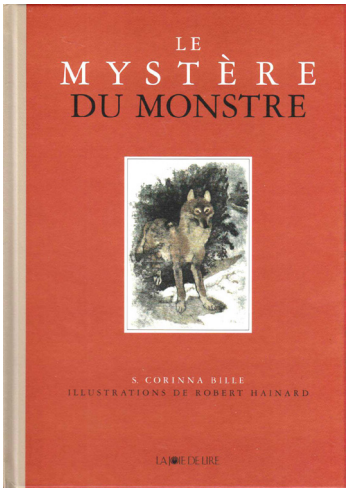
Robert Hainard. Sculptures. *Robert Hainard* - 1993. Editions Hesse, Blois. 139 p. 30 x 30 cm.
Il manquait, jusqu'en 1993, un ouvrage dédié aux sculptures de Robert Hainard.
C'est grâce à Jacques Hesse que nous pouvons découvrir sur 137 pages grand format, des photos du sculpteur et de son œuvre. Sculptures de toutes tailles (format poche taillé au couteau, à l'ours en pierre de 7 tonnes), en bois, pierre, céramique ou plâtre...

Livres illustrés par Robert Hainard



Herbier alpin, herbier divin. *Stéphanie Corinna-Bille* - 2004. Editions Slatkine. 142 p.

Promenade poétique dans les Alpes, ce beau livre regroupe sur le thème de la flore alpine les écrits de S. Corinna Bille et les œuvres picturales de Germaine Hainard Roten et de Robert Hainard. S'y ajoutent quinze poèmes inédits redécouverts aux Archives littéraires suisses.

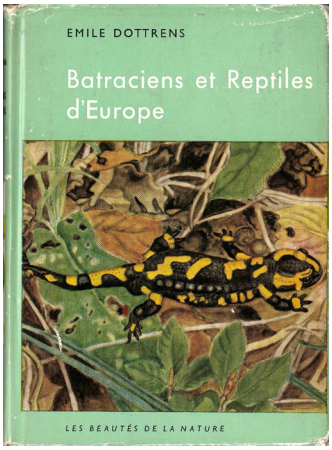


Le Mystère du Monstre . *Stéphanie Corinna-Bille* - 1993. Editions La Joie de Lire, Genève. 36 p.

Conte illustré par des croquis et gravures inédits.

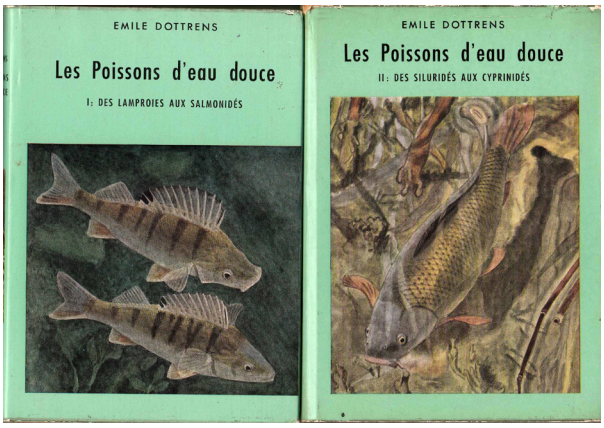
Il neige dans le plus haut village de l'Europe ; la dernière Bête rôde dans les forêts du Valais, agile, invisible et féroce. Elle dévore, elle se moque des pièges, elle se joue des gendarmes jusqu'à ce qu'une nuit au clair de lune…

Le Roman de Renart. - 1946. Éditions André Gonin, Lausanne. Grand in-4 en feuilles, sous couverture rempliée imprimée en deux tons, chemise et étui, titre au dos de la chemise. Edition de luxe numérotée 1/125 exemplaires sur vélin du Marais teinté crème (seul tirage après 10 Japon et 15 Chine). Illustré de 11 planches hors texte en couleurs et 40 vignettes gravées sur bois par Robert Hainard.



Batraciens et reptiles. *Emile Dottrens* - 1963. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel. 261 p.

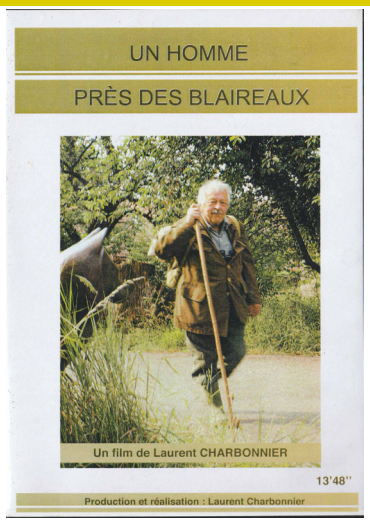
Robert Hainard a réalisé sur commande pour ce guide d'Emile Dottrens, 15 magnifiques aquarelles : 7 de reptiles et 8 d'amphibiens.



Poissons d'eau douce. *Emile Dottrens* - Tome 1 & 2 : 1951 & 1952. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel. 186 & 227 p.

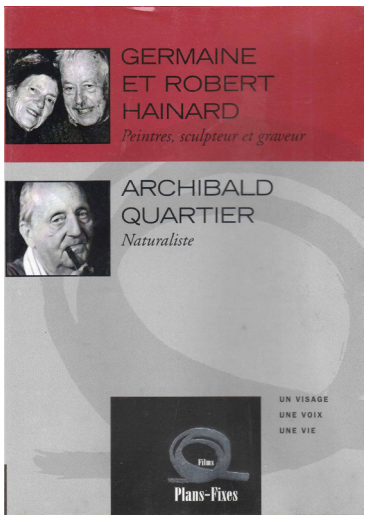
Robert Hainard a réalisé sur commande pour ce guide d'Emile Dottrens, 22 aquarelles saisissantes de réalisme : visions de poissons ondulant sous la surface, l'image révélant les reflets, les remous et la végétation de la rive : tels que l'on pourrait les voir, ou rêver de les voir...

Films (DVD)



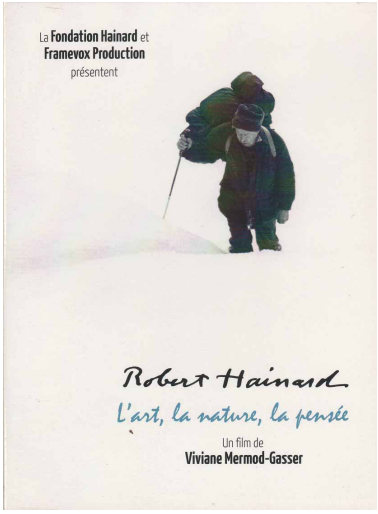
Un homme près des blaireaux. *Laurent Charbonnier* - 1988. 11' 41".

Robert Hainard a 82 ans lorsque Laurent Charbonnier, cinéaste animalier fameux en cette fin du XXe siècle, le film sur le terrain et en compagnie de Germaine.



Germaine & Robert Hainard. Peintres, sculpteur et graveur. 1984. Plans fixes. 50'.

C'est assis derrière l'établi de sculpture que Robert et Germaine répondent aux questions de Valentina Anker. On s'aperçoit alors que la parole de Robert Hainard est d'une puissance, d'une précision et d'ue concision supérieures. Ces propos sont parsemés de moments d'antologie.



Robert Hainard. L'art, la nature, la pensée. *Viviane Mermod-Gasser* - 2013. Fondation Hainard et Framevox Productions. 91'.

Le plus récent, le plus long et le plus complet des films sur Robert Hainard, qui mêle des images d'archives du naturaliste dessinateur sur le terrain et de l'artiste à l'atelier. Pierre et Marie, ses enfants, s'expriment sur leurs parents, ce qui donne un relief particulièrement émouvant.

La revue Plume de naturalistes
est ouverte gratuitement
à vos manuscrits,
vos idées et vos suggestions
que vous pouvez envoyer
à cette adresse :
revue-plume@outlook.com

Les informations sur la revue
et les instructions aux auteurs
sont disponibles sur le site
www.plume-de-naturalistes.fr
(onglet *Écrire un article*)

Cette revue est référencée
dans le catalogue de la
Bibliothèque Nationale de France :

ISSN 2607-0510